

Mauvaises graines

**Richard Sapor
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

21

GÉRARD DE VILLIERS

PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Mauvaises graines



Richard Sapir
et Warren Murphy

PLON PLON

Mauvaises graines

L'IMPLACABLE

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK ' N ' DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMITE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

MAUVAISES GRAINES

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original :
DEADLY SEEDS

Maquette de couverture : Loris

© 1975 by Richard Sapir and Warren Murphy
© Librairie PLON/GECEP 1981
pour la traduction française.
ISBN : 2 – 259 – 00728 – 7

Édition originale :
ISBN : 0 523 00760 – 4
PINNACLE BOOKS. INC. NEW YORK
New York N.Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

Lorsque James Orayo Fielding regardait les gens, il voyait des cancrelats. À cette différence près que les gens criaient, tremblaient, essayaient de cacher leur terreur quand il les renvoyait ou menaçait de les renvoyer. Les cancrelats, eux, faisaient simplement *floc* quand on leur marchait dessus. Et puis son valet de chambre Oliver grattait le petit gâchis avec son ongle et James Orayo Fielding lui demandait :

— Est-ce que ça ne vous fait pas horreur, Oliver ? Est-ce que ça ne vous soulève pas l'estomac de plonger les doigts dans le ventre d'un cancrelat ?

Et Oliver répondait :

— Non, monsieur Fielding. Mon travail est de faire tout ce que vous voulez.

— Et si je vous disais de le manger, Oliver ?

— J'obéirais, monsieur Fielding.

— Mangez-le, Oliver.

Et James Orayo Fielding observa très attentivement, il inspecta les mains d'Oliver pour s'assurer qu'il n'avait pas dissimulé un reste de cancrelat dans sa manche ni trompé son patron par tout autre subterfuge.

— Les gens sont des cancrelats, Oliver.

— Oui, monsieur Fielding.

— Je me mettrai en gris aujourd'hui.

— Oui, monsieur Fielding.

Et James Orayo Fielding attendait près de l'immense baie vitrée qui donnait sur le grandiose panorama des Montagnes Rocheuses, étendant leurs sommets blancs jusqu'au Canada à droite et vers le Mexique à gauche. Les Fielding étaient une des plus vieilles familles de Denver, Colorado, descendant de l'aristocratie anglaise du côté paternel et française par la mère, encore que selon certaines rumeurs un peu de sang Arapaho, se serait glissé dans la lignée, pour aboutir à James Orayo Fielding, propriétaire des ranches Fielding, des raffineries de sucre de betterave Fielding, et des Entreprises Fielding Inc., qui comprenaient des usines au Nouveau-Mexique et au Texas dont peu de Denverois avaient entendu parler. James n'en parlait jamais.

Oliver s'agenouilla en présentant le pantalon de belle flanelle grise

aux jambes de M. Fielding. Il chaussa les pieds de M. Fielding de souliers italiens, puis il lui enfila la chemise de popeline blanche, lui noua au cou la cravate de Princeton à rayures orange et noires, passa le gilet gris et le boutonna jusqu'à la ceinture de M. Fielding. La veste grise fut mise par-dessus le gilet et Oliver apporta le miroir pour l'inspection. C'était une haute psyché encadrée d'argent, qu'il poussa sur ses roulettes jusqu'au centre du cabinet de toilette de M. Fielding.

Fielding s'examina et vit un homme ayant tout juste passé la quarantaine, sans un fil gris aux tempes, avec des cheveux châtain fournis qu'Oliver coiffait maintenant avec art, des traits patriciens au nez droit élégant, une bouche d'honnête homme et des yeux bleus d'une froideur distinguée. Il s'exerça à prendre une expression sincère et soucieuse et jugea qu'elle convenait parfaitement.

Il l'utilisa dans l'après-midi à El Paso, en annonçant aux délégués syndicaux qu'il fermait l'usine de *Conduits et Câbles Fielding Inc.*

— Les prix de revient, messieurs, ne me permettent pas de poursuivre les opérations.

— Mais vous ne pouvez pas faire ça, répondit le délégué syndical. Quatre cent cinquante-six familles dépendent des *Conduits et Câbles Fielding* pour vivre.

— Vous ne pensez tout de même pas que je ferme une usine uniquement pour voir quatre cent cinquante-six familles se lamenter et supplier, n'est-ce-pas ? demanda M. Fielding en employant l'expression qu'il avait répétée dans la matinée à son domicile de Denver. Si vous le désirez, messieurs, je l'expliquerai moi-même à vos ouvriers syndiqués.

— Vous vous présenteriez devant nos ouvriers pour leur dire qu'ils sont tous sans travail ? Avec la crise que nous connaissons aujourd'hui ? demanda en tremblant le délégué syndical.

Il alluma une cigarette alors que la précédente se consumait, inachevée, dans le cendrier. Fielding l'observa.

— Parfaitement, je le ferais, dit-il. Et je pense que vous devriez faire venir les familles aussi.

— Monsieur, intervint l'avocat d'affaires des *Conduits et Câbles Fielding*, vous n'êtes pas obligé de faire cela. Ce n'est pas votre responsabilité. C'est le travail du syndicat.

— J'y tiens, déclara Fielding.

— Et si nous acceptons une réduction de salaire ? Proposa le délégué syndical. Une importante réduction ?

— Hum ! fit M. Fielding et il se fit apporter l'état des profits et pertes de la société. Hum... Peut-être, dit-il après avoir parcouru les chiffres.

— Oui ? Oui ? Insista le délégué syndical.

— Peut-être. Peut-être, répondit Fielding.

— Oui ! s'écria le délégué syndical.

— Nous pourrions nous servir de l'usine elle-même pour annoncer aux familles que nous fermons. Vous pouvez les réunir en deux heures, n'est-ce pas ? Je sais que presque tous les ouvriers sont en bas à la permanence syndicale.

— Je suppose que nous pourrions faire ça, dit le délégué syndical accablé.

— En deux heures, je pourrais peut-être parvenir à une solution. D'accord ?

— Laquelle ? demanda le négociateur, soudain ranimé.

— Je ne sais pas encore. Dites-leur qu'on va peut-être devoir fermer, mais que j'aurai sans doute trouvé une solution avant ce soir.

— Il faut que je sache laquelle, monsieur Fielding. Je ne peux pas leur donner de l'espoir sans quelque chose de concret.

— Eh bien, ne leur donnez pas d'espoir, répondit Fielding et il partit avec son avocat d'affaires pour dîner dans un petit restaurant d'El Paso qu'il affectionnait.

Ils firent un repas de clams *oreganato*, de homard *fra diavolo*, et d'une crème tiède et mousseuse appelée *zabaglione*. Fielding montra à son avocat les photos qu'il avait prises en Inde pour son étude sur la famine destinée au bureau de Denver de *Cause*, une organisation internationale d'assistance.

Son appétit gâché, l'avocat demanda à Fielding ce qu'il avait fait pour un des enfants qu'il voyait, un petit gosse aux côtes saillantes, aux yeux creux et au gros ventre d'affamé.

— Un superbe agrandissement sur pellicule Plus-X, répondit Fielding en trempant la croûte craquante du pain frais italien dans la sauce tomate épicée de son homard *fra diavolo*. Vous ne mangez pas vos *scungilli* ?

— Non. Non. Pas maintenant, bredouilla l'avocat.

— Ma foi, si l'on considère la faim dans le monde, vous devriez avoir honte de gaspiller de la nourriture. Mangez.

— Je... je...

— Mangez, ordonna Fielding.

Et il regarda pour être sûr que son avocat avalait jusqu'à la dernière miette de son repas, au nom des enfants affamés de l'Inde dont il laissa les photos exposées sur la table.

— Écoutez, dit-il, moi aussi, je souffre ; voilà des semaines que j'ai

des brûlures d'estomac. Je vais consulter mon médecin ce soir en rentrant à Denver. Mais je mange.

— Vous rentrez ce soir ? demanda l'avocat.

Alors vous n'avez pas de plan pour les ouvriers ?

— Si, j'en ai un. Dans un sens, répondit Fielding.

Quand ils arrivèrent à l'usine, le long bâtiment blanc était illuminé et tout bourdonnant de familles tassées contre les presses et les laminoirs. Des enfants fourraient leurs doigts dans les laminoirs et des mères les en arrachaient. Des syndiqués causaient à voix basse et entrecoupée, à la manière d'hommes qui savent que tout a été dit et que le reste est une perte de temps. Leur vie n'était plus entre leurs mains.

Quand Fielding entra, tout le monde se tut comme si une main avait tourné simultanément un bouton sur un millier de gorges. Un enfant rit et le rire fut arrêté net par une gifle maternelle.

Fielding précédait quatre hommes en blouse blanche poussant des chariots chargés de grandes bassines rondes. Il monta sur une estrade et, en souriant, il prit le micro des mains du délégué syndical nerveux.

— Ce soir, j'ai une bonne nouvelle pour vous tous, annonça-t-il.

Et près de cinq cents familles l'acclamèrent et applaudirent bruyamment. Des maris embrassèrent leurs femmes. Certains sanglotèrent. Une femme ne cessait de hurler « Dieu vous bénisse, monsieur Fielding ! » et elle fut entendue quand l'ovation se calma, ce qui déclencha un nouveau tumulte. Fielding attendit, avec un large sourire chaleureux, sa main droite glissée dans son gilet gris, à l'abri des mains sales tendues par les responsables syndicaux. L'avocat attendait près de la porte en regardant ses pieds.

Fielding leva les deux bras et le silence se fit.

— Comme je le disais quand j'ai été interrompu, j'ai une bonne nouvelle pour vous ce soir. Vous voyez ces messieurs en blouse blanche. Vous voyez ces bassines sur les chariots. Mesdames et messieurs, mes enfants, ce soir il y a de la glace à la vanille gratuite. Pour tout le monde.

Une femme du premier rang regarda son mari et lui demanda si elle avait bien entendu. Dans le fond, des familles bourdonnèrent en pleine confusion. À la porte, l'avocat d'affaires souffla et regarda le plafond.

Fielding prit l'expression sincère et soucieuse qu'il avait mise au point devant la grande psyché encadrée d'argent, dans son cabinet de toilette.

— Voilà la bonne nouvelle. Maintenant la mauvaise. Nous n'avons aucun moyen de poursuivre les opérations des *Conduits et Câbles Fielding*.

Près du laminoir principal, à cinquante mètres, un homme d'un certain âge s'éclaircit la gorge et tout le monde l'entendit.

— Ah ! fit le délégué syndical et tout le monde l'entendit aussi.

Fielding fit signe à un des garçons en veste blanche qu'il pouvait commencer à servir la glace. Le jeune homme regarda la foule et secoua la tête.

Un homme du premier rang sauta sur sa chaise. Sa femme essaya de le tirer pour le faire descendre, mais il dégagea son bras.

— Vous possédiez une usine à Taos, au Nouveau-Mexique ? cria l'homme.

— Oui, répondit Fielding.

— Et est-ce que vous l'avez fermée aussi ?

— Nous y avons été obligés.

— Ouais, je le pensais bien. J'ai entendu parler de ce tour de la glace que vous avez joué à Taos. Tout comme ce soir.

— Messieurs, mon avocat vous expliquera tout dans un instant, dit Fielding et il sauta de la petite estrade pour se glisser rapidement vers la porte avant que la ruée des ouvriers le submerge.

— Parlez-leur de notre structure fiscale ! cria Fielding en poussant son avocat entre les ouvriers et lui juste avant de s'esquiver promptement.

Il courut à sa voiture et se promit de téléphoner à la police d'El Paso pour qu'elle vienne délivrer son avocat. Oui, il téléphonerait. Du cabinet de son médecin à Denver.

À l'aéroport, Oliver attendait dans le jet Lear. L'appareil avait été vérifié et préparé par les mécanos de l'aéroport.

— Tout s'est passé comme vous le souhaitez, monsieur ? demanda Oliver en tendant le blouson de vol en daim.

— À la perfection, assura James Orayo Fielding sans parler à son valet de ses brûlures d'estomac, car pourquoi donner ce plaisir à Oliver ?

S'il n'avait pas eu ce rendez-vous dans la soirée il aurait pris le bimoteur à hélices Cessna moins rapide. Avec celui-là, il pouvait laisser la porte de la cabine ouverte et regarder Oliver se cramponner à son siège tandis que le vent le giflait. Une fois, au cours d'un immelman, Oliver avait tourné de l'œil dans le Cessna. Voyant cela, Fielding avait redressé l'avion et défait la ceinture de l'évanoui. Oliver avait repris connaissance, vu la ceinture détachée et était retombé

aussitôt dans les pommes. James Orayo Fielding adorait son vieil avion à hélices.

Le cabinet du Dr Goldfarb à Holly Street brillait comme trois cases blanches sur un noir échiquier de fenêtres obscures. Si tout autre patient lui avait demandé un rendez-vous dans la soirée, le Dr Goldfarb l'aurait envoyé à un confrère. Mais c'était James Orayo Fielding qui demandait ce rendez-vous particulier pour avoir les résultats de son examen semestriel et cela signifiait qu'il n'avait pas d'autre moment de libre. Que pouvait-on attendre d'autre, d'un homme tellement occupé par le bien-être du monde ? M. Fielding ne présidait-il pas le bureau de Denver de *Cause* ? N'avait-il pas visité l'Inde, le Bangladesh, le Sahel pour voir la famine de ses propres yeux et revenir en parler à tout le monde, à Denver ?

Toute autre personne aussi riche que l'était Fielding serait tranquillement devenue un play-boy ou un homme d'affaires cynique. Mais pas James Orayo Fielding. Partout où il y avait de la souffrance, il était là. Alors quand M. Fielding disait qu'il n'avait que cette soirée libre dans le mois, le Dr Goldfarb devait avertir sa fille qu'il partirait juste après la cérémonie du mariage.

— Ma chérie, j'essaierai de revenir avant la fin de la réception, lui avait-il promis.

Cela, c'était le plus facile. Le plus dur était ce qu'il aurait à dire à M. Fielding à propos de son *check-up*. Comme la plupart des médecins, il n'aimait déjà pas annoncer à un patient qu'il allait mourir. Mais dans le cas de M. Fielding, c'était pratiquement un péché.

Fielding remarqua immédiatement que le petit médecin avait du mal à lui dire quelque chose. Alors Fielding le pressa de questions et obtint sa réponse.

— Un an à quinze mois, dit le Dr Goldfarb.

— Il n'y a aucune opération possible ?

— Une opération ne servirait à rien. C'est une forme d'anémie, monsieur Fielding. Nous ne savons pas pourquoi elle frappe quand elle se déclare. Ça n'a rien à voir avec votre alimentation.

— Et il n'y a pas de remède ?

— Aucun.

— Vous savez, naturellement, que je dois prendre d'autres avis ?

— Oui, certainement, dit le Dr Goldfarb. Naturellement.

— Mais je pense aussi que je découvrirai que vous avez raison.

— Hélas, je le crains, avoua le Dr Goldfarb, et il assista alors à la chose la plus surprenante que puisse faire un malade condamné.

Le Dr Goldfarb avait connu l'hostilité, les protestations, la mélancolie et les crises de nerfs. Mais jamais il n'avait vu ce qu'il voyait à présent.

James O'Rayo Fielding souriait, d'un petit sourire frémissant au coin de ses lèvres, une sorte d'amusement distrait.

— Docteur Goldfarb, approchez-vous un peu, dit Fielding en désignant l'oreille du médecin d'un index recourbé. Vous voulez savoir quelque chose ? chuchota-t-il.

— Quoi donc ? demanda Goldfarb.

— Je m'en fous éperdument.

Comme s'y attendait Fielding, Goldfarb avait raison. À New York, on lui donna raison. À Zurich et à Munich, à Londres et à Paris, on lui donna raison, à quelques mois près.

Mais cela n'avait pas d'importance parce que Fielding avait conçu un plan, un plan qui valait bien une vie.

Oliver l'observait avec attention. Fielding avait loué un DC -10 pour leurs voyages et transformé tout l'arrière en deux petites chambres. Il supprima les sièges de la partie principale et installa deux grands bureaux, une suite de petits ordinateurs et cinq téléscribes. Au-dessus du plus grand bureau, Fielding accrocha un calendrier électronique qui marchait à rebours. Le premier jour on pouvait y lire un an (au moins) à quinze mois (au plus). Le second jour de vol sur le court trajet de Zurich à Munich, il indiquait onze mois, vingt-neuf jours (au moins) à quatorze mois, vingt-neuf jours (au plus). C'était le compte à rebours, compris Oliver, de ce que M. Fielding appelait sa liquidation.

Au départ de Munich, Oliver remarqua deux choses insolites. La date « au plus » avait été changée à dix-huit mois et M. Fielding demanda à Oliver de passer à la déchiqueteuse un mètre d'imprimante d'ordinateur, que Fielding avait étudié pendant des heures avant d'écrire rageusement au sommet : « Il n'y a pas que l'argent qui compte. »

— De bonnes nouvelles, j'espère, monsieur ? demanda Oliver.

— Vous voulez parler de la nouvelle date ? Pas vraiment. Je n'y fais presque plus attention. Ce que j'ai à faire doit être accompli dans le temps de la date minimum. Les médecins de Munich ont dit qu'ils avaient vu quelqu'un vivre dix-huit mois avec ce que j'ai, alors je vivrai peut-être dix-huit mois. Cela vous plairait, n'est-ce pas, Oliver ?

— Oui, monsieur Fielding.

— Vous êtes un menteur, Oliver.

— Comme vous voudrez, monsieur Fielding.

Sur le vol de Londres à New York, Oliver reçut l'ordre de déchiqueter trois jours de télex des téléscrip-teurs qui ne cessaient de cliqueter. Sur le dessus de l'épaisse liasse de papiers, Fielding avait écrit : « Le marché aux grains de Chicago ne suffit pas. »

— Bonnes nouvelles, j'espère, monsieur, dit Oliver.

— Tout autre que moi laisserait tout tomber maintenant. Les hommes sont des cancrelats, Oliver.

— Oui, monsieur Fielding.

À New York, l'avion resta garé pendant trois jours au terminal aéromaritime de La Guardia.

Le premier jour, Oliver déchiqueta d'épais rapports surmontés d'une note de Fielding : « Le climat ne suffit pas. »

Le deuxième jour, M. Fielding fredonna *Zippity Dou Da*. Le troisième jour, il dansa une petite gigue entre l'ordinateur et son bureau, qui n'était plus qu'une pile méticuleusement rangée de graphiques et de rapports. Sur le dessus de la pile une grande enveloppe très mince portait la mention « ASSEZ ! ».

Oliver l'ouvrit pendant que M. Fielding prenait son bain avant le dîner. Il y trouva une seule note manuscrite.

Nécessaire : Une agence de relations publiques de moyenne importance, des déchets radioactifs, des équipes du bâtiment, des analystes de ressources... et six mois de vie.

Oliver ne vit pas l'unique petit cheveu gris posé sur l'enveloppe. James Orayo Fielding le vit à son retour. Le cheveu était maintenant sur le bureau. Il était tombé de l'endroit où il l'avait placé sur l'enveloppe.

— Oliver annonça M. Fielding, nous rentrons ce soir à la maison.

— Dois-je informer l'équipage ?

— Non, dit Fielding. J'aimerais assez piloter moi-même.

— Si je puis me permettre, monsieur, vous n'êtes pas qualifié pour piloter un DC -10.

— Vous avez parfaitement raison, Oliver. Vous avez toujours raison. Vous êtes intelligent. Nous devons louer un Cessna.

— Un Cessna, monsieur ?

— Un Cessna, Oliver.

— Le jet est plus rapide, monsieur. Nous n'avons pas à faire d'escales.

— Mais c'est bien moins amusant, Oliver.

— Oui, monsieur Fielding.

Quand le Cessna décolla, une lourde matinée d'été étouffante se levait en rougeoyant sur New York, comme une chaude couverture de suie. Oliver vit le soleil par la porte ouverte sur sa gauche. Il vit la piste disparaître sous lui et les maisons rapetisser. Il sentit son petit déjeuner remonter par sa gorge dans sa bouche et il le rendit au monde dans un petit sac en papier dont il se munissait toujours quand M. Fielding pilotait le Cessna. À cinq mille pieds, Oliver défaillit et se laissa aller mollement dans son fauteuil tandis que M. Fielding chantait : « *A tisket, a tasket, I found a yellow basket* ».

En survolant Harrisburg, en Pennsylvanie, M. Fielding parla.

— Vous devez vous demander ce que je fais, Oliver, dit-il. Comme vous le savez, il me reste onze mois et deux semaines à vivre, au moins. Peut-être même moins. On ne peut se fier au corps humain. Pour certains, ce serait un drame. Est-ce que ce serait un drame pour vous, Oliver ?

— Quoi donc, monsieur Fielding ?

— Est-ce que la mort serait un drame pour vous ?

— Oui, monsieur Fielding.

— Pour moi, Oliver, c'est la liberté. Je ne suis plus tenu de protéger mon image de marque à Denver. Savez-vous pourquoi j'ai cultivé mon image de marque à Denver, en limitant mes amusements à El Paso et à des endroits comme ça ?

— Non, monsieur.

— Parce que les cancelrats vous grouillent dessus si on est différent d'eux, si on leur fait peur. Les cancelrats détestent tout ce qui vaut mieux qu'eux.

— Oui, monsieur.

— Eh bien, en un an, ils ne peuvent pas m'avoir. Et je les aurai avant. J'en aurai plus qu'Adolf Hitler ou Joseph Staline ou Mao Tse-toung. J'en aurai un million. Un milliard au moins. Pas des millions. Un milliard. Un milliard de cancelrats, Oliver. Moi. Je ferai ça. Et aucun ne pourra plus jamais m'embêter. Ce sera magnifique, Oliver.

— Oui, monsieur.

— Si vous saviez que vous alliez mourir, Oliver, est-ce que vous cesseriez de dire, « oui, monsieur » pour dire à la place « allez vous faire foutre, monsieur Fielding » ?

— Jamais, monsieur.

— Nous allons voir, Oliver.

Et James Orayo Fielding plaqua sur sa figure son masque à oxygène et grimpa tout droit jusqu'à ce qu'il voie Oliver retomber contre son dossier sans connaissance, sur quoi il détacha la ceinture de

sécurité d'Oliver et lança le bimoteur Cessna en piqué. Oliver fut éjecté de son siège et pressé par la force de gravité dans le fond de l'appareil. Quand Fielding redressa le Cessna à trois mille pieds, Oliver roula en boule sur le plancher.

— Aaaaahh, fit-il en reprenant connaissance.

Il se mit à quatre pattes et alors qu'il respirait plus aisément et que ses idées devenaient plus claires, il se sentit tiré en avant. M. Fielding s'était remis en léger piqué. Et Oliver glissait, glissait vers la porte sur la gauche. Soudain l'avion vira sur l'aile gauche et Oliver passa à travers la porte. Il saisit la barre du bas d'un fauteuil et s'y cramponna.

— Monsieur Fielding ! Monsieur Fielding ! Au secours ! Au secours ! glapit-il, le ventre giflé par le vent, le contenu de sa vessie coulant dans sa jambe de pantalon.

— Vous pouvez dire maintenant « allez vous faire foutre », dit M. Fielding.

— Non, monsieur dit Oliver.

— Ne me dites pas que je ne vous ai pas donné votre chance, alors. Adieu, Oliver.

Et l'avion pencha plus encore sur la gauche, jusqu'à ce qu'Oliver se retienne au siège, maintenant au-dessus de lui, et en étant ainsi transporté, Oliver sentit ses mains s'engourdir. Peut-être M. Fielding le mettait-il simplement à l'épreuve, il savait exactement combien de temps cela prendrait et puis il redresserait l'appareil et l'aiderait à y remonter. M. Fielding était un drôle de zigoto, mais pas totalement cruel. Il ne tuerait pas son valet de chambre Oliver. L'avion bascula brusquement de l'autre côté et Oliver s'aperçut qu'il se retenait à de l'air, son corps avançant à la même vitesse que l'avion et puis commençant à descendre. À descendre carrément.

Oliver le savait parce que le Cessna paraissait remonter alors qu'il conservait la même altitude. Et en pivotant Oliver aperçut la vaste campagne de Pennsylvanie qui se précisait et grandissait au-dessous de lui. Et qui montait vers lui. Il alla au-delà de la panique dans cette paix des agonisants, où ils comprennent qu'ils font un avec l'univers, qu'ils font un pour l'éternité avec toute vie, qu'ils ne sont qu'une palpitation de cette vie.

Et Oliver vit plonger le Cessna blanc et bleu. M. Fielding descendait pour voir la figure d'Oliver. M. Fielding en piqué regardait Oliver, il était écarlate et criait quelque chose. Que disait-il ? Oliver ne pouvait l'entendre. Il agita la main en signe d'adieu, sourit et murmura :

— Dieu vous bénisse, M. Fielding.

Peu après, Oliver entra en collision avec un champ de maïs tout verdoyant de printemps.

James Orayo Fielding amorça sa remontée en hurlant toujours :

— Criez « allez vous faire foutre ». Criez « allez vous faire foutre »...

Fielding tremblait aux commandes. Ses mains étaient moites sur ses instruments. Il sentait son estomac se révolter. Oliver n'avait pas été un cancrelat ; il avait fait preuve d'un courage incroyable. Et si Fielding se trompait, au sujet des cancrelats ? Et s'il se trompait sur tout ? Il allait être tout aussi mort qu'Oliver. Rien ne pourrait le sauver.

Au-dessus de l'Ohio, Fielding se ressaisit. Une panique momentanée, cela arrive à tout le monde. Il avait parfaitement bien agi. Oliver devait mourir. Il avait vu le plan, aussi sûrement que les cheveux placés sur des dossiers ne tombaient pas tout seuls.

Tout marcherait à la perfection. En onze mois, une semaine et six jours.

(Au moins).

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et la lourde nuit de Newark l'offensait, les odeurs de la ruelle où des rats fourrageaient dans des poubelles ouvertes l'agressaient par leur pourriture et les rares réverbères éblouissaient sans éclairer. C'était l'été et c'était Newark, dans le New Jersey, cette ville où il ne devait jamais revenir vivant parce qu'il l'avait quittée mort.

C'était là qu'il était né. Au bout de la rue un grand bâtiment de brique noirâtre avec des éclats de vitres brisées dans des fenêtres noires était entouré de terrains vagues, attendant le moment de devenir lui-même un terrain vague. C'était là qu'il avait été élevé. Ou plutôt c'était ce qu'il disait avant que ne commence sa véritable éducation. C'était là qu'il avait été Remo Williams, où les religieuses lui avaient appris à se laver, à faire son lit, à être poli aussi et il gardait le souvenir des coups de règles sur les doigts, comme une tendresse pour ses désobéissances passées. Plus tard, il devait apprendre que le châtiment des péchés était aléatoire, mais les effets du péché immédiats. Ils se faisaient sentir dans votre corps et votre respiration ; ils vous privaient d'équilibre, ce qui parfois signifiait la mort. Mais la mort était aléatoire ; le déséquilibre en soi était le vrai châtiment. Dans sa nouvelle vie, les péchés étaient la panique et la paresse, le péché suprême l'incompétence.

Remo songea à la règle de bois en déchiffrant les vieilles lettres couvertes de suie au-dessus de la porte condamnée par des planches : *Orphelinat Sainte-Thérèse*.

Il aurait aimé voir maintenant sœur Marie-Élisabeth. Ouvrir sa main et la laisser taper en lui riant au nez. Il avait essayé par la seule force de sa volonté, vingt ans plus tôt. Mais sœur Marie-Élisabeth connaissait son affaire mieux que Remo la sienne. Les sourires n'étaient pas très convaincants quand la main tremblait et quand les yeux se mouillaient de larmes. Mais à cette époque il ne savait rien de la douleur. À présent, elle aurait pu se servir d'un couteau de cuisine sans réussir à le couper.

— Vous là, dit une voix derrière lui.

Remo avait entendu la voiture remonter silencieusement la rue. Il regarda par-dessus son épaule. Un sergent de police en tenue, la figure luisante de sueur, se penchait à la portière de la voiture de patrouille. Ses mains étaient cachées. Remo savait qu'elles tenaient une arme. Il

ne comprenait pas très bien comment il le savait. Peut-être était-ce la posture de l'homme. Peut-être était-ce écrit sur sa figure. Il y avait beaucoup de choses que Remo savait aujourd'hui et qu'il ne comprenait pas. Vouloir tout expliquer était un concept occidental. Il savait simplement qu'il y avait un pistolet caché par la portière.

— Vous là, reprit le policier. Qu'est-ce que vous foutez dans ce quartier ?

— Je construis un motel de vacances, répondit Remo.

— Dis donc, le mariolle, tu sais où t'es ?

— De temps en temps, répondit énigmatiquement Remo.

— C'est pas sûr, par ici, pour les Blancs.

Remo haussa les épaules.

— Hé, je vous connais, dit le sergent. Non... c'est pas possible.

Il descendit de la voiture de police en rengainant son revolver.

— Vous savez, vous ressemblez à quelqu'un que je connaissais dans le temps, dit-il.

Et Remo essaya de se souvenir de l'homme. Le sergent s'appelait Duffy, William P. Duffy, et Remo se rappela un homme bien plus jeune, une nouvelle recrue, qui s'exerçait à la dégaine rapide avec son revolver. La figure de celui-là était mafflue, il avait des yeux fatigués et il sentait puissamment son dernier repas de viande. On devinait que ses sens étaient morts.

— Vous ressemblez presque exactement à ce type que je connaissais, dit le sergent Duffy. Il a été élevé dans cet orphelinat. Sauf que vous êtes plus jeune qu'il le serait et plus maigre.

— Et plus beau, dit Remo.

— Nan, ce mec était plus beau. Intègre comme c'est pas possible, le mec. Pauvre type. C'était un flic.

— Un bon flic ? demanda Remo.

— Nan. Con, comme qui dirait. Intègre, voyez.

On a fait porter le chapeau au pauvre gars. Il a écopé de la chaise électrique. Oh, ça va faire dans les dix ans au plus. Mince, qu'est-ce que vous lui ressemblez !

— Comment ça, il était con ?

— Dites, un flic qui écope de la chaise pour avoir réglé son compte à un revendeur de drogue et puis qui hurle qu'il a jamais fait ça, quoi, c'est idiot. Il y a des moyens de se sortir d'un truc comme ça. Sûr, même maintenant avec ces trouducs qui gouvernent la ville. Ça sert à rien de crier qu'on est innocent, si vous voyez ce que je veux dire. Toute cette histoire a porté un sacré coup à la police.

— Il vous a manqué, hein ? demanda Remo.

— Nan. Le mec n'avait pas d'amis, pas de famille, rien. C'était simplement l'idée qu'un flic y allait du cigare. Vous savez. Ils n'ont même pas laissé le pauvre bougre plaider coupable ni rien. Vous savez.

— Il n'a manqué à personne, dit Remo.

— À personne. Le mec était intègre comme c'est pas vrai. Un vrai casse-bonbons.

— Tu t'exerces toujours à la dégaine rapide dans les toilettes, Duff ?

— Nan, dit Duffy et il recula en ouvrant des yeux horrifiés. Ce mec est mort. Remo est mort depuis plus de dix ans. Hé ! Tirez-vous de là ! Tirez-vous de là où je vous embarque.

— Sous quel motif, Duff ? Tu te casses toujours la tête pour trouver le bon motif ?

— Non. Non. C'est un foutu cauchemar, dit Duffy.

— Tu veux voir quelque chose de drôle, Duff ?

Dégaine, dit Remo et il arracha tout l'étui du ceinturon en laissant une légère cicatrice marron sur le gros cuir noir ciré.

La main du sergent Duffy descendit sur du vide.

— Tu ralentis en vieillissant, mangeur de viande, dit Remo et il rendit le revolver dans son étui.

Duffy ne vit pas bouger les mains pas plus qu'il n'entendit le petit craquement de métal. Ahuri, il ouvrit l'étui et des morceaux de son revolver tintèrent sur le trottoir chaud.

— Mince, c'est dingue, souffla le sergent Duffy. Qu'est-ce que vous avez foutu avec mon flingue ? Ça m'a coûté de l'argent. Va falloir que je paye.

— Nous payons tous, Duff.

Le collègue de Duffy au volant, entendant l'altercation, sortit, revolver au poing, mais ne trouva que Duffy, abasourdi, regardant un étui vide arraché de son ceinturon.

— Il est parti, dit Duffy. Je ne l'ai même pas vu partir et il n'est plus là.

— Qui ça ? demanda le collègue.

— Je ne l'ai même pas vu bouger et maintenant il n'est plus là.

— Qui ça ? Répéta le collègue.

— Tu te souviens le mec dont je t'ai parlé une fois. Tous les anciens le connaissent. Envoyé à la chaise électrique, pas d'appel, rien. L'avant-dernier à être exécuté dans cet État. Ça fait plus de dix ans, au

moins.

— Et alors ?

— Je crois que je viens de le voir. Seulement il était plus jeune et il parlait drôlement.

Le sergent Duffy fut soutenu jusqu'à la voiture, on l'aida à y monter, puis il fut examiné par le médecin de la police qui conseilla un bref repos loin d'un environnement urbain hostile. Il fut mis en congé temporaire et un inspecteur eut une longue conversation avec sa famille ; pendant qu'il était chez Duffy, il demanda où était la perceuse électrique.

— Nous cherchons l'outil puissant dont il s'est servi pour casser son revolver. Le médecin pense que l'arme symbolise un désir subconscient de quitter la police, dit l'inspecteur. Des mains humaines ne peuvent casser en deux un canon de revolver.

— Il n'a pas d'outils, répondit M^{me} Duffy. Il rentre à la maison et il boit de la bière. Peut-être que s'il avait bricolé, il serait pas devenu dingue, dites, inspecteur ?

Le soleil de midi fanait la population sur les trottoirs de New York, en face de Newark de l'autre côté de l'Hudson. Les talons aiguilles des femmes s'enfonçaient dans l'asphalte ramolli par la chaleur. Remo entra dans le *Plaza Hôtel* à la 59^e Rue et demanda sa clef. Il y avait plus de dix ans qu'il demandait des clefs à des réceptions d'hôtels. Les écureuils avaient des nids, les taupes avaient des trous, même les vers devaient avoir un bout de terrain où ils allaient régulièrement, pensait-il. Remo avait des clefs de chambres. Et pas de foyer.

Dans l'ascenseur, une jeune femme en légère robe imprimée mauve qui abritait à peine les délicates rondeurs de ses seins confia à Remo que c'était bien agréable d'être dans un hôtel aussi agréable que le *Plaza* et est-ce qu'il n'adorerait pas y passer toute sa vie ?

— Vous vivez dans un hôtel ? demanda Remo.

— Non. Rien qu'une maison à un étage à Jones, en Géorgie, dit-elle avec une petite moue.

— C'est un foyer.

— C'est la barbe, dit la jeune femme. Je suis si excitée d'être ici à New York, vous ne pouvez pas savoir. J'adore. J'adore. George – c'est mon mari – il est ici pour affaires. Mais moi je suis toute seule. Toute seule toute la journée. Je fais ce que je veux.

— C'est bien, dit Remo en regardant les numéros des étages s'allumer et clignoter sur le panneau de l'ascenseur.

— Ce que je veux et avec qui je, veux.

— C'est bien, répéta Remo en pensant qu'il aurait dû monter à pied.

— Savez-vous que quatre-vingt-dix-huit pour cent des Américaines ne savent pas bien faire l'amour ?

— C'est bien.

— Je fais partie des deux pour cent qui savent.

— C'est bien.

— Est-ce que vous êtes un de ces gigolos qui font ça pour de l'argent ? Vous êtes vraiment chouette, vous savez.

— C'est bien, dit Remo.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de mal à payer pour ça, et vous ?

— Payer pour quoi ? demanda Remo.

— L'amour, espèce d'idiot.

— C'est bien, dit Remo et la porte de l'ascenseur s'ouvrit à son étage.

— Où allez-vous ? demanda la femme. Revenez. Qu'est-ce qui vous prend ?

Remo s'arrêta au milieu du couloir avec un sourire maléfique. À vrai dire, il ne se souvenait pas d'avoir été aussi joyeusement excité par une idée depuis plus de dix ans. La femme battit des paupières sur ses doux yeux marron et souffla :

— Mince.

— Venez là, dit Remo et elle courut vers lui, ses seins dansant gaïement.

— Vous voulez passer un bon moment ?

— Avec vous ? Oh oui ! D'accord. Venez. Allons-y.

— D'ici un quart d'heure, un homme va suivre ce couloir. Il a une figure de jus de citron. Il portera un costume foncé et un gilet, même par cette chaleur. Il a plus de soixante ans.

— Dites donc, je ne baise pas les fossiles !

— Ayez confiance en moi. Vous vous amusez comme une folle. Mais il faudra dire quelque chose de spécial.

— Quoi ? demanda la fille avec méfiance.

— Il faudra dire « Bonjour, docteur Smith. J'ai tellement entendu parler de vous. Toutes mes amies ont entendu parler de vous. »

— Qui est ce Dr Smith ?

— Peu importe. Dites-lui simplement ça et guettez son expression.

— Bonjour, docteur Smith. Mes amies et moi nous avons toutes entendu parler de vous. C'est ça ?

— Vous ne le regretterez jamais, dit Remo.

— Je ne sais pas, murmura-t-elle.

Remo lui plaqua la main gauche sur un sein, lui pinça la cuisse de la main droite et l'embrassa dans le cou et sur les lèvres jusqu'à ce qu'il la sente trembler des pieds à la tête.

— Ah oui, gémit-elle. Ah oui. Je le dirai, je... Je le dirai.

— Bien, dit Remo et il l'appuya contre le papier peint du couloir, et entra dans une chambre cinq portes plus loin.

Un frêle Oriental en grand kimono doré était assis dans la position du lotus devant un écran de télévision éteint. Le luxueux mobilier du petit salon avait été déplacé et poussé d'un côté pour laisser le centre du tapis à une natte bleue couverte de fleurs.

Le téléviseur marchait la veille quand Remo était parti visiter Newark et si quelqu'un l'avait démolì entre-temps, il faudrait se débarrasser d'un cadavre. Le maître de Sinanju ne toléràit pas que les gens interrompent ses émissions télévisées. Remo alla voir dans la salle de bains et dans la chambre. Pas de cadavres.

— Est-ce que tout va bien, petit père ?

Chiun secoua lentement la tête, dérangeant à peine sa fine barbiche.

— Rien ne va bien, dit Chiun, le Maître de Sinanju.

— Quelqu'un a cassé la télévision ?

— Vois-tu les restes d'un intrus ?

— Non, Chiun.

— Alors comment aurait-on pu casser ma machine à rêves ? Non. Pire. Bien, bien pire.

— Je suis navré. J'ai moi-même un problème.

— Toi ? Sais-tu ce qu'ils ont fait de la beauté des drames de la journée ? Sais-tu quelle profanation ils ont osé exercer sur l'art vivant de ton pays ?

Remo secoua la tête. Il ne savait pas. Mais ce qu'il comprit au cours des minutes suivantes fut ceci :

Lorsque tournent les planètes avait été irrémédiablement gâché. Le docteur Blayne Huntington pratiquait un avortement légal sur la personne, de Janet Wofford, la fille du magnat des transports maritimes Archibald Wofford, qui finançait les expériences du Dr Huntington sur la transmographie nucléaire, quand l'infirmière Adèle Richards avait soudain compris que le bébé était probablement celui de son frère qui purgeait une peine de prison à perpétuité à Attica, pour avoir conduit la révolte des prisonniers contre la littérature antiféministe.

— Oui ? Fit Remo qui avait toujours du mal à suivre les feuilletons.

— Il y a eu de la violence physique, dit Chiun.

Et, comme il l'expliquait, l'infirmière avait frappé le médecin, mais cela n'avait aucune signification. La violence doit faire mal. Ici, elle avait été mal conçue mal dirigée. Incompétente. Inefficace. Un simulacre de violence.

— Mais ce ne sont que des acteurs, petit père.

— Je le sais maintenant, dit Chiun. De la fraude. Je ne regarderai plus un spectacle. Je resterai en Amérique, privé de toute joie, sans les petites brises de plaisir dans une pauvre vieille vie étouffée.

Remo, la voix lourde de tristesse, dit qu'ils n'allaient peut-être pas rester.

— C'est une chose bien dure à vous dire, petit père, dit Remo et il baissa les yeux sur le tapis qui, même au *Plaza*, commençait à s'élimer.

— Le commencement de toute sagesse est l'ignorance, déclara Chiun. C'est dommage que tu sois toujours au commencement.

Cette pensée parut si humoristique au Maître de Sinanju qu'il la répéta et rit. Mais son élève ne rit pas avec lui et Chiun attribua cela au manque d'humour légendaire des Américains.

— Vous avez peut-être raison, dit Remo. Pendant plus de dix ans, j'ai affirmé que je devais quelque chose à ce pays. Pendant plus de dix ans j'ai été un homme sans foyer ni fortune, sans même un nom entier à moi. Je suis un homme qui n'existe pas. Et je vois aujourd'hui que tout ce que j'ai fait était inutile.

— Inutile ? demanda Chiun.

— Oui, petit père. Inutile. Ce pays n'a absolument pas changé parce que j'y suis. Il a même empiré. L'endroit où je suis né est un dépôt d'ordures. Les hommes politiques sont plus corrompus, le crime fait ses choux gras, et... et la nation... se désagrège.

Cela plongea Chiun dans la perplexité et il observa :

— Tu n'es qu'un homme, n'est-ce pas ?

Remo hocha la tête.

— Il n'y a pas un seul empereur dans ce pays, pas un juge ou un prêtre qui règne au-dessus de tout, n'est-ce pas ?

Remo secoua la tête.

— Alors, dans ce pays sans souverain comment peux-tu, toi, un assassin, même si tu as reçu en cadeau la source solaire de toute perfection dans l'entraînement, même si tu as reçu l'instruction personnelle d'un Maître de Sinanju, la maîtrise de toi-même, alors que tu es un Blanc, comment peux-tu penser que tu as échoué ? Je ne comprends pas cela.

— Vous n'avez jamais tout à fait compris ce qu'était l'organisation, Chiun.

— Je vous ai entendu parler, Smith et toi. Il est l'empereur de votre organisation qui vénère le document Constitution et tu dois tuer pour sa gloire. Cela je le sais.

— C'est peut-être ainsi que ça marche, mais ce n'était pas prévu comme ça.

Remo expliqua pourquoi la constitution ne marchait pas, que c'était le document fondamental du pays et que plus de dix ans auparavant un président avait craint que son pays devienne un état policier si la plongée dans le chaos continuait. Cela, dit-il, Chiun devait le savoir en tant que gardien des archives de la Maison de Sinanju dont les Maîtres successifs avaient vendu leurs services comme assassins durant des siècles innombrables ; il connaissait de nombreux gouvernements et savait certainement qu'un état policier est issu du chaos.

— Ah, dit Chiun. Tu as recherché ce chaos pour que l'Amérique devienne comme le reste du monde et alors tu serais le principal assassin de cet état policier. Je ne le comprenais pas, avant.

— Non, dit Remo.

Et il expliqua que la constitution américaine était un document, un contrat entre tous les Américains. Elle garantissait les libertés et les droits de chacun. C'était un bon document. Mais à l'abri de ses lois, beaucoup de criminels pouvaient opérer librement. Donc, tout en respectant ce contrat, un président américain avait créé une organisation ignorée de tout le monde, afin d'assurer la survie de son pays. L'organisation veillerait à ce que les procureurs obtiennent de bons renseignements, à ce que les juges malhonnêtes soient dénoncés, à faire perdre leur pouvoir aux grandes familles du crime organisé et, ainsi, les droits du peuple seraient protégés. Le Dr Harold Smith, que Chiun appelait l'empereur, dirigeait cette organisation et Remo, que Chiun avait entraîné lui-même, était l'arme qui la faisait fonctionner.

Chiun déclara qu'il suivait bien Remo.

— Mais voyez-vous, reprit Remo, il y a eu des problèmes. Si l'on connaissait notre existence, ce serait un aveu que la Constitution ne marche pas. Le secret est donc important. Ils ne pouvaient pas permettre à cette arme de se promener en laissant des empreintes partout, alors ils se sont procuré quelqu'un sans famille. Puis ils ont supprimé ses empreintes du fichier de Washington en faisant semblant de l'électrocuter. Quand vous m'avez vu pour la première fois, j'étais sans connaissance, n'est-ce pas ? Non ?

— Quand je t'ai vu pour la première fois ? dit Chiun et il pouffa (il

ne le dit pas à Remo, mais la stupidité de l'homme blanc avait de quoi faire se tordre l'univers). Si tes empreintes, un système d'identification que tu crois inventé par l'Occident, mais qui nous était connu il y a des millénaires, si tes empreintes dans ces archives dont tu parles étaient si importantes, où sont tes empreintes maintenant ?

— Les empreintes des morts sont transférées dans un fichier spécial.

— Alors pourquoi n'ont-ils pas simplement mis les archives dans cet autre fichier, au lieu de t'amener aux portes de la mort en faisant semblant de l'électrocuter ?

— Parce qu'on me connaissait. Et ils devaient créer un homme qui n'existait pas pour une organisation qui n'existait pas.

— Ah, fit Chiun et ses doigts aux ongles longs formèrent un clocher occidental. Je vois maintenant. Bien sûr. Tout est très clair. Si nous prenions une sauce sucrée avec notre riz ? Tu aimerais cela ?

— Je ne crois pas que vous compreniez, petit père.

— Tu es tout à fait clair, mon fils. Ils t'ont tué pour que tu n'existes pas, pour que tu puisses travailler pour l'organisation qui n'existe pas et protéger le document qui ne marche pas. Louée soit la sagesse de l'Occident.

— Oui, eh bien, les choses ne marchent pas et c'était ce que je voulais vous dire. Je me suis trompé. Allons travailler pour l'Iran ou pour les Russes ou qui vous voudrez. J'en ai soupé de Smitty et de toute cette histoire idiote.

— Voilà que tu m'embrouilles, dit Chiun et sa voix s'éleva aux sommets les plus aigus de la joie. Tu viens de prendre une sage décision après dix ans de mauvaises décisions et tu es malheureux.

— Bien sûr. J'ai perdu dix ans.

— Eh bien tu as cessé de gaspiller ta vie et tu ne le regretteras jamais. En Orient, on apprécie les assassins. Ah, la bonne nouvelle ! O joie, joie ineffable !

Sur quoi Chiun dit à Remo qu'il devait laisser le Maître de Sinanju en personne informer l'empereur Smith de la rupture, parce qu'il était tout aussi important de bien terminer les services que de les bien commencer, et Remo devrait observer attentivement afin de connaître la manière correcte de dire adieu à un empereur. Car les empereurs n'aiment pas se séparer de ce qui depuis la nuit des temps constitue la lame de leurs empires, à savoir leurs assassins.

Quand Smith frappa cinq minutes plus tard environ, sa figure parcimonieuse trahissait un état de fébrile affolement. Les lèvres minces étaient ouvertes comme des manches à air rosies par grand

vent. Les yeux bleus clignotaient, tout ronds. Il laissa tomber sa serviette sur la natte de couchage.

— Salut, empereur Smith, dit Chiun en s'inclinant courtoisement.

— Mon Dieu, dit Smith. Mon Dieu, Remo, il y a une femme là dehors. Notre couverture. Elle a été grillée par un magazine. Tout est fichu. Tout. Elle a lu un article sur moi dans un magazine. Une brune. Dans les vingt-cinq ans. Elle m'a reconnu. Un magazine. Notre couverture.

— Alors il va falloir mettre la clef sous la porte, Smitty, dit Remo en tirant une chaise de l'amas de meubles au fond de la pièce, pour s'y asseoir.

Sa joie calma l'agitation de Smith. Smith le considéra d'un air suspicieux. Il reprit sa serviette. Il retrouva son flegme.

— Vous avez vu la jeune femme dans le couloir ?

— Maintenant que j'y pense, Smitty, en effet.

— Je vois, grogna Smith. Et après tant d'années et tant d'efforts. Après tant d'années de couvertures précises et de chaînons brisés dans le but de protéger votre sécurité, vous avez, pour faire une farce et j'espère que ce n'est que pour cela, raconté toute l'affaire à une inconnue dans le couloir. Je suppose que cela avait une motivation profonde, ses seins par exemple...

— Non, dit Remo.

— Vous ne comprenez pas votre loyal serviteur, intervint Chiun. Il exposait votre gloire à la population, ô magnifique empereur de CURE.

— Et vous avez aussi expliqué tout cela à Chiun ? demanda Smith. Il sait ce que nous faisons ?

— Il a exalté la gloire de votre Constitution. Les têtes de ses ennemis joncheront les rues. Tous proclament les merveilles de CURE, dit Chiun.

— Bon, grogna Smith. Chiun ne sait pas. Que s'est-il passé dans le couloir ? Avez-vous perdu la raison ?

— Non. Elle n'en sait pas davantage que Chiun. Elle a entendu un nom. Et alors ? Vraiment. Réfléchissez. Elle a entendu un nom et elle a vu un homme. Qui est-il ? Personne. Et même si elle y comprenait quelque chose, qu'est-ce que ça peut faire ? Hein ?

— Je vous demande pardon, murmura Smith et il chercha où s'asseoir.

D'un mouvement souple et lent Remo quitta sa chaise et elle glissa sur le sol pour s'arrêter juste derrière les jambes de Smith.

— Je vois que j'ai affaire à un plaisantin. Nous avons investi dans

un jongleur, dit Smith. Voudriez-vous me dire ce qui se passe ?

— Je suis allé chez moi hier soir. Encore que je n'aie pas de chez-moi. Je suis retourné à cet orphelinat.

— Vous deviez éviter cette région à tout prix.

— L'orphelinat est abandonné. Tout le quartier est abandonné. C'était le centre d'une ville et on dirait qu'il a été bombardé. Et je me suis demandé ce que j'avais fait depuis dix ans. Et je me demande ce que vous avez fait depuis dix ans. Toute cette organisation.

— Je vous suis pas.

— Nous sommes des ratés. Nous sommes une perte de temps. Nous devons être une super-organisation pour faire marcher la Constitution. Tout le monde bénéficierait de ses libertés tandis que les éléments destructeurs seraient remis à leur place. L'Amérique passait par des temps difficiles, nous étions censés l'aider, puis disparaître, ni vu ni connu. Nous viendrions, ferions le ménage et nous nous esquiverions. Un pays, une démocratie sauvés.

— Oui ?

— Comment ça, oui ? demanda Remo. Nous avons été une foutue perte de temps. Nous avons eu un président qui aurait été condamné pour vol avec effraction s'il n'avait pas eu droit à un pardon. La moitié du gouvernement est en prison et l'autre moitié devrait y être. On ne peut pas parcourir les rues des villes à moins de savoir tuer. On lit tous les jours des histoires de flics soudoyés. Le secours aux personnes âgées est devenu une gigantesque assiette au beurre. Et tout ça pendant que je suis plongé jusqu'au cou dans les cadavres, en principe pour mettre fin à ces conneries.

— C'est exactement ce que nous faisons, dit Smith.

— Allons donc, je ne suis pas un parlementaire et vous n'êtes pas à la tête d'une agence légale du gouvernement. Je sais lire les journaux, tout de même.

— Et ce que vous lisez, Remo, c'est que l'organisation a enfin gagné. C'est le pus qui sort de l'abcès crevé. Nixon n'était pas le premier président à faire ce genre de choses, il a simplement été le premier qui ne s'en soit pas tiré tranquillement. Ses successeurs ne recommenceront pas. Vous ne trouvez pas bizarre qu'une demi-douzaine d'hommes de la CIA aient saboté un simple cambriolage ? Vous n'avez pas trouvé curieux que des enregistrements dont l'ancien président ignorait tout apparaissent brusquement ? Et il ne pouvait pas les détruire ? Remo, comment pensez-vous que nous fonctionnons ? Ce que vous voyez, c'est le travail de l'organisation.

Remo haussa un sourcil. Smith poursuivit :

— Vous ne voyez pas de nouveaux crimes, Remo. Vous voyez des

gens qui sont punis pour les anciens. Ce scandale de l'asile de vieillards remonte à plus de dix ans. Les flics soudoyés existent depuis la guerre d'indépendance. Des flics jetés en prison, c'est nouveau. Vous voyez ce pays faire ce qu'aucune autre démocratie n'a jamais pu accomplir. Nous faisons le ménage.

— Et les rues, alors ?

— Un peu d'adaptation. Accordez-nous cinq ans. Cinq ans et les prophètes de malheur rentreront dans leurs trous. Ce pays devient plus fort et meilleur.

— Pourquoi est-ce que je ne savais rien de tout ça ?

— Parce que nous ne vous utilisons qu'en cas d'urgence. Vous êtes mon instrument quand les choses vont mal ou ne peuvent aller mieux par aucun autre moyen.

Le Maître de Sinanju avait écouté tout cela en silence, car lorsque les Occidentaux disent des bêtises aucune lumière ne peut pénétrer leur linceul d'ignorance. Et, les voyant à présent satisfaits d'eux-mêmes, il prit la parole.

— O, gracieux Smith, combien vos succès ont été admirables et ferme votre main de guide ! Votre royaume est en ordre et, avec reconnaissance, la Maison de Sinanju doit prendre congé, en chantant éternellement les louanges de l'empereur Smith.

— Si vous le désirez, Chiun, dit Smith. Vous avez bien entraîné Remo et nous vous en sommes reconnaissants, mais il en sait maintenant assez pour opérer sans vous.

— Il y a là un petit problème, Smitty, intervint Remo et Chiun leva ses longs doigts délicats pour lui imposer silence.

— Gracieux empereur, le Remo qui vous appartenait appartient maintenant à Sinanju.

Voyant la perplexité sur le visage de Smith, Chiun expliqua que lorsqu'il avait commencé à entraîner Remo, son élève n'était qu'un Américain comme les autres, mais il y avait maintenant en lui un peu de l'esprit de Sinanju, il était désormais de Sinanju, et par conséquent n'appartenait plus à Smith, mais à Sinanju.

— Qu'est-ce qu'il raconte ? demanda Smith.

— Écoutez, dit Remo. Vous donnez à un type un pot. Un méchant petit pot de métal.

— Un pot, ajouta Chiun. Un misérable pot sans valeur.

— Et il ajoute une anse d'or. Et un couvercle d'or. Et deux bons centimètres d'or dedans pour le doubler.

— J'aime ton choix de métaux, approuva Chiun.

— Taisez-vous, dit Remo.

— La gratitude est morte, dit Chiun.

— Et maintenant vous avez ce hanap d'or avec juste un petit peu de métal vil, souvenir du pot original.

— L'ingratitude est ce qui reste, déclara Chiun.

— Eh bien, ce n'est plus votre pot, dit Remo à Smith.

— Qu'est-ce que vous racontez ? demanda Smith.

— La montagne n'est pas le caillou, pontifia Chiun. Et vous ne pouvez violer cette loi de l'univers. Elle est sacrée.

— Je ne vois pas très bien où vous voulez en venir, Maître de Sinanju, mais nous sommes prêts à doubler le paiement en or à votre village, pour vos services. Comme vous considérez que Remo est maintenant de Sinanju, un futur Maître de Sinanju, nous paierons votre village pour vous et pour lui. Un double paiement pour un double service.

— Vous ne comprenez pas, Smitty, dit Remo.

— Il comprend très bien, déclara Chiun. Écoute ton empereur et apprend de lui quelle est ta prochaine mission.

Smith ouvrit sa serviette. Il y avait un problème sur le marché des grains de Chicago qui pourrait se révéler plus catastrophique pour la survie de la nation que tout ce que Remo avait déjà connu. Cela concernait l'achat des céréales et la famine s'étendant au monde occidental. Même avec son immense réseau et ses ordinateurs, CURE avait été incapable de découvrir au juste ce qui se passait. Des sommes d'argent considérables provoquaient de singuliers événements.

Et des cadavres remontaient un peu partout dans le lac Michigan.

CHAPITRE III

Le soleil se levait sur Harborcreek en Pennsylvanie et le vent amenait la pollution chimique du lac Érié jusque dans la voiture de Remo. Il expliquait la mission à Chiun. Cela, Chiun l'avait exigé puisqu'il n'était plus simplement l'entraîneur aux yeux de l'organisation. Ils étaient désormais partenaires à parts égales. Remo ne cessait d'être stupéfait en voyant comment Chiun s'arrangeait pour comprendre les concepts occidentaux sophistiqués quand cela convenait à ses desseins, comme par exemple celui de contrat avec participation.

Chiun se hâta de faire observer, cependant, que cela ne voulait pas dire que Remo était son égal aux yeux de l'univers, mais simplement du point de vue étroit et flou de l'organisation blanche pour laquelle ils travaillaient.

— Je comprends, petit père, dit Remo en quittant la route goudronnée pour un chemin de terre.

Remo ne pouvait utiliser que le rétroviseur d'aile parce que les coffres en bois laqué de Chiun occupaient tout le siège arrière et rendaient celui du pare-brise inutilisable à moins que Remo ait envie de contempler un dragon rose sur un fond bleu vif.

— Nous cherchons un homme nommé Oswald Willoughby, qui est courtier en céréales. Il va témoigner sur les accords des prix à la Bourse aux grains. Quelqu'un ou quelque organisation a jeté sur le marché pour vingt-cinq millions de dollars de blé d'hiver juste au moment des semailles. Cela a provoqué les semailles les plus réduites de l'Histoire, juste au plus mauvais moment qui soit pour le monde. Personne ne sait pourquoi ce dumping a été fait, mais deux des courtiers qui se sont occupés de la vente, sont remontés du lac Michigan sous forme de cadavre. Le troisième est Oswald Willoughby. Nous devons le garder en vie.

Chiun réfléchit un moment, puis il dit :

— Cependant, à parts égales signifie un paiement égal à Sinanju. Il est bon que nous obtenions autant pour la camelote que pour la qualité. Les villageois apprécieront mon génie des affaires.

— Vous n'avez pas écouté un mot de ce que j'ai dit, n'est-ce pas ?

— Nous devons garder un homme en vie et puis tu as parlé de choses qui ne peuvent être vraies.

— Quoi, par exemple ?

— Par exemple, personne ne sait pourquoi ces hommes ont été tués. Ce n'est pas vrai. Quelqu'un sait pourquoi.

— Je voulais dire que *nous* ne savons pas.

— J'aurais pu te montrer ton ignorance avant que nous ne partions.

— Vous ne comprenez pas comment marche la Bourse, n'est-ce pas ? Dites ?

Remo cherchait une petite maison de bois blanche avec une clôture verte. Il voyait de la vapeur monter d'un ruisseau frais dans la chaleur du matin.

— Vous ne comprenez strictement rien au blé d'hiver et aux prix. Eh bien, je vais vous expliquer. Si les prix sont élevés, au moment des semailles, les fermiers plantent davantage de blé. La plupart des gens n'achètent pas de blé pour le garder. Ils en achètent pour le vendre. Ils l'achètent maintenant pour le vendre plus tard, au moment de la moisson, quand ils peuvent espérer des prix plus élevés. Eh bien quelqu'un, au moment des semailles, a acheté énormément de ce qu'ils appellent le blé à terme et l'a jeté sur le marché. Pour vingt-cinq millions de dollars. Ce n'est peut-être pas grand-chose à côté du total, mais ce brusque dumping a immédiatement fait s'effondrer les cours. Vraiment. Le moment était parfaitement choisi. Les fermiers refusent de semer beaucoup. Alors nous avons une faible récolte ce printemps ce qui explique en partie l'augmentation des prix alimentaires.

— Et alors ?

— Alors nous craignons que ça empire. C'est pourquoi nous devons découvrir qui ou quoi était prêt à perdre vingt-cinq millions de dollars. Il y a une crise alimentaire dans le monde.

— Pourquoi es-tu si inquiet ? Sinanju a connu des crises alimentaires. Tu me parles, tu oses me parler de crise alimentaire, toi qui as été élevé à la viande et qui n'as jamais eu faim un seul jour de ta vie.

— Seigneur, gémit Remo, car il savait qu'il allait maintenant entendre l'histoire de Sinanju, apprendre comment, à cause de la famine, le village de Sinanju avait été obligé de confier les nouveau-nés aux eaux glacées de la baie occidentale de Corée, comment le village mourait de faim, comment les Maîtres de Sinanju étaient nés du désespoir, comment chaque Maître avait depuis des siècles loué ses services d'assassin aux empereurs et aux rois de lointains pays étrangers afin que plus jamais les villageois n'aient à « envoyer dormir » les bébés dans les eaux de la baie.

— Plus jamais, dit Chiun.

— Ça s'est passé il y a plus de quinze cents ans, dit Remo.

— Quand nous disons plus jamais, nous entendons plus jamais, rétorqua Chiun. C'est aussi ta tradition, maintenant. Tu devrais l'apprendre.

Le bruit résonna comme une marmite cognant une casserole au bout de la route, entre les pins rabougris fouettés et dénudés par les vents du lac Érié. Le bruit était sourd dans l'air matinal qui poissait la voiture. On aurait dit un petit « pop » que des dormeurs ne remarqueraient pas. C'était un coup de feu.

Remo vit un homme basané sortir en courant de la maison blanche entourée d'une clôture verte. Il fourrait quelque chose dans sa ceinture tout en trottant vers une Eldorado rose qui attendait, moteur tournant au ralenti. La voiture démarra avant que la portière soit fermée ; ce fut un démarrage rapide, mais pas hurlant, qui souleva de petites bouffées de poussière. Le conducteur avait l'intention de croiser Remo sur la gauche, comme devaient le faire toutes les voitures arrivant en sens opposé. Remo occupait tout le chemin. Chiun estimant que les ceintures de sécurité étaient une servitude n'était pas près d'en porter une ; il accueillit la collision par un léger mouvement qui souleva son corps frêle, si bien qu'à l'instant de l'impact il était en l'air. Deux longs ongles de sa main droite saisirent le tableau de bord d'une manière donnant l'impression qu'il faisait une petite traction verticale sur une seule main. Son autre main attrapa au vol des débris de verre. Remo arrêta son mouvement en avant d'un coude contre le volant et par la même lévitation que le Maître.

La portière s'ouvrit et il sauta à terre ; il fut sur la route avant que les voitures aient fini de s'encastrer l'une dans l'autre. Il bondit vers l'Eldorado, ouvrit une porte et se pencha devant un corps sanguinolent pour tirer le frein à main.

Il traîna les deux corps inertes hors de l'Eldorado et vit que l'homme basané avait un pistolet dans la ceinture. Ça sentait le coup fraîchement tiré. Remo chercha un battement de cœur. Il recueillit la dernière palpitation d'un muscle sur le point de défaillir, qui défaillit.

Le cœur du conducteur allait mieux. Remo le palpa un peu partout. Seule une clavicule paraissait fracturée. La figure ruisselait du sang de nombreuses petites coupures d'éclats de verre, mais ce n'était pas grave. Remo glissa une main sous la mâchoire de l'homme et travailla les veines de son cou. L'homme ouvrit les yeux.

— Aaaaaah, gémit-il. Ooooooh.

— Salut, dit Remo.

— Aaaaaah, geignit l'homme.

Il frisait la cinquantaine et sa figure était le champ de bataille d'un

conflit contre l'acné depuis l'adolescence. L'acné avait gagné.

— Tu vas mourir, dit Remo.

— Ah, mon Dieu, non. Non !

— Ton copain a fait le boulot sur Willoughby, hein ? Oswald Willoughby ?

— C'est comme ça qu'il s'appelait ?

— Oui. Qui vous a envoyés ?

— Un médecin, conduisez-moi chez un médecin.

— Il est trop tard. Ne pars pas avec ce péché sur la conscience, dit Remo.

— Je ne veux pas mourir.

— Tu veux partir sans confession ? Qui vous a envoyés ?

— Personne. C'était un contrat. Un contrat à cinq sacs. Ça devait être du nougat.

— Où as-tu touché l'argent ?

— C'est Joe qui l'a touché. Chez Pete.

— Où est-ce, *chez Pete* ?

— East Saint-Louis. J'étais raide. J'avais besoin du fric. Je sortais de Joliet. Pouvais pas trouver de travail.

— Où est-ce, *Chez Pete* ?

— Du côté de Ducal Street.

— C'est d'un grand secours.

— Tout le monde connaît *Chez Pete*.

— Qui vous a donné l'argent pour le contrat ?

— Pete.

— Au poil. Rien que Pete, *Chez Pete*, à East Saint-Louis.

— Ouais. Allez me chercher un prêtre. Je vous en supplie. Quelqu'un. N'importe qui.

— Repose-toi là.

— Je vais mourir. Je meurs. Mon épaule me tue.

Remo alla visiter la petite maison blanche. La porte était fermée, mais pas à clef. Le tueur avait eu la présence d'esprit de ne pas la laisser entrouverte, ainsi le cadavre n'aurait sans doute pas été trouvé avant que l'odeur n'alerte les voisins.

Willoughby avait dû être abattu au lit, pensa Remo en entrant. Mais alors il vit la télévision qui marchait sans le son et un interviewer silencieux qui posait une question silencieuse et recevait un silence de réponse. Remo comprit que Willoughby avait passé la nuit là dans le living-room. Sa dernière nuit.

La pièce sentait le whisky. Willoughby était vautré sur un canapé derrière la porte ; une bouteille de Seagram's débouchée et une barre de Nuts entamée se trouvaient sur une petite table tachée. La cervelle de Willoughby s'étalait sur le haut dossier du canapé et il avait des traces de brûlures de poudre à la tempe. Un téléphone sonna. Sous le canapé. Remo répondit.

— Ouais, fit-il en soulevant l'appareil et le posant sur le ventre de Willoughby.

— Bonjour, chéri, dit une voix féminine. Je sais que je ne suis pas censée te téléphoner, mais le broyeur d'ordures est en panne. Il est en panne depuis le dîner, Ozzie. Je sais que je ne suis pas censée t'appeler. Est-ce que je dois faire venir le réparateur ? Je vais faire venir le réparateur. C'est le chou-fleur qui fait ça. C'est un comble on n'aime pas ça. Tu l'aimes toi. Je ne sais pas pourquoi le chou-fleur a fait ça. Je ne sais même pas pourquoi on t'a dit de ne pas me donner le numéro. Enfin quoi, quel mal est-ce que ça pourrait faire, mes quelques coups de téléphone ? Pas vrai ? Ça fait mal à qui ? Ozzie... Tu es là ?

Remo essaya de répondre, mais les seules réponses possibles étaient des mensonges, alors il appuya sur les broches pour couper la communication. Il laissa le téléphone décroché.

Que pouvait-il dire à cette femme ? Que ses coups de téléphone avaient détruit la seule protection de Willoughby, le secret de sa cachette ? Elle allait avoir assez de soucis. Alors que la tonalité se transformait en signal occupé obsédant, Remo trouva une pile de notes dans la cuisine. Elles étaient dans un vieux carton de papier à lettres et portaient une page de titre, *Témoignage d'Oswald Willoughby*.

Remo emporta la boîte. Dehors, le conducteur de l'Eldorado découvrait qu'il n'avait qu'une épaule fracturée. Il était appuyé contre l'aile de la voiture emboutie et pressait de son autre main son épaule blessée.

— Hé, je ne vais pas mourir. Vous êtes un foutu menteur, mec, un foutu menteur.

— Non, pas du tout, dit Remo et avec une économie de mouvements telle que sa main droite parut à peine bouger ; il braqua son index et pénétra le crâne, ce qui eut pour effet de rejeter en arrière la tête de l'homme comme s'il avait été frappé par la grosse boule de fer d'un grutier démolisseur.

Les pieds passèrent par-dessus la tête et l'homme s'écroula dans la poussière, silencieusement et définitivement, sans même un léger spasme.

Chiun, remarquant que jusqu'à la respiration le coup avait été

porté à la perfection, retourna à ses malles ; elles n'avaient pas souffert. Mais cela aurait pu se produire et il dit à son élève qu'une conduite aussi négligente ne pouvait être tolérée.

— Nous devons partir d'ici et vos malles nous retarderont, petit père. Je ferais mieux d'accomplir cette mission seul, dit Remo.

— Nous sommes à parts égales. Je ne suis pas seulement ton supérieur dans l'entraînement, mais, maintenant en mission et sur l'ordre de l'empereur Smith, je suis ton égal. Mon jugement a le même poids que le tien. Ma responsabilité est égale à la tienne. Par conséquent, tu ne peux plus dire : « rentrez chez vous, Maître de Sinanju, je ferai ceci ou cela tout seul. » C'est *nous*. *Nous* faisons ceci ou *nous* ne faisons pas cela. C'est *nous*. Jamais plus *vous*, mais *nous*. Plus de *vous*. *Nous*.

— Willoughby, celui que nous devons garder en vie, est mort, annonça Remo.

— Tu as échoué, dit Chiun.

— Mais il y a des preuves capitales dans cette boîte.

— Nous avons sauvé les preuves. Bien.

— Ce n'est pas aussi bien que Willoughby lui-même.

— Tu n'es pas parfait.

— Pourtant, pour la première fois il y a une piste vers la source qui pourrait bien être le nœud de toute l'affaire.

— Nous tenons la solution.

— Peut-être, dit Remo.

— Il arrive que le destin prenne des voies singulières, dit Chiun. Nous pouvons réussir glorieusement, dans la tradition de la Maison de Sinanju, ou bien tu peux échouer, ce qui ne sera pas la première fois de ta vie.

Pour ce qui était des malles, Chiun expliqua qu'ils devaient les emporter parce que leur mission était d'honorer la Constitution des États-Unis et porter constamment le même kimono serait déshonorer le document par lequel vivait le pays de Remo. Chiun comprenait maintenant ces choses, étant à parts égales.

Le conducteur d'une camionnette comprit la nécessité de transporter immédiatement les malles vers l'aéroport le plus proche et d'oublier les voitures embouties et les deux morts, quand il eut sous les yeux l'histoire de sa patrie. Quinze portraits d'Ulysses S. Grant, imprimés en vert.

— Vous avez besoin d'être transportés, ma foi, je m'en vais vous montrer que l'esprit d'entraide n'est pas mort. Voilà quinze de ces petits copains. Treize... quatorze... et quinze cents.

Le Piper qu'ils louèrent tourna autour de la ville d'East Saint-Louis au bord du Mississippi parce que Chiun voulait la voir du haut des airs.

— C'est un beau fleuve, dit-il. À qui appartiennent les droits de l'eau ?

— Les droits de l'eau n'appartiennent à personne de particulier. Le fleuve appartient au pays.

— Alors le pays pourrait nous le donner en paiement ?

— Non, dit Remo.

— Même si nous glorifions la Constitution ?

— Même.

— Tu es né dans un pays ingrat, déclara Chiun, mais Remo ne lui répondit pas.

Il pensait au témoignage de Willoughby. Ce n'était pas pour ça que Willoughby avait perdu la vie. Il l'avait perdue parce qu'il avait dit à sa femme où il était. Dans ces conditions, les gens ne mouraient pas par hasard pur, mais par stupidité ou malchance, la malchance étant une autre forme de stupidité causée par l'incompétence. C'était l'essence de ce qu'on lui inculquait depuis dix ans. Dans le monde, il y avait la compétence et l'incompétence et rien d'autre. Les causes n'étaient que des ornements qui variaient d'âge en âge. La chance n'était que l'explication fumeuse de choses que les gens ne percevaient pas. En cela, le Maître de Sinanju, âgé de plus de quatre-vingts ans, se dressait seul, au sommet du monde.

Un homme comme Willoughby avait travaillé toute sa vie sans savoir ce qu'il faisait. Il recevait des ordres, il exécutait des ordres, et rien dans son témoignage ne montrait qu'il avait compris plus d'un minimum sur la culture des aliments ou leur acheminement sur le marché. Il avait enjolivé le témoignage qu'il espérait remettre avec des locutions comme « avenir dur » ou « futur mou » et renforcement des cours » Remo savait par son estomac que ce n'était pas ainsi que son pays était devenu le plus grand producteur alimentaire du monde.

On racontait à présent que son pays était égoïstement riche de nourriture, mais ceux qui le disaient avaient l'air de penser que les aliments poussaient tout seuls parce que la terre était riche. Ce n'était pas vrai. Des hommes plantaient des graines, transpiraient sur les graines, en essayant d'allier la pluie et le beau temps. Des hommes consacraient leur vie à la terre, depuis les laboratoires ou des Américains cherchaient constamment à améliorer les graines et les engrais, jusqu'aux ateliers de métallurgie de Détroit où des hommes amélioraient ce remplaçant du bœuf, le tracteur. L'Amérique avait inventé les moissonneuses automatiques. L'Amérique avait effectué les

premiers changements réels de l'agriculture depuis que l'homme avait quitté les cavernes et planté des graines dans le sol. La richesse alimentaire de l'Amérique était le fruit de son caractère. Du génie, du travail acharné et de la persévérance.

Remo était profondément offensé quand il l'entendait comparer au charbon, au pétrole ou à la bauxite, généralement par quelque universitaire qui n'avait jamais travaillé à la sueur de son front.

Ce qui rendait un pays développé ou sous-développé, c'était son peuple. Cependant, ces hommes qui ne savaient rien du labeur parlaient des ressources naturelles des pays sous-développés comme d'une chose appartenant, de droit divin, uniquement aux gens qui vivaient dessus par hasard, tout en prétendant que la production de ceux qui travaillaient pour l'alimentation appartenait au monde entier. Sans les véritables travailleurs du monde, le charbon, la bauxite et le cuivre sous le sable ou la jungle seraient aussi inutiles aux nations sous-développées qu'ils l'étaient à l'aube des temps.

Comme Chiun l'avait si bien enseigné, il n'y avait que la compétence et l'incompétence.

Willoughby était un de ceux qui profitaient de tout. Près de cent pages de témoignage écrit et l'homme soupçonnait à peine qu'il était tombé sur la plus grande catastrophe de l'Histoire créée de main d'homme.

« Je ne sais pas comment, concluait-il dans son témoignage, mais ces bizarres schémas d'investissements présagent, je crois, d'un maître plan de destruction. La chute du marché à terme du blé d'hiver au moment des semailles paraît calculée par ordinateur pour le plus fort impact d'un potentiel maximum pour minimiser les récoltes alimentaires. » Quoi que puisse signifier ce charabia filandreux. Tout ce qui manquait au témoignage, c'était des conseils pour s'embarquer avec son argent dans ce truc merveilleux, tant que ça durait.

Selon les informations de Smith, Willoughby avait gagné quatre-vingt mille dollars par an comme analyste de la production alimentaire.

À East Saint-Louis, on pouvait voir la chaleur monter des trottoirs fissurés de Ducal Street, une rangée de baraques de bois à un étage et de boutiques, vides pour la plupart. Le salon de billard de Pete avait des fenêtres peintes en vert jusqu'à mi-hauteur. Il n'était pas vide. Une très grosse figure marbrée de rouge, luisante de graisse, avec des yeux noirs chassieux, regardait par-dessus la peinture verte. Cette poubelle de figure était surmontée d'un bonnet rouge immaculé orné d'un pompon. À l'intérieur, Remo et Chiun constatèrent qu'elle surmontait un corps, de grands bras velus comme des solives greffées de poils, pendant d'un gilet de cuir usé. Les mains aboutissaient à l'aîne en jean

où elles s'occupaient à gratter.

— Où est Pete ? demanda Remo.

La figure ne répondit pas.

— Je cherche Pete.

— Qui vous êtes, vous et le Chinetoque ? Demanda la figure-poubelle.

— Je suis l'Esprit des Noël Passés et ça c'est Ma Mère l'Oye.

— T'as une grande gueule.

— Il fait chaud. Dites-moi où est Pete, s'il vous plaît, dit Remo.

Chiun examina la curieuse salle. Il y avait des tables vertes rectangulaires avec des boules multicolores. La boule blanche ne portait pas de numéro. Il y avait de longs bâtons avec lesquels des jeunes gens poussaient la boule blanche contre les autres boules. Quand certaines de ces boules plongeaient dans des trous sur les côtés de la table, l'homme qui lançait la boule blanche contre les autres avait le droit de continuer ou, dans certains cas, de récolter du papier monnaie qui, sans être de l'or, pouvait servir à acheter des choses. Chiun s'approcha de la table où le plus d'argent changeait de mains.

Cependant, Remo achevait son affaire.

— Dites-moi simplement où est Pete.

La main velue quitta l'aine pour frotter le pouce contre l'index.

— Donnez-moi quelque chose, dit la figure-poubelle, qui pensait à des espèces.

Alors Remo lui donna une clavicule en miettes et, fidèle à sa parole, la figure-poubelle lui dit que Pete était derrière la caisse avant de s'évanouir de douleur. Remo poussa la figure de l'homme du bout du pied. Il y avait une tache de graisse par terre.

Pete tenait une arme derrière la caisse quand Remo y arriva.

— Bonjour, je voudrais vous parler en particulier, dit poliment Remo.

— J'ai vu ce que vous venez de faire. Restez où vous êtes.

La main droite de Remo voleta et ses doigts parurent se tresser. Les yeux de Pete suivirent la main pendant une fraction de clin d'œil. Ce qui était l'effet souhaité. Durant ce clin d'œil, juste à l'instant où les yeux bougèrent, la main gauche de Remo disparut derrière le comptoir, le pouce dans des métacarpes, les pressant jusqu'à obtenir une gelée d'os comprimés. Le pistolet tomba sur une boîte de craie de billard. Des larmes montèrent aux yeux de Pete. Un sourire dément de douleur atroce apparut sur une figure par ailleurs impassible.

— Mince, ça fait mal, dit Pete.

Un oisif gaspillant ses dollars n'aurait vu que l'homme mince aux poignets épais s'approcher de Pete et aller avec lui vers l'arrière-salle, en tenant le bras de Pete d'une manière amicale. Un oisif, cependant, aurait été plus intéressé par le vieil Oriental bizarre avec sa drôle de robe de chambre.

Waco Boy Childers jouait contre Charlie Dusset à cent dollars la partie et personne ne parlait, sauf ce drôle de type oriental. Il voulait connaître les règles du jeu.

Waco Boy abaissa son bâton et soupira.

— Pépé, je tirais, dit Waco Boy en toisant le vieux quart-de-botte de nyaquoué. On ne parle pas quand je tire.

— Faites-vous un si bon travail que vous privez les autres de leur souffle ? demanda Chiun.

— Des fois. S'il y a assez d'argent de misé.

Cela produisit des rires.

— Par exemple, regardez donc Charlie Dusset, reprit Waco Boy.

Chiun rit et Waco Boy et Charlie voulurent tous deux savoir de quoi il riait.

— De drôles de noms. Vos noms sont si drôles. Dusset. Waco Boy. Vous avez de si drôles de noms.

Le rire de Chiun fut contagieux et tous ceux qui se pressaient autour de la table rirent aussi, à l'exception de Waco Boy et de Charlie Dusset.

— Ouais ? Et vous, comment vous vous appelez, pépé ? demanda Waco Boy.

Chiun leur dit son nom, mais en coréen. Ils ne comprirent pas.

— Je trouve ça marrant, dit Waco Boy.

— Les imbéciles le pensent généralement, dit Chiun et cette fois même Charlie Dusset se mit à rire.

— Vous voulez mettre votre argent à la place de votre bouche ? Proposa Waco Boy.

Il fit un pont de sa main sur le feutre vert de la table et d'un coup bien porté il envoya la bille sept dans la poche de côté, la bille huit le long du rebord de la table, ce qui laissa la boule de jeu juste derrière la neuf devant une poche de coin. Il poussa la neuf jaune d'un coup sec qui permit à la boule de jeu de rester pile où elle avait frappé.

— Je présume que vous désirez que je mise ? demanda Chiun.

— Vous présumez bien.

— Sur l'issue de cette partie ?

— Exact, dit Waco Boy.

— Je ne joue pas d'argent, dit Chiun. Le jeu rend une personne faible. Il la vole de son estime de soi, car un homme qui confie son sort au hasard au lieu de ses propres talents remet son bien-être aux caprices de la fortune.

— Vous ne faites que causer, alors ?

— Je n'ai pas dit cela.

Waco Boy tira d'une de ses poches une liasse de billets et les jeta sur la table de feutre vert.

— Éclairez ou bouclez-la.

— Avez-vous de l'or ? demanda Chiun.

— Je croyais que vous ne jouiez pas, dit Waco Boy.

— Vous vaincre à une compétition d'adresse n'est pas jouer, déclara Chiun et cette réflexion faillit faire rouler Charlie Dusset sous la table, de rire.

— J'ai une montre en or, dit Waco Boy et avant qu'il puisse la retirer de son poignet, les longs ongles de l'Oriental l'avaient ôtée et remise alors que les doigts spatulés de Waco Boy semblaient tâtonner maladroitement.

— Ce n'est pas de l'or, dit Chiun. Mais comme vous n'avez rien d'autre pour le moment, je vous jouerai contre ce papier. Ceci est de l'or.

De son kimono, Chiun sortit une grande pièce épaisse, brillante et jaune. Et il la posa sur le bord de la table. Mais les gens qui l'entouraient avouèrent qu'ils ne savaient pas si c'était vraiment de l'or.

— C'est une Victoria anglaise, acceptée dans le monde entier.

Les gens entourant la table reconnurent que c'était une bien belle pièce, sûr, et quelqu'un dit qu'il avait lu quelque chose sur les Victorias anglaises et que ça valait pas mal de pognon. Mais Waco Boy déclara qu'il ne savait pas s'il avait envie de risquer 758 dollars contre une seule pièce, quelle que soit sa valeur.

Chiun en ajouta une seconde.

— Ou même deux, dit Waco Boy. Peut-être cent dollars contre une.

— J'en offrirai deux contre votre papier auquel vous accordez une valeur de cent.

— Faites gaffe, pépé, dit Charlie Dusset. Waco Boy est le meilleur de tout l'État. Tout le Missouri.

— De tout le Missouri ? dit Chiun en plaquant sur sa poitrine une longue main délicate. Ensuite, vous allez me dire qu'il est le meilleur de tout le pays et puis du continent.

— Il est assez bon, assura Charlie Dusset. Il m'a ratissé.

— Ah, c'est extraordinaire. Néanmoins, je tenterai ma pauvre chance.

— Vous voulez ouvrir ? demanda Waco Boy.

— Qu'est-ce qu'ouvrir ?

— Tirer le premier coup.

— Je vois. Et comment cette partie est-elle gagnée ? Quelles sont les règles ?

— Vous prenez cette queue de billard et vous frappez la boule blanche pour l'envoyer contre la bille un et la faire tomber dans une poche. Et puis la deux et ainsi de suite jusqu'à la neuf. Quand vous avez la neuf dans la poche, vous avez gagné.

— Je vois. Et si la neuf entre du premier coup ?

— Vous gagnez.

— Je vois, dit Chiun tandis que Waco Boy disposait les neuf billes en losange à l'autre extrémité de la table.

Chiun demanda à tenir les boules pour savoir à quoi elles ressemblaient ; Waco Boy en fit rouler une vers lui et il la soupesa puis demanda à en voir une autre, mais Waco Boy affirma qu'elles étaient toutes identiques. À cela Chiun répondit non, elles n'étaient pas toutes identiques. La bleue était moins parfaitement ronde que l'orange et la verte était la plus lourde de toutes. Tous les autres riaient, mais Chiun insista pour soupeser chacune des billes et s'ils avaient remarqué que lorsqu'il les fit rouler elles s'arrêtèrent exactement à la place qu'elles avaient occupée dans la formation, ils se seraient peut-être attendus à ce qui se passa ensuite.

Chiun n'avait plus qu'une question, avant de prendre une queue courte.

— Oui, quoi ? demanda Waco Boy.

— Quelle est la boule neuf ?

— La jaune.

— Il y en a deux jaunes.

— La rayée avec un neuf dessus.

— Ah oui, dit Chiun, car le neuf était sous la bille.

Les spectateurs devaient dire plus tard que le vieil Oriental tenait sa queue d'une drôle de façon. Avec une main au milieu, comme qui dirait. Pas d'appui sur la main. Comme une lime à ongles, presque. Et il ne donna qu'une espèce de chiquenaude. Rien qu'une chiquenaude et cette boule de jeu s'en alla tourbillonner et caramboler comme jamais. En plein dans le centre de la formation et comme qui rigole.

Pan dans le neuf pour la ficher dans la poche de coin à gauche.

— Bon Dieu, souffla Waco Boy.

— Non. Pas lui, dit Chiun. Disposez de nouveau les boules.

Cette fois, comme la formation était plus serrée, Chiun y envoya d'abord la boule blanche pour libérer la neuf en la faisant rebondir contre le rebord rembourré pour attraper proprement la neuf et la pousser dans la poche de droite.

De cette manière, il gagna sept parties en sept coups et tous les spectateurs désirèrent savoir qui il était.

— Vous avez entendu dire dans votre vie qu'un homme a beau être bon il y a toujours quelqu'un de meilleur ?

Tout le monde reconnut l'avoir entendu dire.

— Je suis cette personne. Le quelqu'un de meilleur.

Remo, cependant, s'occupait des affaires. Avec franchise, il demanda simplement à Pete pourquoi il avait promis cinq mille dollars à deux hommes pour tuer Oswald Willoughby. Pete répondit avec franchise. Il avait touché dix milles et en avait remis cinq. L'argent venait de Johnny « Deuce » Deussio, qui avait des intérêts commerciaux dans les loteries clandestines, les jeux de hasard et les drogues à East Saint-Louis. Deussio, disait-on, travaillait pour Guglielmo Balunta, qui avait des intérêts commerciaux dans tout Saint-Louis. Pete observa en passant qu'il serait tué pour avoir dit cela de Johnny Deuce. Naturellement, Deussio pourrait arriver trop tard. Pete observa aussi que ce serait bien si Remo pouvait remettre en place ses intestins dans sa cavité abdominale.

— Ils ne sont pas partis. C'est seulement une impression. Les nerfs.

— Tant mieux, dit Pete. C'est bon de savoir que j'ai simplement l'impression d'avoir eu l'estomac arraché.

Remo manipula les muscles près des côtes de Pete, soulageant la pression sur le canal intestinal.

— Ah, mon Dieu, ça semble bon, dit Pete.

Merci. J'ai l'impression que mon estomac est revenu.

— Vous ne direz à personne que je suis venu ici, n'est-ce pas ? demanda Remo.

— Vous rigolez ? Plaisanter avec vous ?

John Vincent Deussio, président de *Deussio Immobilier* et de *Deussio Entreprise S. A.*, avait un épais grillage d'acier tout autour de sa propriété de la banlieue de Saint-Louis. Il avait des yeux électroniques près de la clôture et ce que l'on pourrait charitablement appeler un troupeau de dobermans. Il avait vingt-huit gardes du corps sous le

commandement de son *capo regime* qui était son cousin Salvatore Mangano, dit Sally, un des hommes les plus redoutés à l'ouest du Mississippi.

Alors que faisait-il dans sa salle de bains au carrelage, albâtre vers trois heures du matin, la figure plongée dans la cuvette des w.c. tandis que quelqu'un tirait la chasse d'eau ? Il savait qu'il était à peu près trois heures du matin parce que lors d'une lévitation qui lui avait donné l'impression que tous ses cheveux lui sortaient de la tête il avait vu sa montre et une des aiguilles, probablement celle des heures, pointée vers ses doigts. Que faisait-il ? Il se réveillait. Cela, c'était une première chose. Deuxièmement, il répondait à des questions qui se succédaient rapidement. Il aimait répondre à ces questions. Tant qu'il répondait il pouvait respirer et John Vincent Deussio aimait respirer depuis qu'il était tout petit bébé.

— J'ai touché cinquante sacs d'un de mes amis dans une agence de relations publiques de la côte. *Feldman, O'Connor et Jordan*. Ils sont très importants. Je rendais un service. Ils voulaient ce mec, Willoughby. J'ai beaucoup travaillé pour eux, dernièrement.

— Des gens des denrées alimentaires ?

Telle fut la question suivante. C'était une voix d'homme. Il avait des poignets épais. Il tirait de nouveau la chasse.

— Oui. Oui. Oui. Denrées alimentaires.

— Oui vous a donné les contrats ?

— Giordano. Giordano. C'est le vrai nom de Jordan. C'est une grosse agence. Ils ont une espèce de céréale miracle. Ça va sauver le monde. Faire une foutue fortune.

— Et Balunta ?

— Faut qu'il touche sa part. J'allais pas la lui étouffer. Pour cinquante pauvres sacs. Il avait pas besoin de demander comme ça.

— Donc Balunta n'a rien à voir avec ça ?

— Il touchera sa part. Il va l'avoir. Qu'est-ce que c'est que cette connerie ?

Et John Vincent Deussio vit l'eau bouillonner encore dans la cuvette et tout devint noir et quand il se réveilla il était quatre heures du matin et il vomissait. Il appela à grands cris son cousin Salvatore, Sally. Sally n'avait vu personne, Johnny Deuce avait peut-être rêvé, comme qui dirait une crise de somnambulisme. Personne n'était entré pendant la nuit. On vérifia les clôtures, on interrogea le gardien des chiens, on questionna les gardes du corps et on fit même venir le type japonais qu'on avait embauché comme conseiller. Il renifla le sol.

— Impossible, déclara-t-il. Je vous ai donné ma parole que mêmes

les grands du Ninja, les lutteurs de nuit de l'Orient, ne pourraient pénétrer dans votre château et je suis fidèle à ma parole. Impossible.

— Quelqu'un de meilleur peut-être que les Ninjas ? Hasarda Johnny Deuce qui recevait des regards perplexes de son cousin Sally.

— Le Ninja est ce qu'il y a de meilleur, assura le Japonais.

— T'as peut-être rêvé, comme je disais, intervint Sally.

— Ta gueule, Sally. Je n'ai pas rêvé ma tête dans les foutus cabinets.

Et, se tournant vers le conseiller, Johnny demanda encore une fois s'il était sûr qu'il n'y avait rien de meilleur que le Ninja.

— Dans le monde d'aujourd'hui, non, dit le Japonais musclé. Dans les arts martiaux, un art en engendre un autre et ainsi aujourd'hui ils sont nombreux. Mais on dit, et je le crois, qu'ils sont tous issus d'un seul, la source solaire de l'art, comme on l'appelle. Et plus on s'éloigne de la source, moins l'art est puissant. Le plus proche, le plus puissant. Nous sommes issus presque directement de cette source. Nous sommes Ninjas.

— Quelle est la source ?

— Certains prétendent – mais je ne le crois pas – qu'ils l'ont vu.

— Qui ça ?

— Le Maître. Le Maître de Sinanju.

— Un Jaune ?

— Oui.

— J'ai vu un poignet. Il était blanc.

— Impossible, alors. Personne en dehors de ce petit village de Corée n'a jamais possédé le Sinanju. Encore moins un Blanc. Mais ce n'est qu'une légende.

— Je te dis que t'as dû rêver, répéta Sally et il ne comprit pas très bien pourquoi il reçut alors une gifle.

— Je sais que je ne rêvais pas, assura Deussio en téléphonant à son contact de la côte pour dire, en termes voilés parce qu'on doit toujours partir du principe qu'on a un téléphone sur écoute, à M. Jordan que quelque chose avait mal tourné dans les récentes opérations comptables.

CHAPITRE IV

— Qu'est-ce qui a mal tourné ? demanda James O'rayo Fielding de ses bureaux de Denver.

Il jeta un coup d'œil à la pendule-calendrier à deux cadrans. La lecture directe du cadran « moins » marquait trois mois et dix-huit jours. Il avait cessé de consulter le cadran « plus » quand les syncopes avaient commencé, deux semaines et cinq jours plus tôt.

— Je ne pense pas que ce soit ça, répondit William Jordan, vice-président de *Feldman, O'Connor et Jordan*. Selon une vue d'ensemble, vous êtes encore dans une position de lancement hautement positive.

— Je sais ce que ça veut dire. Vous n'avez encore rien fait. Est-ce que le champ Mojave va bien ? C'est le plus important.

— Oui. À ma connaissance, dit M. Jordan.

— Et le champ de Bangor, dans le Maine, ça va ?

— Bangor est en parfait état.

— Le champ de la Sierra ? Il peut y avoir des inondations dans la montagne, vous savez.

— La Sierra est en haute altitude.

— Et piqua, dans l'Ohio ?

— L'Ohio se porte à merveille.

— Alors qu'est-ce qui a pu mal tourner ? demanda Fielding.

— Je ne peux pas en parler au téléphone, M. Fielding. C'est dans cette zone sensible.

— Eh bien venez ici et dites-le-moi.

— Vous ne pourriez pas venir chez nous, monsieur ? Je suis plutôt débordé de travail.

— Vous tenez vraiment à ce pourcentage ? demanda Fielding.

— Je pourrai me libérer cet après-midi.

— Et comment que vous pouvez ! dit Fielding. Si vous voulez gagner des millions.

Il raccrocha et se sentit mieux. Il avait mis Feldman, O'Connor et Jordan exactement où il voulait, à sa botte. S'il leur avait payé de coquettes provisions, ils lui auraient donné du petit travail coquet. Mais il avait accroché un appât juste hors de portée de leurs tentacules frémissants et ça les faisait cavalier quand il voulait qu'ils cavalent. Ils reniflaient une fortune monumentale et ils avaient déjà tué pour elle.

Fielding pivota dans son fauteuil pour faire face à l'immense baie emplie par les Rocheuses, le nouveau terrain de jeu des imbéciles. Les Rocheuses tuaient des hommes depuis que les Indiens étaient arrivés par le détroit de Bérिंग. Elle les gelait comme des mouches en hiver, les laissait dégeler et empuantir l'été. Des hommes blancs étaient venus, ils avaient construit leurs petits nids abrités, mis brièvement à l'air leur figure emmitouflée de fourrures et déclaré que la nature était belle. Belle ? Mortelle, plutôt.

Fielding contempla les Rocheuses et se rappela la première entrevue avec Feldman, O'Connor et Jordan presque huit mois plus tôt. Une vraie fête de Noël. Le marché des denrées s'était effondré et il y avait moins de blé d'hiver poussant sous les neiges des plaines américaines qu'à aucun moment depuis les années trente.

Feldman, O'Connor et Jordan l'avaient accueilli personnellement pour ce premier contact. Des ampoules électriques rouges, vertes et bleues étaient accrochées dans les palmiers. Un Père Noël en céramique débitant du whisky par son bas-ventre était appuyé contre une bibliothèque. Feldman expliqua nerveusement que c'était un laissé-pour-compte de la fête de Noël du bureau. Il avait un beau bronzage régulier, des cheveux gris admirablement soignés et une chevalière au petit doigt avec un diamant assez gros pour envoyer des signaux optiques sur la moitié du pays. O'Connor était pâle, il avait des taches de rousseur et de grandes mains osseuses qui ne cessaient de bouger. Sa cravate bleue rayée était nouée assez serré pour devenir un supplice. Et puis il y avait Jordan, des dents à jaquettes blanches régulières, des cheveux noirs si admirablement ondulés qu'ils avaient l'aspect d'un moulage, en plastique. Des yeux comme des olives noires. Il portait un costume foncé à rayures avec des épaules trop larges, des revers trop hauts et, je vous demande un peu, une boucle dans le dos. La boucle était en argent.

Fielding entra dans la pièce comme un lord modeste parmi des serviteurs à l'accoutrement voyant.

— C'est véritablement un honneur de vous recevoir ici, monsieur, dit Feldman. Et, puis-je ajouter, un plaisir.

— Un vrai plaisir, dit O'Connor.

— Un profond plaisir, renchérit Jordan.

— Il n'y a pas de plaisir pour moi, messieurs, répliqua Fielding alors que Feldman lui prenait son manteau et O'Connor sa serviette. Je suis en deuil d'un homme exceptionnel. Vous n'avez sans doute jamais entendu parler de lui. Aucun livre d'histoire ne transmettra son nom aux générations futures, aucun cantique ne chantera ses louanges. Cependant, je vous le dis, c'était véritablement un homme parmi les hommes.

— Je suis navré de l'apprendre, dit Feldman.

— Ce sont les meilleurs qui partent les premiers, pontifia O'Connor.

— C'est désolant, murmura Jordan.

— Il s'appelait Oliver. C'était mon valet de chambre, poursuivit Fielding.

— Un bon valet vaut mieux qu'un mauvais savant, dit Feldman et O'Connor approuva cela de tout cœur.

— Un bon serviteur est ce qui se rapproche le plus du Christ sur la terre, dit Jordan et Feldman fut bien d'accord.

O'Connor fit observer que dans sa religion le plus grand honneur était d'être appelée la servante du Seigneur.

— Je suis résolu à perpétuer son nom. Je suis déterminé à ce que le nom d'Oliver soit prononcé par les hommes avec respect, avec vénération et même avec joie. C'est pourquoi je suis ici.

— Nous pourrions le mettre en musique, proposa Feldman puis il fredonna un Negro spiritual et improvisa des paroles sur la musique : *quelqu'un a vu ici mon vieil ami Oliver ?*

— Non, dit Fielding en secouant la tête.

— Vous ne recherchez pas l'heure de grande écoute, dit Jordan à Feldman.

— Pas du tout, dit O'Connor.

— J'ai une meilleure idée, déclara Fielding.

— Elle me plaît beaucoup, assura Feldman.

— J'ai créé une fondation subventionnée au départ par toute ma fortune, cinquante millions de dollars.

— Superbe, s'exclama Feldman.

— Solide, jugea O'Connor.

— Une base superbe et solide, dit Jordan.

— C'est plus qu'une base, messieurs, leur dit Fielding et il désigna sa serviette. Comme vous le savez, je me suis consacré à l'industrie, avec succès à part quelques petites pertes fiscales mineures dans le sud-ouest.

— Et vous êtes un pilier de la ville de Denver, ajouta Feldman.

— Un solide pilier, dit O'Connor. Comme vos parents et vos grands-parents.

— Le genre de client que nous serions fiers de représenter, affirma Jordan.

Fielding ouvrit la serviette. Avec précaution, il en retira quatre boîtes en plastique à fermeture métallique. Les boîtes étaient

transparentes et contenaient des graines blanches, marron ou dorées. La première portait l'étiquette « soja », la seconde « blé », les autres « riz » et « orge ».

— Voici les céréales de base de l'alimentation humaine, annonça Fielding.

— Elles ont une beauté naturelle, dit Jordan.

— Je me sens mieux depuis que je mange du germe de blé, révéla Feldman.

— Le soutien de la vie, dit O'Connor.

— Avant tout, j'ai une petite requête à formuler. Je vous prie de vous abstenir de tout commentaire jusqu'à ce que je vous en demande, reprit Fielding. Vous avez là sous les yeux quatre miracles. Vous contemplez la solution, la solution finale à tous les problèmes de la famine. Ces graines ont poussé en un seul mois.

Un grand silence plana. Fielding s'interrompit. Quand il vit les yeux des trois associés commencer à s'égarer, il poursuivit :

— Je ne crois pas que vous ayez conscience de ce qu'est une graine qui pousse en un mois. C'est plus qu'un procédé rapide. C'est douze récoltes par an alors qu'un fermier n'en avait jusqu'ici qu'une ou deux. Grâce à mon procédé, nous pourrions multiplier au moins par six la production alimentaire du globe. Par tous les temps et dans toutes les conditions. Il ne me manque plus qu'une seule chose : une démonstration, bénéficiant d'une grande publicité, qui pousserait le monde – en particulier le monde sous-développé – à adopter ce procédé. C'est important, d'une importance vitale à présent, parce que le bruit court que cette année la récolte de blé sera réduite.

— Qui détient le brevet ? demanda O'Connor.

— Il n'y a pas de brevet. C'est un procédé secret dont j'ai l'intention de faire don à l'humanité, dit Fielding.

— Mais pour votre protection, ne pensez-vous pas qu'il serait prudent d'avoir un brevet quelconque ? Nous pourrions arranger cela.

Fielding secoua la tête.

— Non. Mais voici ce que je vais faire pour vous : j'accorderai à votre cabinet vingt pour cent des bénéfices sur chaque grain de soja, de riz, de blé ou d'orge récolté dans le monde.

Le nœud de cravate d'O'Connor remonta et descendit, Feldman saliva et Jordan, les yeux brillants, respira bruyamment.

— Le monde entier va employer ce que j'appelle la méthode Oliver, en hommage à mon noble valet.

Les trois hommes courbèrent la tête et Fielding leur montra des photos d'Oliver, prises par le bureau du shérif après l'accident aérien.

Il dit qu'il serait heureux s'ils affichaient ces photos dans leurs bureaux. Ils acceptèrent. Mais ce fut lorsqu'ils assistèrent à la démonstration qu'ils vouèrent une fidélité éternelle à la mémoire d'Oliver.

Dans l'hiver des montagnes Rocheuses, ils virent vingt mètres de montagne enneigée plantés avec le blé traité selon la méthode Oliver, comme l'appelait Fielding. Ils virent des ouvriers piocher le sol et recouvrir les semences de terre dure comme de la pierre et revinrent trente jours plus tard, pour voir des épis de blé onduler sous un vent glacé par une température de moins dix degrés.

— Le climat gêne à peine la méthode Oliver, cria Fielding dans le vent.

De sa main gantée, O'Connor empocha un épi.

De retour à Los Angeles, ils obtinrent le verdict d'un biologiste.

— Ouais. Pas de doute, c'est du blé.

Aurait-il pu pousser à flanc de montagne en plein hiver ?

— Pas moyen.

S'il y avait un moyen et si le blé poussait en un mois seulement, que diriez-vous ?

— Que le type qui arriverait à faire ça serait l'homme le plus riche du monde.

Ce rapport du biologiste datait maintenant de sept mois. Fielding avait attendu deux jours pour avoir l'avis de l'expert, comme il s'y attendait, puis il avait présenté son petit problème à Jordan. Afin de rendre le marché plus réceptif aux graines à croissance rapide, Fielding avait vendu massivement du blé d'hiver à terme, avec des fonds de la Fondation Oliver. Et il était inquiet. Deux courtiers en grains soupçonnaient quelque chose. Certains tentaient de le faire chanter. Un troisième pourrait envisager d'alerter le gouvernement. Il n'y avait rien d'autre à faire que de tout avouer et de donner la formule de la Graine Miracle – Feldman, O'Connor et Jordan avaient modifié ce qu'ils appelaient le « concept du conditionnement », Graine Miracle au lieu de méthode Oliver – en cadeau au public. Tout simplement la révéler et la donner. Gratuitement.

— Ne vous inquiétez pas. Je m'occuperai de tout, monsieur Fielding. Protégez simplement notre petit projet, mmm ? dit Jordan. Fielding pensait bien qu'il dirait cela, c'est précisément pourquoi il avait choisi *Feldman, O'Connor et Jordan*, sachant que ce dernier était Giordano et avait de nombreux cousins habiles à faire disparaître les gens.

Quelques autres personnes avaient menacé de faire obstacle, des gens qui avaient eu vent du plan bien conçu de présentation de Graine

Miracle au monde. Fielding avait remis leurs noms à Jordan dans une sorte de liste de blanchissage pour meurtres collectifs, et Jordan avait promis de s'occuper de tout.

Tout avait si bien marché, pensait Fielding. Il avait combiné son facteur de relations publiques avec son facteur arme du crime et, avec un peu de chance, il vivrait assez longtemps pour voir les fruits de son projet, la vaste et totale destruction de civilisations entières. Et même s'il ne le voyait pas, cela arriverait quand même. Il était trop tard pour l'empêcher.

Son calendrier de bureau à lecture directe prédisait qu'il lui restait trois mois et dix-huit jours à vivre. Le projet lui-même devait être opérationnel dans un peu moins d'un mois.

L'interphone fit intrusion dans sa rêverie. C'était sa nouvelle secrétaire. Il avait toujours de nouvelles secrétaires. Elles ne restaient pas plus de huit jours.

— J'ai la liste pour la démonstration de demain, annonça sa voix flûtée.

— Apportez-la.

— Je ne peux pas la glisser sous la porte ?

— Certainement pas !

— Ces photos dans votre bureau. Elles sont plutôt... elles révulsent un peu l'estomac.

— Ces photos, répliqua Fielding en contemplant les clichés de l'impact d'Oliver pris par le shérif, sont la base même de la fondation. Quand je vous ai engagée, je vous ai demandé si vous étiez vouée à la vérité et vous m'avez dit oui. Eh bien je ne vais pas exposer des photos mensongères dans mon bureau. Il a eu une mort horrible et je veux que le monde entier le sache. Je veux qu'on connaisse la vérité sur Oliver. La vérité vous libérera.

Elle lui apporta la liste, les yeux baissés sur la moquette mauve. Elle ne les leva même pas en tendant le document à Fielding. Le Pakistan avait des représentants dans la Sierra et le Mojave pour les premières semailles. Le Tchad, le Sénégal et le Mali seraient dans le Mojave, car ces pays victimes de sécheresse avaient choisi surtout la démonstration dans le désert. La Russie et la Chine étaient prévues pour le désert, la montagne, le Middle West et le Nord. L'Angleterre serait représentée à Bangor dans le Maine et la France en Ohio.

Mais l'Inde ne figurait nulle part sur les listes.

— Avez-vous téléphoné à l'ambassade de l'Inde ? demanda Fielding.

— Oui, monsieur.

— Pourquoi ne viennent-ils pas ? Nous avons dépensé près de 700.000 dollars en dépliant, brochures, tableaux et photos. Feldman, O'Connor et Jordan ont une facture de frais postaux de plus de 20.000 dollars. Je sais que l'Inde a été informée.

— Eh bien, ils disent qu'ils n'ont personne de disponible.

— Ils ont quatre experts agricoles aux États-Unis. Je le sais de source sûre. Je connais leurs noms. L'Inde est le pays le plus important de la liste.

— Oui, monsieur, je le sais. Je vous en prie, ne criez pas. J'ai tout noté, là à côté.

Fielding la regarda fuir son bureau. L'interphone bourdonna.

— Monsieur, les quatre experts agricoles de l'ambassade de l'Inde sont occupés demain. Voilà leur programme : l'un d'eux fait une conférence à Yale sur la responsabilité de l'Amérique dans le partage de sa production alimentaire, un autre participe à un débat sur... j'ai le titre ici... « Le Monstre Amérique »... il dit qu'il aurait aimé assister à la démonstration, mais que l'ambassade l'a forcé à aller au débat en le menaçant de le renvoyer en Inde s'il refusait. Le troisième fait une allocution à Berkeley sur l'hypocrisie américaine... d'ailleurs il ne va jamais aux expositions agricoles... et le quatrième souffre de crampes d'estomac. Excès de nourriture américaine trop riche, paraît-il.

— Mais ils doivent bien savoir qu'il s'agit de la Graine Miracle !

— Leur seule réponse, monsieur, c'est qu'ils sont trop occupés à lutter contre l'hypocrisie. Peut-être, si nous leur disions que le procédé fait partie d'une arme nucléaire ? Quand j'ai parlé de noyau, ils ont été très intéressés, jusqu'à ce qu'ils découvrent qu'il s'agissait d'agriculture.

— Non, dit Fielding.

Quand Jordan arriva dans l'après-midi pour discuter de son petit problème, Fielding exigea qu'il y ait un représentant de l'Inde à une des démonstrations au moins.

— C'est critique. L'Inde est le plus important des marchés, dit-il.

— L'Inde n'achète pas de denrées alimentaires. J'ai étudié le problème à fond, répondit Jordan. Si on leur donne des semences à crédit, ils les acceptent en espérant qu'avec le temps, le crédit tombera dans l'oubli. Mais leur politique, monsieur Fielding, et ça semble marcher en général, c'est que s'il y a un surplus de céréales quelque part ils en recevront automatiquement gratuitement, quoi qu'il arrive. Ils préfèrent donc consacrer leur argent aux engins nucléaires.

— Mais la famine, c'est pas pur rêve là-bas ! Je l'ai vu de mes yeux.

— Monsieur Fielding, vous rappelez-vous ce que l'Inde a fait

l'année dernière ? D'abord elle a annoncé qu'elle n'allait plus accepter de céréales des États-Unis qui leur avaient donné quelque chose comme seize milliards de dollars – je dis bien milliards – en alimentation gratuite. Puis, pour punir les monstres impérialistes américains, elle a soutenu la pression pétrolière des Arabes. Quand les prix du pétrole ont monté en flèche, celui des engrais aussi. Il a triplé. L'Inde ne pouvait en acheter, parce que tout l'argent était consacré aux bombes nucléaires. Alors elle a exigé de l'Amérique plus de nourriture gratuite. Et nous la lui avons donnée.

— C'est dément.

— L'Inde aussi, dit Jordan. Si nous les payons pour accepter la Graine Miracle, ils la prendront. Mais ils ne vont pas l'acheter.

— Alors nous devons aménager pour eux une espèce de crédit, déclara Fielding, sinon l'Inde deviendra...

Il n'acheva pas sa phrase, car il aurait révélé que si l'Inde n'achetait pas la Graine Miracle, elle deviendrait le plus riche producteur alimentaire du monde. De ce qui resterait du monde.

— Très bien. Quel est le problème dont vous parliez ?

Heureusement, il se révéla mineur. Il avait fallu des mois aux hommes de Jordan pour retrouver la trace de ce courtier bavard, ce Willoughby. Un des hommes qui avait organisé l'« accident » de Willoughby avait eu sa maison envahie. M. Fielding devrait être prudent, pendant les prochaines semaines. Vérifier ses serrures et tout ça.

— C'était la seule bavure, assura Jordan. Les autres courtiers en grains, ces autres noms que vous m'avez donnés, on s'est très bien occupé d'eux. Il n'y a eu que ce petit problème et j'ai pensé que vous devriez être prudent.

— J'ai été prudent toute ma vie. Il est trop tard pour la prudence, maintenant, dit Fielding, et il avertit Jordan que si l'Inde n'entrait pas dans le plan Graine Miracle, Feldman, O'Connor et Jordan pourraient se retrouver sans leur pourcentage.

Naturellement, pensa Fielding sans le dire, si l'Inde devenait la nation la plus arable du monde, ce serait presque aussi bon que d'éliminer d'un seul coup et tous ensemble tous les cancrelats.

CHAPITRE V

Remo et Chiun aperçurent de loin le site de la démonstration. Un encombrement de limousines, de camions de télévision et de véhicules de police entourait une haute clôture sur une éminence, à cinq kilomètres dans le désert, écrasée sous le soleil d'été.

— Je ne crois pas que de la nourriture puisse pousser ici, dit Chiun et il raconta une fois encore comment la stérilité de la terre avait forcé Sinanju à envoyer ses meilleurs fils dans des pays lointains pour gagner de quoi faire manger le village.

À l'entendre, un jeune homme imberbe s'était aventuré dans un monde hostile sans rien d'autre que ses mains, son intelligence et son caractère.

— Vous aviez quarante ans quand vous êtes devenu Maître de Sinanju, objecta Remo.

— À cinquante ou cent ans, une nouvelle expérience fait de nous tous des enfants, répliqua Chiun.

Pendant qu'il cherchait Jordan, qui avait payé Johnny Deussio qui avait payé Pete qui avait payé les deux tueurs de Harborcreek, Remo avait appris de la bouche d'une secrétaire enthousiaste que M. Jordan se trouverait à la démonstration de « la plus grande découverte agricole depuis la charrue ».

— Où ça ? avait demandé Remo.

— Le plus grand pas de l'humanité grâce au petit pas agricole d'un seul homme, James Orayo Fielding.

— Où ça ?

— Le salut du monde grâce à ce que l'on pourrait appeler la Graine Miracle. Car...

— Dites-moi simplement où ça se passe, dit Remo et en entendant « le désert Mojave » il demanda où dans le Mojave et dut subir encore trois minutes d'émerveillement avant d'obtenir son renseignement.

Cela, c'était la veille. Ils avaient loué une voiture et les malles de Chiun avaient retrouvé leur place sur le siège arrière et dans le coffre.

— Je me fais l'effet d'un porteur, avait dit Remo en chargeant les malles pittoresques dans la voiture. Vous ne pourriez pas vous en passer d'une, au moins ?

À cette question, Chiun devint subitement incapable de s'exprimer autrement qu'en coréen et, comme Remo avait un peu appris cette

langue au fil des ans, il sentait que le Maître se retranchait dans un dialecte de Pyongyang absolument inaccessible.

En approchant du site de la démonstration, Chiun retrouvait peu à peu son anglais, surtout lorsqu'il lui fut offert un bon prétexte pour répéter la légende de Sinanju. Il avait aussi une question à poser. Où pourrait-il changer du papier monnaie contre une valeur véritable de l'or ?

— Où avez-vous trouvé le papier monnaie ? demanda Remo.

— Il est à moi, répondit Chiun.

— Où ? Vous l'avez pris dans cette salle de billard de Saint-Louis, n'est-ce pas ?

— Il m'appartient.

— Vous l'avez gagné au billard, pas vrai ? Hein ? Vous avez joué.

— Je n'ai pas joué. J'ai éduqué.

— Je me rappelle ce grand sermon que vous m'avez fait une fois. Je gaspillais mon talent à des jeux : consacrez vos talents à des choses frivoles, et vous perdez votre adresse. À vous entendre, je trahissais Sinanju. Vous m'avez même parlé de votre Maître et des boules qui pouvaient aller dans toutes les directions. Je m'en souviens. Jamais je ne devais me servir de mon adresse au jeu.

— Il y n'y a rien de pire qu'un homme blanc bavard, répliqua Chiun et il refusa d'en dire plus sur ce sujet.

Ce ne fut pas difficile de trouver Jordan. Remo dit à une des filles distribuant les brochures sur la Graine Miracle qu'il était journaliste et voulait interviewer Jordan.

Ce dernier arriva au trot, en costume Palm Beach fuchsia, cravate beige et argent tissée à la main, jaquettes sur les dents et cheveux noirs en plastique, demandant d'une voix caverneuse quel service il pouvait rendre.

Remo souhaitait une interview.

— M. Fielding, le plus grand génie agricole de notre époque, est occupé en ce moment, mais vous pourrez le voir ce soir après le magazine de la NBC. À dater d'aujourd'hui, vous parlerez à une personnalité internationale. Du monde entier.

— Le monde tout rond ? demanda Chiun en croisant délicatement ses longues mains devant lui.

— C'est à vous que je veux parler, pas à M. Fielding, dit Remo.

— À votre disposition. M. Fielding sera libre ce soir à vingt heures trente après sa prestation internationale à l'antenne de la NBC. Excusez-moi, je dois me sauver.

Mais Jordan ne se sauva pas bien loin. À vrai dire, il ne se sauva

pas du tout. Quelque chose retenait l'épaule bien rembourrée de sa veste fuchsia.

— Ah, moi ? Vous voulez m'interviewer ? Parfait, dit Jordan.

Un haut-parleur crépita, et une voix au fort accent de l'Ouest parla du terrain disponible, pendant que Remo suivait Jordan dans la plus petite des deux tentes servant de salle de presse. Chiun resta pour écouter l'allocution parce que, expliqua-t-il, il était un expert de la famine. Il y avait quinze cents ans à peine...

Deux journalistes se vautraient, ivres morts, sur un petit canapé à côté du bar de la presse. Le barman rinçait des verres. Remo refusa celui qu'on lui offrait et s'assit avec Jordan devant une machine à écrire.

— Demandez ce que vous voulez. Je suis à votre disposition, dit Jordan.

— Ça ne fait pas de doute, Giordano, dit Remo.

Pourquoi avez-vous fait tuer ces courtiers en céréales ?

— Je vous demande pardon ? Murmura Jordan, ses yeux noirs clignotant sous les tubes fluorescents.

— Pourquoi avez-vous fait tuer Willoughby ?

— Willoughby comment ? demanda posément Jordan.

Remo pinça une rotule.

— Ouillouillouille, souffla Jordan.

Les journalistes se réveillèrent et voyant que ce n'était qu'une simple altercation, se rendormirent. Le barman, un colosse aux épaules d'armoire à glace, sauta par-dessus le bar armé d'un gourdin d'un mètre. D'un balancement massif il abattit le gourdin sur la tête de l'assaillant de M. Jordan. Il y eut un craquement sonore. C'était le craquement du bâton ; le crâne resta intact. Le barman expédia un poing énorme sur la figure de l'assaillant. Le poing donna l'impression d'être dévié par une petite bouffée d'air et puis il se produisit un très bizarre picotement sous le nez du barman qui éprouva une subite envie de dormir. Ce qu'il fit, sous un bureau.

— Vous ne m'avez pas répondu, dit Remo.

— C'est vrai, dit Jordan. Vous répondre. Vous répondre. Willoughby. Il me semble me rappeler l'individu. Courtier en céréales. Willoughby.

— Pourquoi l'avez-vous fait tuer ?

— Il est mort ? s'étonna Jordan en se massant le genou.

— Très mort, répondit Remo.

— Les meilleurs partent les premiers, murmura Jordan.

Remo appuya un pouce sur la gorge de Jordan. Cela fit jaillir la vérité. Une vérité étranglée, mais vraie. Willoughby avait été tué parce qu'il menaçait le plus grand progrès agricole de l'histoire de l'humanité.

— Quelle autre histoire y a-t-il ? demanda Remo.

Willoughby avait la preuve que le marché des grains subissait une chute artificielle. Willoughby ne savait pas pourquoi, mais il soupçonnait quelque chose de gros. C'était difficile de respirer. L'inconnu ne voudrait-il pas relâcher la pression sur sa gorge ?

— Ouf, fit Jordan, en profitant pour aspirer tout l'oxygène qu'il pouvait emmagasiner. Mercciii.

Il rajusta sa cravate, tira sur les revers de sa veste fuchsia et cria :

— Vito ! Al ! Venez par ici une minute.

À Remo, il confia qu'ils pourraient l'aider à expliquer certaines choses. Willoughby n'était pas le seul, il ne s'agissait pas seulement de courtiers en céréales. Il y avait aussi des hommes du bâtiment. Et, ah oui, dit Jordan quand deux hommes costauds en costumes de shantoung avec une bosse sous l'épaule entrèrent, il y aurait bientôt un journaliste qui avait eu les mains un peu trop baladeuses.

En entendant « mains baladeuses » un des reporters marmonna dans son sommeil d'ivrogne :

— Excuse-moi, Mabel. Tu sais bien que je te respecte.

— Vito. Al. Tuez-moi ce salaud, dit Jordan.

— Ici, monsieur Jordan ? demanda Al en dégainant un gros .45 carré à la crosse incrustée de nacre.

— Oui.

— Devant les journalistes ?

— Ils sont ivres morts, dit Jordan.

— C'est vous le patron, Patron, dit Vito. On pourrait peut-être se servir d'un silencieux ?

— Bonne idée, approuva Jordan en se traînant vers ses hommes. J'ai des choses importantes à faire. Ne vous souciez pas de la police. C'est de la légitime défense. Défendez-vous.

Remo avait écouté cela distraitement, en pianotant du bout des doigts sur le rouleau de la machine à écrire, les jambes croisées, renversé en arrière sur sa chaise. Quand Al braqua sur lui le canon d'un petit automatique équipé d'un silencieux, Remo centra son poids et, pour le cas où Chiun pourrait voir ce qui se passait dans la tente de presse, il garda son poignet gauche bien droit derrière le chariot de la machine. Il avait un souci. La chaise. Mais quand son épine dorsale s'appuya soudain contre le dossier, elle tint bon. Parfait. Et sa main

gauche était parfaitement droite, des doigts au coude.

Al pressait la détente quand il vit et sentit simultanément l'automatique à silencieux revenir contre sa poitrine en même temps qu'autre chose. C'était lourd. Il fut projeté contre un bureau. Une Royal Standard s'enfonçait dans sa poitrine en même temps, devina-t-il, que l'automatique. Du moins c'était là que son bras aboutissait et où il avait vu l'arme pour la dernière fois une fraction de seconde plus tôt. Le levier de retour du chariot était coincé dans son oreille droite. Le rouleau noir se trouvait à la place de l'arête de son nez. Il n'arrivait plus à respirer, pour la simple raison que son poumon droit était à plat. Ce qui n'avait pas d'importance parce que son cœur n'avait plus besoin d'oxygène vu que son aorte n'alimentait plus rien du tout.

— C'est fini, ce boucan ? Grogna un des journalistes. J'essaye de travailler.

Sur quoi il se retourna et se remit à ronfler.

— Mince, dit Vito et il répéta son propos : Ah, mince.

Puis, sans silencieux, il pressa la détente de son .45 et continua de la presser. Malheureusement, son objectif avait bougé. Le .45 aussi. Voilà que le canon se retrouvait dans sa bouche et avant que tout ne sombre à jamais dans les ténèbres, ce qui fut très rapide, il fut ahuri de ne pas avoir mal. Il n'y eut qu'un gros bruit dans le fond de sa tête.

Jordan regarda la moitié du crâne de Vito s'aplatir sur le costume fuchsia neuf et la cravate importée beige et argent.

— Nous avons à causer, dit-il. Raisonnons ensemble.

— Est-ce exact que ces courtiers ont été tués parce qu'ils étaient au courant des tentatives pour faire baisser le marché du blé, du blé d'hiver pour être précis ?

— Exact. On ne peut plus exact. Totalement exact. Absolument, totalement exact.

— Et c'était afin que les gens investissent dans cette nouvelle Graine Miracle, à cause des besoins plus importants ?

— Rendre les gens plus sensibles. Exact. Totalement. Exact. Besoins plus importants. Achats plus importants. Ce sera un bienfait pour l'humanité. Un bienfait. Un bienfait utile. Un bienfait absolu. Je peux vous mettre dans le coup. Vous serez plus riche que dans vos rêves les plus fous.

— Et Fielding ?

— C'est un imbécile, déclara Jordan. Nous pouvons tout contrôler. Ce con voulait faire don des bénéfices. Donner à la graine le nom de son fichu valet. C'est moi qui ai vu toute l'affaire comme la Graine Miracle, la solution merveilleuse à tous les problèmes de faim dans le

monde. J'ai repris le conditionnement et le marketing. Je contrôle les actions. Nous pouvons être riches. Riches. Riches.

Jordan glapit le mot « riches ».

La plupart des hommes glapissent quand leur colonne vertébrale ressort par leur nombril.

Si Remo n'avait pensé qu'à ce que Jordan disait et avait laissé son corps porter le coup en souplesse, il n'y aurait pas eu de problème. S'il n'avait pensé qu'au coup, il n'y aurait pas eu de problème non plus. Mais en pensant aux deux, Remo sentit que quelque chose n'allait pas. L'effet final n'était pas différent, non. Jordan gisait sur le sol de la tente de presse, les oreilles contre les talons comme une carte repliée.

C'était l'action qui avait été fautive, il avait manqué à l'angle de pénétration la perpendiculaire parfaite de son bras, qui ressentait à présent un léger picotement. La différence entre Sinanju et les autres méthodes, les méthodes de n'importe quoi aussi bien, c'était que la forme devait être d'une précision absolument correcte, quel que soit le résultat.

Comme le disait Chiun, « quand les résultats sont différents, il est trop tard ». Alors Remo répéta deux fois le coup autour d'un Jordan imaginaire, le tranchant de la main raide revenant sur lui-même d'un coup sec qui devenait perpendiculaire au moment de l'impact. Comme ça. Très bien.

— Une honte, fit la voix orientale flûtée à l'entrée de la tente. Maintenant tu t'entraînes à le faire correctement. Maintenant tu te soucies d'apprendre la précision. Tu me fais honte.

— Devant qui ? Qui diable le saura ? demanda Remo.

— L'imperfection est sa propre disgrâce, déclara Chiun.

Et puis en coréen il maudit les années de perles jetées à de pâles morceaux ingrats d'oreille de cochon en gémissant que le Maître de Sinanju lui-même ne pouvait transformer de la boue en diamant.

— Non, ajouta-t-il, en s'adressant à quelqu'un derrière lui. N'entrez pas. Vous ne devez pas contempler la honte.

Un téléphone sonna derrière Remo. Un des reporters s'agita, se réveilla et répondit d'une voix pâteuse.

— Ouais. C'est ça. C'est moi. Je couvre tout. Ouais. Ils ont semé ce matin sous un ciel bleu éblouissant, la nouvelle Graine Miracle qui peut sauver le monde de la famine, selon James O. Fielding, 42 ans, de Denver. Ouais. Laisse le titre, coco. Il ne se passe rien. Je ne bouge pas. Ouais.

La moisson dans quatre semaines... La Graine Miracle. Attends, coco, change l'inter et mets « semé la graine dans les sables secs et

stériles du désert Mojave ». Et cetera, et cetera. C'est ça.

Le reporter raccrocha et se traîna vers le bar où il se versa un plein verre de cognac Hennessy, en but deux gorgées et tomba lentement par terre la tête la première pour se rendormir ainsi à l'envers.

— C'est un complot de la CIA, dit une voix féminine derrière Chiun.

Elle était très belle au grand soleil du désert, avec des cheveux noirs cascading sur ses épaules, des seins admirables et un visage ciselé à la perfection, des yeux noirs comme un univers sans lumière et la peau satinée et sans rides de la jeunesse. Elle avait aussi une bouche. Bruyante.

— C'est un complot de la CIA. Je le sais. Un complot de la CIA. La CIA veut briser le peuple américain, tenter de détruire la révolution. Bonjour, je suis Maria Gonzalès. Vive la révolution.

— Qui est-ce ? demanda Remo à Chiun.

— Une courageuse jeune fille qui vient en aide à la révolution contre les oppresseurs blancs impérialistes, susurra Chiun.

— Vous lui avez dit pour qui vous travaillez ?

— C'est un révolutionnaire. Tous les gens du tiers-monde sont révolutionnaires, déclara Maria.

— Pourriez-vous mettre de côté l'idéologie révolutionnaire pendant que vous êtes avec moi ? Pria Remo.

— Ma foi oui. Je suis avant tout une fermière.

Je parle de révolution comme vous parlez de tarte aux pommes. Si vous êtes un ami de ce charmant vieux monsieur, je suis ravie de faire votre connaissance.

Elle tendit une main. Remo la prit. La main était douce et tiède. Maria sourit. Remo sourit. Chiun sépara leurs mains d'une claque. Un tel contact était inconvenant en public.

— Je suis une représentante agricole du gouvernement démocratique de Cuba Libre. Je pense que vous avez vraiment quelque chose d'épatant ici, dit Maria.

Elle sourit. Remo lui rendit son sourire. Chiun s'interposa entre eux.

Fielding enfonce la dernière graine de soja dans le sol sec et craquelé quand Remo parvint à fendre la foule. Le champ se trouvait au sommet d'une petite colline. La partie ensemencée n'avait pas plus de vingt mètres de côté, mais elle était située à l'intérieur d'une zone découverte quatre fois plus grande, entourée d'une haute clôture de fils de fer barbelés. Remo trouva que le champ avait une drôle

d'odeur, un léger relent qui était plutôt un souvenir qu'autre chose.

— Demain, disait Fielding, je sèmerai une récolte semblable à Bangor, dans le Maine, et après-demain dans la Sierra. Le jour suivant, les dernières semailles auront lieu dans l'Ohio. Vous y êtes tous cordialement invités aussi.

Après avoir recouvert la dernière graine du bout du pied, il se redressa et se frotta le dos.

— Maintenant, le filtre solaire, ordonna-t-il et les ouvriers recouvrirent le carré d'une grande feuille de plastique opaque en forme de tente. Ce que vous venez de voir est le progrès agricole le plus important depuis l'invention de la charrue. Je puis vous dire ceci. C'est chimique. Ça élimine le besoin d'une coûteuse préparation des sols, ça élargit les paramètres de températures et d'eau indispensables jusqu'ici, qui ont réduit les terres arables à une infime partie de la surface du globe. Cela n'exige ni engrais ni pesticides. La récolte poussera en trente jours et j'espère que vous reviendrez tous pour assister à cette révolution. Messieurs, ceci sonne le glas de la faim dans le monde.

Quelques journalistes étrangers applaudirent, il y eut quelques murmures pour savoir si ça ferait dix ou quinze secondes sur la télévision nationale et puis, de la tente de la presse, parvint un hurlement aigu.

— Des morts. Il y a des morts partout. Un massacre !

— Chouette, dit un reporter près de Remo et Maria. Un vrai scoop. J'ai toujours du pot. On m'envoie sur un truc bidon et j'ai toujours un bol terrible.

Comme l'écoulement d'une tuyauterie crevée, la foule afflua vers la tente de la presse en traînant des câbles de télévision. Un homme enturbanné portant un badge avec la mention « Agriculture Inde » tira Remo par la manche.

— Bon monsieur, est-ce que cela veut dire que je ne toucherai pas mon argent pour être venu ?

— Je n'en sais rien, répondit Remo. Je ne travaille pas ici.

— Alors j'ai fait un voyage pour rien. Pour rien. On m'a promis deux mille dollars et je ne toucherai rien. Hypocrisie et mensonges occidentaux, dit-il dans son dialecte indien chantant, la langue d'un peuple dont Chiun avait dit une fois qu'il n'avait que deux caractéristiques constantes : l'hypocrisie et la famine.

De la sueur perla à la figure patricienne de James Orayo Fielding quand il vit la presse disparaître du champ Mojave pour courir vers les deux tentes à l'extérieur du périmètre de barbelés. Soudain, sa vie entière parut l'écraser de fatigue et il tendit la main pour chercher un

soutien. Il trouva l'épaule d'un mince jeune homme aux poignets épais. C'était Remo.

— Vos amis sont partis, dit Remo.

— La mentalité de la presse, dit Maria. À Cuba, nous ne permettons pas aux journalistes de satisfaire une curiosité aussi morbide.

— Bien sûr, répliqua Remo. C'est parce que le meurtre est une banalité quotidienne.

— Vous êtes injuste, protesta Maria.

— Il est dur de rendre juste un Américain, intervint Chiun. C'est une chose que j'essaye de lui apprendre, depuis de longues, longues années.

— La justice coréenne, petit père ? demanda Remo en riant.

Chiun ne trouva pas cela drôle et Maria non plus. Fielding se ressaisit. En tâtonnant, il prit un comprimé dans la poche de sa chemise et l'avalala sans eau.

Des yeux, très brièvement, Remo fit signe à Chiun d'emmener Maria hors de portée d'ouïe.

Chiun remarqua soudain une vision d'hibiscus, ô merveille, dans le désert, semblable aux doux zéphyrs au-dessus des jardins de Katmandou. Maria avait-elle vu les jardins de Katmandou alors que le soleil brillait et la rivière était fraîche comme la douce haleine d'un vent du nord amical ? En une seconde, Chiun l'eut entraînée sans but dans le désert.

— Vous avez des amis qui ne sont pas gentils, dit Remo à Fielding.

— Que voulez-vous dire ?

— Vos amis tuent des gens.

— Ces morts sous la tente dont tout le monde parle ?

— D'autres. Des courtiers en grains. Des ouvriers du bâtiment.

— Quoi ? Souffla Fielding et il déclara qu'il se sentait faible.

— Sentez-vous plus fort, sinon vous prendrez le chemin de votre graine de soja : sous la terre.

Mais Fielding s'affaissa et Remo vit que ce n'était pas de la comédie.

Remo porta Fielding dans une petite cabane construite à l'intérieur de l'enceinte de barbelés pour les gardes de sécurité et là, Fielding reprit connaissance et raconta à Remo comment il avait découvert un procédé pour les graines qui mettrait fin à la famine, qui pourrait littéralement éliminer toute la faim dans le monde. Tous ses ennuis avaient commencé avec sa découverte. Oui, il était au courant des courtiers. Il était au courant de l'effondrement des cours des céréales.

— Je le leur ai dit, je l'ai dit à Jordan, nous n'avons pas besoin de ce genre d'aide. La méthode Oliver comme je l'appelais – maintenant c'est la Graine Miracle – n'avait pas besoin d'aide artificielle. Elle allait remplacer les autres semences tout naturellement parce qu'elle est meilleure. Mais ils n'ont pas voulu m'écouter. Je ne possède même plus la compagnie. Je vous montrerai les papiers. La cupidité nous a ruinés. Des millions d'hommes vont mourir de faim à cause de la cupidité. Je vais devoir aller en justice, n'est-ce pas ?

— Sans doute, dit Remo.

— Il ne me faut que quatre mois. Ensuite, je consentirai à aller en prison pour la vie, et même plus... Rien que quatre mois et je pourrai apporter le plus grand bienfait du monde à l'humanité, le plus grand de tous les temps.

— Quatre mois ? demanda Remo.

— Mais ça ne servira à rien, dit Fielding.

— Pourquoi ?

— Parce que les gens essaient de m'arrêter depuis que j'ai commencé. J'ai dit quatre mois ? À vrai dire, pas tant que ça. Rien qu'un mois. Rien que trente jours jusqu'à ce que la Graine Miracle pousse. Alors le monde entier la sèmera. Il jettera ses anciennes récoltes et plantera à la place une nouvelle alimentation pour l'humanité. Je le sais.

— Je ne suis pas dans l'alimentation, dit Remo.

Mais ce que l'homme avait dit lui trottait par la tête et il prit discrètement quelques graines dans la serviette de James Orayo Fielding en lui disant qu'il pourrait peut-être l'aider.

— Comment ? demanda Fielding.

— Nous verrons, répondit Remo qui, dans l'après-midi, vérifia deux choses.

La première c'était, selon un botaniste, que les graines étaient véritables. La seconde, d'après un employé municipal de la ville de Denver, c'était que Feldman, O'Connor et Jordan possédaient maintenant les actions majoritaires de la société détenant les droits de la Graine Miracle, à dater de trois mois et seize jours dans l'avenir.

Et ce soir-là, Remo expliqua à Chiun :

— Petit père, j'ai l'occasion de faire quelque chose de réellement bon pour le monde. Cet homme est honnête.

— Faire ce que l'on sait, c'est bien, dit Chiun. C'est tout le bien qu'un homme puisse faire. Tout le reste est ignorance.

— Non, dit Remo. Je peux sauver le monde.

Entendant cela, le Maître de Sinanju secoua tristement la tête.

— Dans nos archives, mon fils, nous savons que ceux qui veulent faire de demain un paradis font d'aujourd'hui un enfer. Tous les voleurs qui ont jamais volé, tous les conquérants qui ont jamais conquis et tous les petits malfaiteurs qui ont lâchement profité des faibles n'ont pas, au cours de toute leur histoire, causé autant de mal qu'un seul homme qui tente de sauver l'humanité et en entraîne d'autres à sa suite.

— Mais je n'ai besoin de personne, protesta Remo.

— C'est encore pire, grommela le Maître de Sinanju.

CHAPITRE VI

Johnny « Deuce » Deussio vit cela à la télévision en attendant le show Johnny Carson. C'était le dernier journal. Johnny Deuce le regardait toujours entre ses pieds. Beth Marie se faisait les ongles. Elle avait tant de rouleaux et d'épingles dans ses cheveux blonds qu'il y avait longtemps que Johnny Deuce ne lui faisait plus d'avances. Autant aimer un Meccano couvert de crème.

Beth Marie ne se plaignait pas. Elle trouvait ça bien, à vrai dire, et que Johnny devenait plus distingué. Le lit était rond. À sa gauche, il y avait le tableau aux voyants lumineux indiquant que les systèmes de sécurité électronique marchaient. Il y avait aussi un téléphone le reliant en permanence à son cousin Sally. À cause du rêve de l'autre nuit, il avait maintenant un pistolet de petit calibre glissé à côté du tableau de commande.

Beth Marie, à sa droite, s'enduisait la figure de crème. Johnny tripotait beaucoup le panneau en regardant le dernier journal présenté par Gil Braddigan. Contrairement à beaucoup d'autres journalistes de Saint-Louis, Braddigan n'exigeait pas de petits cadeaux pour faire des fleurs. Il n'en savait pas assez pour être acheté. Beth Marie le trouvait sexy. Johnny Deuce ne lui disait pas que Braddigan était pédé comme un phoque. On n'emploie pas ce genre de langage avec sa femme, au lit.

— Je le trouve sexy, dit Beth Marie quand Braddigan entra par le biais de la télévision dans leur chambre avec sa figure, ses cheveux, son sourire et sa voix maquillés.

Johnny Deuce caressa le bord des boutons de plastique sur le panneau. Il espérait que Johnny Carson n'allait pas encore, leur servir une rediffusion et qu'il n'aurait pas invité ce type à la voix de fausset. Johnny Deuce n'aimait pas s'endormir sans entendre des voix amicales connues.

— Terrible, dit Beth Marie.

— Hein ? Fit Johnny Deuce.

— Trois hommes ont été massacrés dans je ne sais quel laboratoire de légumes. Dans le désert.

— Pas de pot, dit Deussio.

Il pensait aux affaires. Sa secrétaire avait de jolies jambes. Elle avait aussi de gros seins et un beau cul. Elle avait une jolie figure. Elle

voulait que Deussio divorce. Elle avait beau ne travailler que pour la façade de couvertures des entreprises Deussio, elle en savait déjà trop. Elle lui avait donné à choisir : ou il l'épousait ou elle s'en allait. Ce n'était pas une décision d'affaires majeure. Elle était simple. Si elle partait, son nouveau domicile serait le lit du Missouri avec un panty de ciment sur ce beau cul. Ainsi va la vie. Deussio sursauta quand Beth Marie le toucha. Et au lit, pas moins.

— Ils ont trouvé un type dans la salle de presse avec une machine à écrire écrasée dans la poitrine, dit-elle.

— Affreux, dit Johnny Deuce.

Willie « Pans » Panzini c'était une autre histoire. Il dépensait trop d'argent, beaucoup plus que ce que Deussio lui donnait. Cela voulait dire que Willie Pans le volait, ce qui était mauvais et devrait être rectifié par un sermon très ferme ou un modeste châtiment, ou alors il touchait de l'argent pour son compte d'autres sources, ce qui serait non-négociable et fatal. Sally devrait enquêter pour savoir. En fourrant peut-être un chalumeau sous le nez de Willie Pans. Les chalumeaux font sortir la vérité des gens.

— Un autre homme a eu la colonne vertébrale brisée. Tout un tas de vertèbres lui sont ressorties par l'estomac. C'est ce que le médecin de là-bas a dit, annonça Beth Marie.

— Affreux, dit Deussio.

— Je crois que nous le connaissions. Nous connaissions ce type. Nous l'avons vu l'année dernière quand nous sommes allés sur la côte. Ce charmant homme des relations publiques.

— Quoi ? s'écria Deussio en se redressant sur le lit.

— Tous ces meurtres. Ton ami James Jordan a été tué aujourd'hui à je ne sais quelle expérience de légumes.

— La Graine Miracle ?

— C'est ça.

— Mince, dit Deussio et il saisit Beth Marie par les épaules en lui demandant de répéter tout ce que Gil Braddigan avait dit sur la tuerie dans le désert.

C'était un peu comme s'il obtenait un compte rendu de la Bourse rapporté par une assistante sociale et passé au ralenti. Il n'apprit que des allusions à quelque chose d'horrible arrivé à leur ami Jordan dont la femme avait servi un buffet si somptueux dans leur maison de Carmel. En écoutant et en interrogeant, Deussio commença à se poser des questions.

— Merci, dit-il et il quitta le lit pour sonner Sally.

— John ! dit Beth Marie.

— Quoi ?

— Tu veux ?

— Je veux quoi ?

— Tu sais, dit Beth Marie. Ça.

— En voilà des façons de parler pour une femme après dix-huit ans de mariage, dit Deussio et il rencontra Sally qui accourait dans le couloir armé d'un 38 à canon camus.

Il gifla Sally.

— Idiot, dit Johnny Deuce.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

Pour cela, Johnny Deuce le frappa plus fort. La gifle résonna dans tout le couloir.

— Vous n'avez pas fini de faire du pétard, j'essaye de regarder la télé, leur cria Beth Marie.

— Pourquoi est-ce que tu ne m'as pas parlé de Giordano, Giordano de la côte ?

— Quoi, Giordano ?

— Giordano a été tué aujourd'hui. Je rêvais, hein ? Je rêvais l'autre fois, hein ? Je rêvais. Ces mecs ont été transformés en bouillie.

— Je n'ai rien entendu.

— On ne nous prévient plus, alors ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Je pourrais être tué dans mon sommeil. Je rêvais, hein ? Je ne dors plus dans cette maison. Nous allons aux matelas, déclara Deussio, ce qui signifiait que sa famille du crime se préparait à la guerre.

— Contre qui ? demanda Sally.

— Contre quoi, tu veux dire, rétorqua Johnny Deuce. Contre quoi.

— Ouais. Quoi ?

— Nous ne savons pas, idiot, dit Johnny Deuce et il gifla Sally à tour de bras.

Comme Beth se plaignait encore du bruit il lui dit d'aller se branler. Sally ne protestait pas contre ces assauts brutaux contre sa fierté. Plus proche on était de John Deussio, moins on s'offensait de son célèbre sale caractère et plus on appréciait un artiste.

Deussio avait haussé la guerre des gangs dans le Middle West au rang des beaux-arts. Des incisions chirurgicales bien propres qui supprimaient des portions précises des organisations en laissant les profits intacts.

Un groupe de bookmakers de Front Street, à Marietta dans l'Ohio, qui estimaient que les profits ne devaient pas être totalement partagés avec les filières de Saint-Louis, apprirent une nuit la folie de

l'indépendance. Chacun se retrouva dans un entrepôt, ligoté, mais pas bâillonné. Ainsi, chacun pouvait entendre les sons choqués et choquants de ses amis. Au centre de l'entrepôt il y avait un homme nu. Quand un projecteur se braqua sur sa figure, ils reconnurent tous l'homme qui leur avait promis la protection de Saint-Louis pour un bien plus petit pourcentage que celui qu'ils payaient à Saint-Louis. L'homme se balançait au bout d'une corde. Le projecteur s'abaissa et ils virent une grande cavité mouillée rougeâtre à la place de son ventre. Ils entendirent leurs propres sanglots et gémissements et puis la lumière s'éteignit et ils furent plongés dans les ténèbres.

Un par un, chacun sentit la lame froide d'un couteau sur son plexus solaire, sentit déboutonner sa chemise et attendit. Et il ne se passa rien. Ils furent escortés hors de l'entrepôt, détachés et emmenés, tout tremblants, dans un appartement d'hôtel où un repas abondant était servi. Aucun n'avait faim. Un gros homme à la chemise tachée qui éprouvait de grandes difficultés à parler l'anglais se présenta sous le nom de Guglielmo Balunta ; il travaillait pour des gens de Saint-Louis qui fournissaient des services à ces messieurs, et il désirait, comment disait-on, boire à leur santé et leur prospérité. Qu'on veuille bien excuser son mauvais anglais.

Il disait être inquiet parce qu'il y avait des animaux en liberté. Ils faisaient des choses horribles. Ce n'était pas des hommes d'affaires comme lui et ses invités. Ils ne savaient que tuer. Découper des ventres et des choses comme ça. Cela n'aidait pas le commerce, n'est-ce pas ? Tout le monde assura à Balunta que ça ne l'aidait pas du tout, mais pas du tout.

Mais Balunta avait un problème. S'il ne pouvait pas retourner à Saint-Louis et assurer à ses gens qu'ils toucheraient leur part, ils ne l'écouteraient pas. Ces animaux n'ont d'oreilles que pour la violence. Il avait besoin de rapporter quelque chose, un gage de bonne foi, la certitude que les affaires continueraient comme d'habitude. Peut-être un peu mieux que d'habitude.

Des hommes qui quelques minutes plus tôt ne pouvaient contrôler ni intestins ni vessie assurèrent à leur hôte qu'il parlait très bien anglais même si c'était pas toujours de l'anglais qu'on entendait. L'augmentation de la part, ma foi oui, ils trouvaient cela raisonnable. La peur rendait parfaitement raisonnables bien des exigences auparavant inacceptables.

Ce succès n'était qu'une petite partie du génie de Johnny Deuce. Car non seulement il avait organisé cela de manière à ce qu'aucun bookmaker n'en souffre et ainsi les bénéfices de la journée n'étaient pas perdus, mais il voyait de grandes possibilités et il fit part de son raisonnement à Guglielmo Balunta. Ils s'exprimaient en dialecte

sicilien, mais celui de Johnny n'était pas bon, car il l'avait simplement appris par ses parents.

Il y avait des moments, dit Johnny Deuce, qui offraient des occasions incroyables simplement parce que personne d'autre n'y avait encore songé. Balunta gesticula, indiquant qu'il ne comprenait pas. Johnny, dans la voiture qui les ramenait à Saint-Louis – il avait demandé à emmener Balunta seul, personnellement – eut du mal à parler tout en gardant les deux mains sur le volant. Mais il continua.

Balunta allait toucher une très jolie part de l'accroissement du jeu à Marietta. Pas beaucoup.

Mais assez de *causa bono* pour être satisfait.

Balunta assura à Johnny Deuce qu'il serait lui aussi récompensé pour son travail brillant. Johnny Deuce lui répondit que là n'était pas la question. Qui était l'homme de l'organisation en qui le chef de Saint-Louis avait le plus confiance en ce moment ? Balunta, naturellement. Il venait de faire du bon travail.

Mais un jour, raisonnait Johnny, Balunta serait offensé par ce qu'on lui donnait. Un jour il serait privé de quelque chose qui lui appartenait. Un jour il aurait des griefs contre son patron.

Balunta avait dit que cela n'arriverait jamais. Il était proche du *Don*. Et il leva deux doigts boudinés. Surtout maintenant qu'il avait si bien pris en main cette petite ville du sud de l'Ohio. Surtout maintenant.

— Non, contredit Johnny Deuce. Je suis jeune et tu es vieux, mais je sais, aussi sûrement que le soleil se lève à l'est, que des désaccords surviennent dans les affaires.

Il rappela des incidents et il cita des noms, il fit même observer que Balunta avait accédé à sa position actuelle parce que son prédécesseur avait été éliminé.

C'était vrai, Balunta le reconnut. Et ce fut là que la brillante stratégie de Deussio apparut. Quand on a ce désagrément ou ce désaccord, ou même quand cela surgit à l'horizon, comment peut-on atteindre les types au sommet ? Et en disant « atteindre », il ôta une main du volant pour viser une cible imaginaire.

Très difficilement, avoua Balunta. Il admit même qu'on risquait de l'avoir d'abord. Probablement, en fait. Ce qui était justement ce qui faisait marcher droit la plupart des hommes.

— Maintenant, dis-moi comment te paraît l'horizon en ce moment, demanda Deussio. Tu l'as dit toi-même. Clair. C'est toi qui rapportes le blé. C'est toi qui as droit à la plus grosse part. T'es le foutu héros.

— Où est-ce que tu veux en venir, Johnny Deuce ?

— Nous frappons le sommet maintenant.

— *Dio mio*, dit Balunta. C'est gros. Trop gros.

— Ou tu les frappes maintenant, tant que tu tiens le bon bout, ou alors ils t'auront quand ils le tiendront. Je veux bien que ce soit un choix difficile. Mais tu fais ce qui est dur maintenant, alors que c'est facile, ou tu prends le truc dur dans la gueule demain. Quand ça sera dur. Salement dur. Tu sais que j'ai raison.

Balunta garda le silence tandis que la voiture roulait dans la verte campagne. Et Johnny Deuce déploya tout son génie, un génie qui allait offrir la tranquillité au gang du Middle West pendant plus de dix ans.

Il commença par dire à Balunta qu'il savait ce qu'il pensait. Si ce jeune homme est prêt à me faire marcher contre mon patron maintenant, est-ce qu'il ne fera pas de même pour moi au moment du succès ?

Balunta protesta qu'il ne pensait rien de tout ça.

— Mais ce serait stupide, insista Johnny Deuce. Si je marchais contre toi, alors mon second le verrait et marcherait contre moi. Tandis que si je ne fais rien contre toi, mon numéro deux s'inquiétera de ce que je ferais s'il réussissait avec moi. Je suis le seul à pouvoir arrêter ce que j'ai commencé et j'y ai intérêt. Tu vas me donner dès le départ une très grosse part de l'action. Un très gros morceau. Ensemble, nous n'aurons pas de soucis. Nous arrangerons tout pour notre sécurité à tous les deux.

Balunta fit observer que tout le monde voulait tout.

— Tout le monde ne sait pas que « tout », c'est un aller simple pour le cimetière, dit Johnny Deuce. Tu verras. Ça marchera si nous partageons. Si nous partageons, nous sommes forts.

— *Dio mio*, dit Balunta et Deussio comprit que c'était un oui.

Pendant dix jours, des cadavres apparurent en aval dans le Missouri, des canons sciés surgirent aux portières de voitures, des cervelles assaisonnèrent des plats de *linguine*. Deussio frappa si vite et si violemment que ce fut seulement lorsque les guerres de Saint-Louis, comme on les appela par la suite, furent terminées que les gens importants surent d'où venaient les coups. Et à ce moment, c'était déjà Don Guglielmo Balunta.

Les talents de Johnny Deuce et sa loyauté prouvée créèrent un nouvel ordre, de Saint-Louis à Omaha. La confiance de Don Guglielmo pour son jeune génie était telle que lorsque d'autres venaient lui raconter des histoires sur les choses folles que faisait Johnny Deuce, Don Guglielmo répondait :

— Mon Johnny fait des folies aujourd'hui qui se révéleront habiles

demain.

Quand il embaucha les experts électroniciens, les gens laissèrent entendre qu'il était dingue en plein. Quand il engagea les drôles d'Orientaux, les gens chuchotèrent qu'il perdait la boule. Quand il fit appel à des programmeurs d'ordinateurs, on raconta qu'il était fou. Et à chaque fois, Don Guglielmo Balunta répliquait que l'avenir prouverait l'astuce de son Johnny. Même quand le bruit courut de l'étrange rêve de Johnny et qu'il avait demandé à de jeunes athlètes d'essayer d'escalader son mur pour grimper vers une fenêtre impossible à atteindre, même alors Don Guglielmo répéta à tout le monde que l'avenir révélerait l'intelligence de son Johnny.

Mais quand Johnny ordonna à tout le monde de déterrer la hache de guerre alors qu'il n'y avait pas un ennemi en vue, Don Guglielmo s'inquiéta aussitôt. Il n'eut même pas à convoquer Johnny Deuce. Johnny vint de lui-même, sans gardes du corps et avec une serviette bien rembourrée.

Johnny avait pris du ventre depuis ces premières années où tous deux avaient repris la direction des affaires. Ses cheveux capitulaient devant un crâne brillant le long d'une ligne de résistance clairsemée. Sa figure avait perdu sa dureté sous l'assaut de l'empâtement, mais les yeux noirs brillaient toujours d'une fureur aiguë.

Don Guglielmo, en veste d'intérieur de velours rubis, était nonchalamment assis dans un grand canapé de peluche verte trônant dans une vaste étendue de dallage de marbre. Johnny était assis sur le bord d'un fauteuil, les pieds bien plantés, les genoux réunis, refusant un verre de strega, un fruit, la conversation sur la pluie, le beau temps et la famille. Il dit à son Don qu'il se faisait du souci.

Pendant toutes ces années, Don Guglielmo l'avait toujours écouté avec soin, mais cette fois il leva les mains et déclara qu'il ne voulait rien entendre.

— C'est toi qui vas m'écouter cette fois, dit Balunta. Je suis plus inquiet que toi. Écoute. Je parlerai. Tu vas à Miami Beach. Tu prends le soleil. Tu te reposes. Tu te trouves une fille avec ces jolis petits seins qui pointent. Tu bois du vin. Tu manges bien. Tu prends le soleil. Et puis après on cause.

— Patron, nous affrontons l'ennemi le plus mortel. Le plus mortel de tous.

— Où ça ? demanda Balunta en levant les bras au ciel. Montre-moi cet ennemi. Où est-il ?

— Il est à l'horizon. J'ai beaucoup réfléchi. Il se passe quelque chose dans ce pays qui va finalement nous avoir tous. Nous tous. L'organisation. Tout. Pas seulement ici, mais partout. Ce n'est pas

seulement ma mauvaise nuit. Ça, ce n'était que la partie visible d'un iceberg qui va nous détruire tous.

Don Guglielmo bondit de son canapé et prit entre ses mains la tête de Johnny Deuce. Les doigts plaqués sur les oreilles il la releva pour qu'ils regardent dans les yeux.

— Tu vas te reposer. Tu vas te reposer maintenant. Plus de discussion. Tu vas écouter ton Don. Tu vas te reposer. Plus d'histoires. Quand tu seras reposé, on causera. D'accord ? D'accord ?

— Comme tu veux, dit Johnny Deuce.

— C'est bien. Je me fais du souci pour toi, dit Balunta.

Johnny Deuce dit alors à son Don qu'il boirait bien un verre, mais pas des trucs de magasin. Du bon vin rouge fait tout exprès pour le Don. Et on apporta le vin dans un grand magnum vert foncé qu'on posa sur la table basse. Deussio plaça une main sur son verre et ne le leva pas.

— Tu ne bois pas avec ton Don ?

Johnny retira sa main du verre de cristal taillé.

— Les soucis sont dans ta tête. Tu crois que ton Don empoisonnerait son bras droit ? demanda Balunta. Est-ce que je m'empoisonnerais le cœur ? Le cerveau ? Tu es le support de mon trône. Jamais. Jamais.

Et pour prouver sa bonne foi, Balunta prit le verre de Johnny et le vida d'un trait. Puis il le jeta vers le mur, mais il tomba court en se brisant sur le marbre.

— Je savais que tu ne m'empoisonnerais pas, Don Guglielmo.

— Alors pourquoi n'as-tu pas bu le vin avec ton Don ?

Guglielmo Balunta voulait s'exprimer avec ses mains. Il voulait les écarter en signe d'incompréhension. Mais elles ne lui obéissaient pas très bien. Elles étaient glacées et elles picotaient comme si elles baignaient dans de l'eau de Vichy fraîche. Il se sentait tout léger et sa tête tournait. Quand il recula vers le canapé, ses jambes ne marchèrent pas avec lui. Alors il partit à la renverse et faillit atteindre le canapé. La chute lui parut lointaine, elle ne lui fit pas mal comme devrait le faire une chute sur du marbre, ce fut plutôt une sorte d'allongement en douceur et il contempla le beau plafond. Son Johnny disait quelque chose. Il parlait d'inévitable et tirait de sa serviette ce drôle de long papier criblé de trous. Guglielmo Balunta s'en fichait. Il songeait à une petite pierre très blanche qu'il avait trouvée à Messine où il était né. Il l'avait jetée dans le détroit séparant la Sicile de l'Italie et avait dit à ses amis : « Je vivrai jusqu'à ce que la mer rejette ce caillou. » Il pensait à sa jeunesse et soudain il eut une vision du détroit de Messine. Quelque chose de blanc remontait parmi les vagues. Une

petite tache. Non. Son caillou.

Johnny Deuce ne savait pas si Don Guglielmo pouvait l'entendre. Sally et ses hommes arrivaient déjà par la grille extérieure du domaine de Balunta. Les hommes de la maison de Balunta seraient envoyés dans un petit *regime* à Détroit. Ils ne se battraient pas si le Don était mort, parce qu'il ne leur restait personne pour qui se battre. Cependant, si Johnny était seul avec le cadavre, ils pourraient passer la rage de leur propre échec sur lui. Il fallait donc faire vite. Et au cas où son Don pourrait encore l'entendre, il tenait à lui faire savoir pourquoi il avait dû le tuer.

— Cette feuille représente les calculs de plusieurs années. Des choses se passent dans ce pays qui n'ont aucune raison de se passer. J'ai vu ça il y a plusieurs années quand Scubisci a eu ses ennuis dans l'Est. Nous avons appelé ça un facteur X « sans raison ». Et nous avons dit que « sans raison » était une explication. Tout à coup, une ville bien en mains nous échappait et des politiciens et des policiers allaient en prison, alors que brusquement des procureurs avaient des preuves qu'ils n'auraient jamais dû avoir. Des juges qui nous appartenaient depuis des années étaient soudain terrorisés par une autre force. Cette force est le facteur X, et si tu l'examines, tu verras que nous sommes finis. D'ici dix ou quinze ans, nous ne pourrons plus travailler.

Sally franchissait la porte d'entrée avec ses propres hommes et leurs armes apparurent. Il y eut des murmures dans le couloir, devant l'immense living-room dallé de marbre et Johnny Deuce fit entrer tout le monde.

— Crise cardiaque, dit-il en cachant contre lui les imprimantes de l'ordinateur, tout en sachant que les gardes du corps ne les comprendraient pas plus que Balunta.

— Ouais. Crise cardiaque, dit un des gardes du corps de la maison et Johnny Deuce fit signe à Sally de les faire sortir.

L'un d'eux chuchota à Sally :

— Qu'est-ce qu'il a, il cause à un macchabée ?

Sally lui balança un revers de main et le garde du corps comprit cela.

Deussio continua de parler dans le salon désert. Il dit à son Don mort que le facteur X était une force qui faisait travailler le gouvernement non pas pour ceux qui cherchaient à l'acheter, mais pour ceux qui l'avaient élu. Et ce facteur X devenait plus fort. Par conséquent, plus une offensive était retardée, plus les chances de vaincre le facteur X diminuaient. Lorsque quelqu'un avec la mentalité de Balunta serait prêt à agir, il serait trop tard.

L'unité de choc du facteur X était passée par Saint-Louis quelques

jours plus tôt, juste un bord de l'iceberg. Sur le moment, elle cherchait autre chose.

— Nous avons un petit avantage et je vais m'en servir, dit Deussio. Le facteur X ne sait pas que nous le comprenons. Regarde ça. Regarde.

Et il déplia la longue imprimante d'ordinateur donnant la liste des probabilités. Même si Don Guglielmo avait respiré, il ne l'aurait pas mieux comprise. C'était pourquoi il devait mourir. John Vincent Deussio, le stratège, savait qu'il devait agir tout de suite, même si les autres l'ignoraient. Ce qui faisait de lui ce qu'il était. Ce qui le rendait très dangereux. Contrairement aux autres, il savait que c'était une guerre à mort. Alors il se sentait tout à fait libre de tuer tous ceux qui n'aideraient pas la cause.

Il but le vin sans poison que Balunta avait versé pour lui-même, le vin dans lequel Johnny n'avait pas laissé tomber le comprimé, et il s'assit sur le canapé pour préparer son offensive.

CHAPITRE VII

La première fois que Remo vit le grossier croquis de lui-même, ce fut à la démonstration de l'Ohio. Les champs environnants verdoyaient et Fielding avait expliqué qu'il devait aussi montrer comment le procédé fonctionnait dans une bonne terre d'un climat tempéré aussi bien que dans de la mauvaise. Le champ se trouvait au sommet d'une petite colline entourée d'un épais grillage.

Maria Gonzalès, porteuse d'un passeport russe parce que son pays n'entretenait pas de relations diplomatiques avec les États-Unis, causait avec un agronome français qui disait que dans son pays il y avait de grandes régions de culture avec un climat et une terre semblables à ceux de l'Ohio.

Chiun engagea la conversation avec plusieurs cadres des chaînes de télévision et demanda pourquoi il y avait tant de violence et de saleté aujourd'hui dans les beaux drames de l'après-midi. L'un d'eux fit manifestement une réponse peu aimable, car Remo vit des ambulanciers soulever la caméra de télé portative de l'épaule de l'homme et le déposer sur une civière.

Des journalistes travaillaient en manches de chemise. Les hommes du bureau du shérif portaient des chemisettes à col ouvert et d'énormes pistolets, le shérif ayant juré qu'il n'y aurait pas d'incident de type Mojave à Piqua dans l'Ohio.

— Nous ne sommes pas comme ces gens de là-bas, dit-il.

— Où ça, là-bas ? demanda un reporter.

— Là-bas partout, répliqua le shérif.

De la sueur coulait sur sa figure comme des gouttes de glycérine sur du lard. Remo examinait la foule, guettant une attaque possible contre Fielding. Il surprit le regard de Maria. Elle sourit. Il lui rendit son sourire. Chiun s'interposa entre eux.

Une brise légère fit onduler le blé dans un champ voisin et donna à l'indolente journée d'été l'odeur de la vie même. Remo surprit un échange de regards entre un homme en chapeau panama et un autre en costume léger gris clair. Ils étaient chacun à un bout du champ. Et tous deux regardaient un homme bedonnant aux larges épaules qui examinait quelque chose qu'il tenait entre ses mains et tournait les yeux vers Remo. Quand Remo le dévisagea, il fourra l'objet dans sa poche de pantalon et s'intéressa passionnément à ce qui se passait dans le champ. Les trois hommes avaient triangulé la superficie. Remo

se glissa vers l'homme bedonnant en costume blanc.

— Salut, dit Remo. Je suis un pickpocket.

L'homme continua de regarder droit devant lui.

— J'ai dit bonjour, dit Remo.

Les souliers de crocodile de l'homme s'enfonçaient dans le sol fraîchement retourné de l'Ohio sous le poids de 140 kilos de muscles, d'os et d'une barbe de deux jours. Il avait une figure martelée ici et là par des poings et des matraques et une ligne blanchâtre bosselée représentait le processus de guérison achevé d'un très ancien coup de couteau. Il était un peu plus grand que Remo et possédait des épaules et de gros poings qui avaient dû pas mal marteler eux-mêmes. De son corps émanait l'odeur du scotch de la veille et de son rosbif d'aujourd'hui..

— J'ai dit salut, répéta Remo.

— Euh, salut, grogna l'homme.

— Je suis un pickpocket, répéta Remo.

La lourde main velue de l'homme se plaqua sur sa poche de pantalon droite.

— Merci de me montrer quelle poche je dois piquer, dit Remo.

— Quoi ? Fit l'homme et Remo glissa deux doigts entre la main grasse et la hanche charnue, pratiquant une déchirure fort nette dans le côté droit du pantalon.

— Quoi ? Grogna l'homme qui sentit soudain son caleçon sous sa main droite.

Il empoigna le jeune homme mince, mais quand ses énormes mains se refermèrent sur les épaules, les épaules n'étaient plus là et le type mince continuait de marcher en fouillant la poche de pantalon comme s'il se promenait dans un jardin en lisant un livre.

— Hé, vous ! Rendez-moi ma poche ! cria l'homme. C'est ma poche.

Il balança son poing à la nuque, mais la tête du type mince n'était plus là. Il ne s'esquiva pas, il ne se baissa pas, mais la tête n'était tout simplement plus là quand le swing passa là où elle aurait dû être. Les deux autres hommes du triangle se dirigèrent vers le lieu de l'altercation. Le bureau du shérif au complet se dirigea vers l'altercation.

— Quelque chose ne va pas ? demanda le shérif entouré d'adjoints la main sur leur pistolet.

— Tout va bien, répondit le gros homme au pantalon déchiré. Tout va bien. Ça va.

Il répondait par instinct. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais dit la

vérité à un policier.

— Ça va ? demanda le shérif à Remo.

— Très bien, merci, et vous ? dit Remo en examinant la poche qu'il avait piquée.

— Bon, alors, circulez, dit le shérif.

Voyant tous ses adjoints massés autour de lui, il leur cria de retourner à leurs postes. Il n'y aurait pas, déclara-t-il, un autre incident du désert Mojave dans son canton.

Remo jeta des clefs de voiture et des billets de la poche. Il garda un petit carré de papier blanc qui paraissait imprimé. C'était un croquis de deux hommes, aux traits raides et inexpressifs de portrait-robot de la police. Un vieil Oriental aux cheveux clairsemés et un Blanc plus jeune aux traits aigus et aux pommettes saillantes. Le Blanc avait des cheveux comme ceux de Remo. Les yeux de l'Oriental étaient plus creux que ceux de Chiun, mais Remo comprit que c'était un portrait-robot de Chiun et de lui. Les yeux plus creux lui apprenaient qui s'était tenu à côté de l'artiste en disant « oui » et « non » tandis que les yeux et les bouches apparaissaient sur le papier. Tous les yeux paraissent plus enfoncés quand ils sont sous la lumière crue d'un plafonnier, comme par exemple une table de billard dans une salle de billard.

Le salon de billard de Pete à East Saint-Louis. Les yeux du Blanc étaient moins profondément enfoncés parce que Remo ne s'était pas tenu près du billard. Il appela Chiun d'un geste.

Chiun arriva derrière les deux autres hommes du triangle.

— Regardez, dit Remo en lui montrant la carte. Maintenant je sais que vous avez gagné cet argent en jouant au billard. Vous étiez à la table de billard. Regardez les yeux.

L'homme au panama chuchota quelque chose où il était question d'avoir quelqu'un. Le gros homme trottina vers une Eldorado blanche, au bord de la foule.

— L'ombre des yeux. Oui, je vois, dit Chiun. La lumière d'en haut.

— Précisément, dit Remo.

Le gros homme sans poche de pantalon fit rouler l'Eldorado sur la terre molle vers Chiun et Remo. Il ouvrit la portière de son côté, révélant un canon scié sur ses genoux. La portière cachait l'arme aux hommes du shérif. Elle était braquée sur Remo et Chiun.

— Ça ne peut pas être moi, dit Chiun. Ton portrait te ressemble assez bien, si l'on considère qu'il a été peint de mémoire, manifestement. Il lui manque le caractère que j'ai ajouté à ta figure. L'autre personne m'est inconnue.

— On dirait le Chinetoque, dit l'homme au panama, arrivant derrière eux. On les tient. Vous deux, montez dans la voiture et un peu vite.

— Ça ne peut pas être ma figure, dit Chiun. C'est la figure d'un vieillard. Ça ne peut pas être moi. Elle manque de chaleur, de joie et de beauté. Elle n'a pas la grâce du caractère. Elle n'a pas l'expression de majesté. Ce n'est que la tête d'un vieillard, répéta-t-il en levant les yeux vers l'homme au panama. Cependant, si vous pouviez me donner un agrandissement de l'homme blanc, j'aimerais le faire encadrer.

— Sûr, pépé dit l'homme au panama. Grand comment ? Vingt-cinq-cinq ?

— Non. Pas si grand. Ma photo de Rad Rex est une vingt-vingt-cinq. Quelque chose de plus petit. Pour poser à côté de mon portrait de Rad Rex, mais un peu derrière. Savez-vous que Rad Rex, le célèbre acteur de télévision, m'a appelé gracieux et m'a présenté ses humbles respects ?

La figure de Chiun rayonnait de fierté.

— Ça va, dit l'homme au sourire pincé. Vous avez une vingt-vingt-cinq d'une pédale. Je vous ferai faire un agrandissement de celle-là, mais plus petit.

— Qu'est-ce que c'est, pédale ? demanda Chiun à Remo qui soupira.

— Un garçon qui aime les garçons.

— Un inverti ? demanda Chiun.

— Je le crois.

— Une chose sale et dégoûtante ? demanda Chiun.

— Ça dépend comment on la voit.

— Comme cette créature, dit Chiun en désignant de la tête l'homme au panama, la voit.

— Comme il la voit, c'est ça, dit Remo. Sale et dégoûtante.

— Je m'en doutais, murmura Chiun.

Il se tourna vers l'homme au chapeau qui commençait à se demander pourquoi Johnny Deuce l'envoyait aussi loin dans l'Ohio pour prendre livraison d'une paire de cinglés alors qu'il ne manquait pas de malades mentaux chez eux à Saint-Louis.

— Vous. Venez ici, dit Chiun.

— Montez dans la voiture, dit l'homme au chapeau. Parce que trop, c'était trop.

— Après vous, dit Chiun et l'homme au panama ne remarqua rien, il ne sentit vraiment rien, mais il fut propulsé par-dessus la tête du

vieux monsieur, vers la portière ouverte de la voiture.

Il s'écrasa sur le siège avant. Sa tête cogna celle du conducteur et son corps tomba sur le canon scié. La tête du conducteur se rejeta en arrière et son index se crispa involontairement sur la détente. Le coup partit dans un bruit d'explosion étouffé.

Une flamme rouge jaillit de la voiture. Des plombs soulevèrent la terre autour des pieds de Remo et de Chiun.

— Hé, vieux, attention, dit Remo. Quelqu'un pourrait être blessé.

Il se retourna pour voir si quelqu'un avait remarqué le coup de fusil. Le troisième homme était maintenant derrière lui, un .45 à la main.

— Dans la voiture.

— Dans la voiture ? dit Remo. Parfaitement.

Le troisième homme passa par-dessus la tête de Remo et atterrit sur les deux autres masses, à l'avant. Mais Remo ne le remarqua pas, parce qu'il voyait deux adjoints du shérif approcher à grands pas.

— Oh oh, fit Remo. Tirons-nous d'ici. Montez dans la voiture, Chiun.

— Toi aussi ?

— S'il vous plaît, Chiun. Montez.

— Du moment que tu dis s'il vous plaît. En te souvenant que nous sommes partenaires à parts égales.

— C'est ça, c'est ça.

Chiun était déjà assis à l'arrière de l'Eldorado et Remo au volant. Les adjoints du shérif étaient plus près et pressaient le pas à la manière de policiers qui ne sont pas certains qu'un méfait a été commis, mais qui ne vont laisser personne quitter les lieux du crime bon Dieu !

Remo balança un des individus groggy et gigotant sur le siège arrière.

— Non, dit Chiun avec fermeté. Je ne les veux pas ici derrière.

— Pourquoi moi, Dieu ? demanda Remo.

Il repoussa le restant du quart de tonne de chair vers l'autre portière et démarra. Pendant un moment il put voir dans son rétroviseur les hommes du shérif qui le regardaient s'éloigner, tout juste vaguement intéressés. Puis sa vue fut bouchée par le corps de l'arrière rejeté par Chiun à l'avant.

Il roula sur un chemin de terre serpentant à travers champs, assez content de lui-même. La dernière démonstration de Fielding dans le Mojave avait cédé la plus grande partie de sa place à la une des

journaux à la violence qui y avait éclaté ; cette fois, il avait empêché cela. C'était le moins qu'on pouvait faire pour un homme qui allait sauver le monde de la famine.

L'homme au panama fut le premier à se remettre. Étonnamment, il trouva le pistolet encore dans sa main et se dégagea tant bien que mal de la masse de bras et de jambes pour le braquer sur Remo.

— Ça va, beau brun, maintenant gare-toi sur le bas-côté.

— Chiun, dit Remo.

— Non, répliqua Chiun. Je ne souillerai pas mes mains avec une personne qui diffame le nom de Rad Rex, brillante vedette de *Lorsque tournent les Planètes*.

— Allez, Chiun, conduisez-vous bien, insista Remo.

— Non.

— Ce n'est pas celui-là qui a dit du mal de Rad Rex, mentit Remo.

— Ma foi, tu ne peux pas m'en vouloir de me tromper. Tout le monde sait que tous les Blancs se ressemblent. Mais...

L'homme au .45, qui n'avait rien compris à cette petite discussion, n'eut pas l'occasion d'assister à sa conclusion. Avant qu'il puisse bouger, avant qu'il puisse prononcer un seul mot pour avertir cet avorton minable au volant de s'arrêter, il ressentit une légère douleur à la tête. Ce n'était guère plus que l'irritation d'une piqûre de moustique, après quoi il ne sentit plus rien du tout parce que l'index de fer de Chiun perça sa tempe et pénétra dans son cerveau.

L'homme retomba sur le tas de corps.

— Tu as menti, Remo, dit Chiun. J'ai bien vu que c'était celui à la bouche mauvaise, parce que sa tête est vide.

— Ne vous fiez jamais à un homme blanc. Surtout pas à un partenaire à parts égales.

— Oui. Mais tant que j'y suis...

Chiun se pencha sur le dossier du siège avant et pendant que Remo conduisait, il envoya les deux autres rejoindre leur compagnon, puis il se rassit avec satisfaction.

Remo attendit d'être hors de vue du site de la démonstration pour se garer sous un arbre. Il laissa tourner le moteur.

— Venez, Chiun, nous ferions bien de retourner là-bas. Il pourrait y en avoir d'autres, avec Fielding pour cible.

— Il n'y en a plus, assura Chiun.

— Vous ne pouvez pas en être certain. En quelque sorte, ils ont fait de nous les gardes du corps de Fielding ou je ne sais quoi. Ils pensent probablement que s'ils se débarrassent de nous, ils pourront viser

tranquillement Fielding.

— Il n'y en a plus, insista Chiun. Et pourquoi voudrait-on faire du mal à Fielding ?

— Je ne sais pas, Chiun. Ils essayent peut-être de voler le secret de ses Graines Miracles. Voler la formule et la vendre. Il y a de méchantes gens dans le monde, vous savez.

— Souviens-toi que tu as dit ça... partenaire, dit Chiun.

CHAPITRE VIII

La dernière fois que Johnny Deuce avait attendu avec impatience le journal télévisé de six heures, c'était quand le sénat des États-Unis enquêtait sur le crime organisé et il avait eu l'occasion de rire de ses vieux amis.

Ils avaient défilé comme à la parade. Des gens à qui il avait donné des conseils, des hommes qu'il avait essayé de dresser, mais qui, en dépit de leurs costumes neufs et même s'ils n'étaient plus armés, même s'ils s'étaient tous enveloppés dans des couvertures d'hommes d'affaires, conservaient la vieille mentalité du mafioso moustachu. Alors ils finissaient en servant de pitance aux Américains pour le journal de six heures alors que Johnny Deuce était chez lui dans son salon, essayant de repousser la main de sa femme et riant aux éclats.

Mais cette fois le journal ne le faisait pas rire, non à cause de ce qu'il montrait, mais par ce qu'il ne montrait pas. Il y avait un long reportage enthousiaste sur la démonstration de Fielding dans l'Ohio. Un présentateur maquillé apparut sur un plan pris à côté du champ à peine semé et parla avec éloquence des grands bienfaits des graines miraculeuses pour l'humanité. C'était un journaliste de l'Ohio animé d'un bel esprit de clocher et, dans un élan de fierté chauvine, il fit observer que les semailles d'aujourd'hui avaient bien changé de celles du Mojave qui avaient été gâchées par des violences encore inexpliquées.

Johnny Deuce cessa d'écouter quand le présentateur commença à radoter sur l'Amérique faisant honneur à sa responsabilité de grenier du monde.

Il entendit la météo annoncer du mauvais temps et puis il s'enferma dans son petit bureau pour réfléchir et ne s'arracha à ses réflexions qu'au journal de onze heures, pour consacrer de nouveau son attention au petit écran.

Mais ce fut exactement la même chose. Pas de nouvelles de violence, pas de nouvelles de la mort des gardes du corps de Fielding et, en écoutant, Johnny Deuce ne perdit pas de temps pour en tirer une juste conclusion. Les trois hommes qui avaient été envoyés pour régler leur compte au Blanc à la figure dure et au vieil Oriental étaient morts.

S'ils avaient réussi, les fruits de leur travail seraient annoncés aux actualités. C'était une déduction ; la conclusion probante, c'était qu'ils

n'avaient pas téléphoné alors qu'il leur avait bien dit qu'ils devaient l'appeler à sept heures du soir, pas plus tard, s'ils ne voulaient pas avoir leurs joyeuses remplies de sable.

Il laissa le son du reste du journal bourdonner autour de lui et se replongea immédiatement dans l'état de repos des cinq dernières heures, assis nonchalamment alors que son cerveau carburait, formait des plans, préparait son attaque et cette fois s'assurait que ça marcherait.

Satisfait et convaincu, il se ranima juste assez longtemps pour entendre la fin du journal. L'homme de la météo était là. Il était maigre, avec une moustache et une demi-biture.

On prévoyait toujours de la pluie.

CHAPITRE IX

Au moment où Johnny Deuce réfléchissait, Remo amenait son puissant intellect à se pencher sur à peu près le même problème : l'assassinat.

Qui pouvait vouloir la formule de Fielding au point de chercher à l'obtenir en se débarrassant d'abord de Remo et Chiun ? Comme les Graines Miracles magiques allaient être pratiquement données, que pouvait-on gagner en volant leur secret ?

Malgré la masse considérable de tissus cicatrisés et de poings massifs que Chiun et lui avaient rencontrés, l'instinct de Remo lui disait que ce n'était pas une entreprise du Milieu. Le Milieu avait d'autres soucis que l'agriculture. L'usure était bien assez lucrative, tout comme la prostitution, la drogue, les jeux et la politique, les crimes usuels de l'Amérique.

Non. Pas le Milieu. Remo penchait pour quelque puissance étrangère, derrière la violence qui semblait suivre Fielding à la trace.

Ses premiers soupçons se portèrent sur l'Inde, mais Chiun se moqua de cette suggestion quand Remo la hasarda.

— Jamais l'Inde n'embaucherait des assassins, même des gros, pour essayer de faire un travail. Elle ne voudrait pas gaspiller quelques milliers de tes dollars alors qu'ils peuvent si bien servir à fabriquer des armes nucléaires.

— Vous êtes sûr ? demanda Remo.

— Naturellement. L'Inde essaierait de se procurer la formule pour son propre compte exclusivement en priant.

Remo hocha la tête et retomba contre le dossier du canapé dans leur chambre d'hôtel de Dayton. Qui d'autre, si ce n'était pas l'Inde ? Qui y avait-il eu d'autre à la démonstration ?

Bien sûr.

Cuba. Maria Gonzalès.

— Chiun, dit Remo.

Chiun était assis au milieu du tapis du petit salon, contemplant le bout de ses doigts joints.

— C'est mon nom, murmura-t-il sans détacher son regard de ses doigts.

— Savez-vous où est descendue cette Cubaine ? Elle ne vous l'a pas

dit ?

— Je n'ai pas l'habitude de chercher à connaître les chambres d'hôtel de femmes inconnues, déclara Chiun.

— Je ne sais pas. Vous vous interposez toujours entre nous et je commence à me demander si vous ne lâchez pas Barbara Streisand pour elle.

— Attention, dit Chiun qui ne supportait pas que l'on plaisante sur le grand amour sans espoir de sa vie. Même les partenaires à parts égales doivent avoir du tact. [11](#)

— Vous ne savez pas où elle est ?

— Elle est cubaine. Si elle est encore en ville, alors elle sera descendue dans l'hôtel le moins cher.

L'employé de la réception dit à Remo que l'hôtel Needham était sans conteste le moins cher de la ville. Non seulement le moins cher, mais le plus sale.

Quand Remo téléphona à l'hôtel Needham, il apprit qu'en effet Maria Gonzalès y était descendue. En fait, il y avait là trois Maria Gonzalès.

— Celle-ci est plutôt jolie.

— La plupart des filles qui descendent ici sont plutôt jolies, dit au téléphone l'homme à la voix onctueuse. Bien sûr, ça dépend de vos goûts. Mais si vous voulez un conseil...

— Non, je ne pense pas. Cette fille a dû s'inscrire aujourd'hui.

— Je n'ai pas l'habitude de donner ce genre de renseignements, dit la voix dont l'onctuosité se congela.

— J'ai l'habitude de distribuer des billets de cinquante dollars aux gens qui me disent ce que je veux savoir, répliqua Remo.

— Maria Gonzalès occupe depuis aujourd'hui la chambre 363. Elle n'est pas comme les deux autres Maria. C'est une Cubaine ; les autres sont des Mex. On n'a pas souvent des Cubaines par ici, mais je suppose qu'elle n'a pas encore eu le temps de s'établir parce qu'il n'y a pas eu de coups de téléphone ni de visites ni...

— J'arrive, dit Remo. J'ai cinquante dollars pour vous.

— Je vous attends. À quoi je vous reconnaitrai ?

— J'aurai la braguette fermée.

L'employé de la réception de l'hôtel Needham avait une tête assortie à sa voix. La cinquantaine luttant pour en paraître 49 ; 90 kilos, habillés pour en paraître 75 ; petit, vêtu pour paraître grand ; à moitié chauve coiffé pour paraître avoir des cheveux. Si des mèches de Brillo couvertes de vernis pouvaient passer pour des cheveux.

— Ouais ? fit-il à Remo.

— Je suis Pete Smith et je cherche mon frère John. Vous avez un John Smith ici ?

— Douze.

— Ouais, mais il est avec sa femme.

— Tous les douze.

— Ouais, mais c'est une blonde en mini-jupe, jolies jambes, gros seins et trop maquillée.

— Dix comme ça.

— Elle a la vérole.

— Pas ici, affirma l'employé. C'est un endroit propre.

— Bien, dit Remo. C'était ce que je voulais savoir. Mon frère n'est pas descendu ici. Je voulais simplement examiner les lieux. IBM pourrait avoir besoin de la grande salle de bal pour sa prochaine réunion annuelle des actionnaires.

— Écoutez, mon vieux, vous voulez quelque chose ?

— Je veux vous donner cinquante dollars.

— J'écoute, j'écoute.

Remo détacha un billet de la liasse dans sa poche et le jeta sur le comptoir.

— Maria Gonzalès occupe toujours la chambre 363 ?

L'employé empocha l'argent avant de répondre :

— Oui. Vous voulez que je vous annonce ?

— Non, ne vous dérangez pas. Les surprises sont toujours si amusantes, pas vrai ?

De la chambre 363 filtraient les accents d'une musique martiale. Remo frappa fort pour se faire entendre dans ce tumulte. Il frappa encore. La musique baissa brusquement. Derrière la porte, une voix demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Cuba Libre, répondit Remo.

La porte s'entrouvrit prudemment, retenue par la chaîne. Maria regarda par l'entrebâillement. Remo sourit.

— Salut. Vous vous souvenez de moi ?

— Si vous venez vous excuser du comportement de vos compatriotes, vous arrivez trop tard, gronda-t-elle.

— Ooooooh, que s'est-il passé ? demanda Remo avec sollicitude.

Elle baissa les yeux sur le bas-ventre de Remo.

— Au moins, vous savez vous conduire. Le superbe Oriental a dû

vous apprendre les bonnes manières. Vous pouvez entrer. Mais conduisez-vous bien.

— Qu'est-il arrivé pour vous fâcher contre nous ? demanda Remo en entrant dans la chambre.

Maria portait la même tenue que dans l'après-midi, une mini-jupe et un blouson kaki, tous deux remplis à la perfection. Elle avait l'air d'un garde de sécurité du Playboy Club local. Elle se tourna vers Remo, les poings sur les hanches dans un geste d'indignation.

— Il n'y a que quatre heures que je suis ici. Déjà cinq hommes ont tambouriné à ma porte en exigeant d'entrer. Ils ont dit des choses innommables. L'un d'eux s'est exposé.

— Exhibé, rectifia Remo.

— C'est cela. Quel genre de pays est-ce, où les hommes font des choses pareilles ?

— Ils vous prennent pour une autre Maria Gonzalès. Une pute.

— Qu'est-ce que c'est, pute ?

— Une prostituée.

— Ah oui. Les prostituées. Nous en avions avant Fidel.

— Vous aviez aussi des récoltes de sucre, à l'époque.

— Oui, mais maintenant nous avons la dignité.

— Et le ventre vide.

Maria voulut répliquer, se ravisa et hocha brusquement la tête.

— C'est ça. C'est pourquoi je suis ici. Et vous pouvez m'aider parce que vous êtes un Yankee très important.

— Comment le savez-vous ?

— L'Oriental. Il m'a dit, en camarade du tiers-monde, que vous êtes très important. Vous êtes chargé de protéger la Constitution. Il a dit qu'il était votre partenaire à parts égales, mais personne ne croit qu'il est aussi important que vous parce qu'il a la peau jaune. Êtes-vous chargé de protéger la Constitution ?

— Absolument, dit Remo. Je la conserve dans une cantine sous mon lit.

— Alors vous devez me dire comment ce M. Fielding fait pousser ses Graines Miracles, supplia Maria.

— Vous tenez vraiment à le savoir, hein ?

— Oui.

— Pourquoi ? La Graine Miracle va presque être donnée pour rien.

— Presque c'est encore trop. Mon pays est très pauvre, Remo... C'est bien Remo, n'est-ce pas ? N'importe quel prix est trop cher. Tous nos fonds sont engagés. Nous devons notre âme aux Russes. Pouvons-

nous maintenant donner nos corps aux Yankees américains ? C'est pour ça que je suis ici, pour essayer de trouver comment Fielding fait ce qu'il va faire.

— Vous seriez prête à tuer pour ça ? demanda Remo.

— Je serais prête à faire n'importe quoi pour ça. C'est pour Cuba... pour Fidel... pour la mémoire du Che... pour la révolution socialiste !

Elle leva les mains et commença à déboutonner son blouson. Quand il fut ouvert, elle l'écarta pour exhiber ses seins. Elle sourit à Remo.

— Je ferais n'importe quoi pour le secret. Je serais même votre tupe.

— Pute.

— C'est ça. Pute.

Maria s'assit sur le lit, ôta son blouson puis elle se mit en position allongée comme si elle disposait un vase de fleurs.

— Je serai votre pute et puis vous me direz votre secret. D'accord ?

Remo hésita un moment. Si elle avait déjà tué des gens pour découvrir les secrets de Fielding, pourquoi essayait-elle de les lui soutirer ainsi ? D'un autre côté, si elle n'avait rien à voir avec les meurtres, alors Remo profiterait d'elle en prétendant connaître une formule dont il ignorait tout.

Remo lutta avec sa conscience, qui maintenait son score irréprochable.

— Vous iriez vraiment jusqu'aux dernières extrémités, on dirait.

— Si des extrémités, c'est dépravé, je le ferai, dit Maria en s'humectant les lèvres comme elle l'avait vu faire dans les films américains avant qu'ils cessent d'être distribués à Cuba. Je ferai tout pour la formule. Même des extrémités.

Remo soupira. Pas étonnant qu'elle ait l'air de si bien s'entendre avec Chiun. Quand ils le voulaient, ni l'un ni l'autre ne comprenait l'anglais.

— Très bien, dit Remo. Aux extrémités !

Il se considérait comme un gagnant par au moins vingt-six extrémités. Cela avait été assuré par une partie du premier entraînement reçu en entrant dans le monde de CURE et de Chiun.

Les femmes lui avait déclaré Chiun, un jour qu'il en avait eu l'occasion, étaient des animaux au sang chaud, comme les vaches, et comme les vaches elles donnaient plus de lait si elles étaient heureuses, les femmes causaient moins de méfaits si on les gardait dans « ledit » état initial. Cependant, expliquait-il, une femme ne trouve pas de satisfaction comme le fait un homme, par les plaisirs de

son intellect et de son travail. On doit contenter les femmes par le cœur et les émotions.

— Cela veut dire qu'elles valent moins que les hommes ? demanda alors Remo.

— Cela veut dire que tu es stupide. Non. Les femmes ne valent pas moins que les hommes. Elles sont différentes. Par bien des côtés, elles valent mieux que les hommes. Par exemple. On peut faire peur à un homme en colère. Mais jamais personne n'a été capable d'effrayer une femme en colère. Tu vois. Ça s'appelle un exemple. Bon. Cesse de m'interrompre. On doit contenter les femmes par le cœur, par l'émotion. Dans ton pays, cela veut dire le sexe parce que les femmes n'ont pas le droit d'avoir d'autres émotions dans ce pays, de crainte qu'on mette leur nom dans les journaux et que tout le monde les montre du doigt comme des phénomènes.

— Oui, oui, juste, j'y suis, dit Remo qui n'y était pas du tout.

Les trente-sept pas de Chiun pour procurer à une femme la béatitude sexuelle suivirent alors. Il avertit Remo que ces leçons étaient tout aussi importantes que d'apprendre la bonne méthode du coup papillonnant avec le dos de la main.

Remo promit de s'entraîner aux trente-sept pas de Chiun avec diligence et régularité, même s'il ne s'entraînait pas au coup papillonnant. Mais il découvrit quand il les eut appris, tous les trente-sept, quand il fut capable de réduire les femmes à l'état de gelée, qu'il avait perdu pratiquement toute faculté d'éprouver du plaisir sexuel. Alors qu'il devait penser à son propre corps, il essayait de se rappeler si le pas suivant était le genou gauche ou droit de la femme.

Son entraînement était également gêné du fait qu'il n'avait jamais dépassé le pas onze avec aucune femme avant de sauter à pieds joints au pas trente-sept. Il doutait qu'une femme puisse résister aux pas douze à trente-sept sans perdre la raison et quand il en parla à Chiun, Chiun lui dit que tous les trente-sept étaient pratiqués régulièrement sur les femmes coréennes et Remo n'était guère enclin à faire un tel sacrifice uniquement pour perfectionner sa technique.

Maria Gonzalès avait ôté sa courte jupe et son slip et s'était couchée sur le dos. La peau de son corps était aussi douce et satinée que celle de sa figure et Remo se dit que quoi que puisse être Maria Gonzalès – espionne, tueuse, agronome ou cinglée gauchiste – elle avait l'air d'autre chose que d'une simple mission de routine.

Remo s'allongea à côté d'elle sur le lit et passa rapidement par les pas un, deux ou trois, qui n'étaient destinés qu'à la préparer. Le quatre, c'était le creux du dos.

— Qui est derrière tous ces meurtres ? demanda Remo.

— Je ne sais pas. Quel est le secret de la Graine Miracle ?

Le pas cinq, c'était le creux du genou gauche, suivi du genou droit, et les pas six et sept le périmètre des aisselles.

— Pourquoi toute cette violence à la démonstration de Fielding ? Qui a embauché les hommes pour faire ça ?

— Je ne sais pas, dit Maria. Depuis combien de temps connaissez-vous Fielding et que savez-vous de lui ?

Le pas huit, c'était l'intérieur de la cuisse droite et le neuf le haut de la cuisse gauche, plus près du cœur.

— Que pouvez-vous me dire sur ce qui se passe ? demanda Remo.

— Rien, dit Maria entre ses lèvres compressées, dans un soupir, et cette fois elle ne posa pas de question.

Le pas dix était l'alpinisme du bout des doigts sur le sein droit. La respiration de Maria devint de petites goulées d'air. Ses yeux qui avaient observé Remo avec méfiance se fermèrent tandis que sa discipline faiblissait et qu'elle s'abandonnait.

Bien, pensa Remo. Elle avait résisté longtemps. Cette fois, c'était sûr. Il arriverait au moins au pas treize. Le onzième était la lente escalade du bout des doigts sur le sein gauche, vers un sommet dur et vibrant. Remo sourit. Le douzième suivit. Il ôta sa main du sein gauche de Maria. Il la fit glisser tout le long du corps et Maria bondit dans les airs, grimpa sur Remo, l'enveloppa, l'avalala. Au-dessus de lui ses yeux noirs étincelaient et ses lèvres rouges découvraient ses dents dans un rictus involontaire.

— Aux extrémités ! glapit-elle. Pour Fidel !

— Aux extrémités, accepta Remo découragé.

Alors qu'elle laissait tomber sa tête sur son cou pour le mordiller, il soupira. Toujours ce foutu pas onze. Mais un jour, un jour il arriverait au douze.

Il se dit qu'il s'y prenait peut-être mal. Il lui faudrait demander à Chiun. Mais il n'avait plus le temps de réfléchir à ça, car il était profondément, profondément plongé dans le trente-sept et il resta longtemps dans le trente-sept, beaucoup plus longtemps que Maria n'était jamais restée dans le pas trente-sept et quand ce pas fut accompli, Maria s'affala à côté de lui et contempla le plafond avec des yeux vitreux.

— Vous n'avez rien à voir avec les meurtres ? demanda Remo.

— Non, grinça-t-elle. Je suis une ratée.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai fait des extrémités et vous ne m'avez pas dit ce que je voulais savoir.

— C'est parce que je ne sais rien, dit Remo.

— Ne vous jouez pas de Maria, Américain. Vous êtes le gardien de la Constitution.

— Vraiment, je ne sais rien. Si je savais quelque chose, je vous le dirais.

— Plusieurs personnes qui sont les coursiers des céréales...

— Des courtiers, rectifia Remo.

— Oui. Des courtiers et des gens du bâtiment ont été tués avec Fielding. Vous ne savez rien de ça ?

— Rien. Je croyais que vous saviez.

Quelque chose tracassait Remo. Il se souvint.

Des entrepreneurs du bâtiment, morts. Jordan en avait parlé aussi avant que Remo le tue, mais Jordan n'avait rien expliqué. Pourquoi des gens du bâtiment ?

— Des gens du bâtiment ? demanda-t-il à Maria. Quels gens du bâtiment ?

— Nos services de renseignement ne savent pas. Ils pensent que ça peut avoir un rapport avec l'entrepôt de Fielding à Denver. Je dois voir. Je ne peux pas manquer à ma patrie.

— Ne vous alarmez pas. Il y a toujours de la place pour une autre Maria Gonzalès dans cet hôtel.

— Je n'appartiens pas à cet hôtel. Je suis ici pour obtenir le secret de la Graine Miracle pour mon gouvernement.

— Et si vous échouez, qu'est-ce que ça fait ? Je connais Fielding. Il va le vendre si bon marché que ce sera pratiquement donné. Pourquoi payer ce que vous allez recevoir en cadeau ?

— Vous ne comprenez pas la vocation socialiste, répondit Maria et elle l'examina avec attention. Ni la cupidité capitaliste.

— Peut-être pas.

Remo fut interrompu par un coup frappé à la porte. Il se leva vivement, alla entrouvrir et risqua un œil par la fente.

— Je veux voir Maria, dit un homme.

— Vous connaissez Maria ? demanda Remo.

— Oui. J'étais ici la semaine dernière.

— Fausse Maria, dit Remo.

— Je veux voir Maria. Je suis monté pour voir Maria. Je veux voir Maria. Je n'attendrai pas pour voir Maria. Je dois voir Maria tout de suite.

— Allez-vous-en, dit Remo.

L'homme tapa du pied.

— Je ne m'en irai pas. Je veux voir Maria. Vous n'avez pas le droit de m'empêcher de voir Maria. Et d'abord qui êtes-vous ? Laissez-moi voir Maria et quand nous aurons fini, nous aurons des sandwiches au bacon, à la laitue et à la tomate. Sur toast. Je veux un sandwich. Avec de la mayonnaise. Sur toast léger. Des toasts de pain complet. Ils font de bons toasts de pain complet en face chez Wimple's. Je veux aller chez Wimple's. Il me faut un sandwich. Pourquoi est-ce que vous ne voulez pas me laisser aller manger un sandwich ? Je vais chez Wimple's tout de suite et s'ils n'ont plus de toasts au pain complet, ce sera de votre faute parce que vous me retenez ici pour me faire parler. J'ai faim.

— Et Maria ? demanda Remo.

— Maria ? Qui est Maria ? demanda l'homme et il repartit dans le couloir, d'une allure qui n'était pas tout à fait de la marche, mais quelque chose comme un croisement entre la marche et le trot du lapin, la démarche d'un enfant qui sait bien qu'il doit y avoir une salle de bains quelque part et qui est résolu à ne pas mouiller sa culotte parce qu'il saura bien la trouver tout seul. Remo attendit un moment avant de fermer la porte, de crainte que Jeannot Lapin change d'idée et revienne en trotinant. Mais quand il entendit claquer la porte de l'ascenseur au bout du couloir, il referma et rentra dans la chambre.

— Qui était-ce ? demanda Maria.

— Je ne sais pas. C'était soit Chiken Little soit Henny Penny.

— Je ne connais pas ces personnes.

En se retournant, Remo vit que Maria était levée et toute habillée.

— Où allez-vous si vite ? demanda-t-il.

— À Denver. Voir ce que je peux trouver. Vous m'avez pompée... c'est le mot ?

— Si on veut, dit Remo.

— Bref, vous m'avez pompée et je vous ai pompé et nous avons découvert que ni l'un ni l'autre ne sait rien, alors je vais aller à l'entrepôt de Fielding à Denver pour voir ce que je peux trouver. (Elle sourit.) Vous avez été très bon. J'ai eu bien du plaisir.

— Je ne le dirai pas à Fidel, promit Remo.

Mais Maria ne l'entendit pas. Elle était déjà partie et il contempla la porte fermée pendant un moment avant de pousser un soupir et de se rhabiller.

CHAPITRE X

Sept secrétaires ne savaient pas où était James Orayo Fielding. La huitième et la neuvième savaient, mais ne voulaient rien dire. La dixième savait et le dit, surtout lorsque Remo lui eut expliqué que si elle ne lui disait pas où était Fielding, il irait la voir chez elle dans la soirée et lui montrerait, de très près, pourquoi il avait les os de la face aussi durs et les yeux aussi noirs.

Fielding occupait une suite sur le toit, au dernier étage de l'hôtel Walden, qui se distinguait de l'hôtel Needham par la présence d'eau chaude et de propreté et l'absence d'occupants salaces tous nommés John Smith.

— Bien sûr que je me souviens de vous, dit Fielding. Nous avons eu cette conversation dans le Mojave, après cette violence déplaisante. Vous êtes un agent du gouvernement, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas dit ça, dit Remo.

— C'était superflu. Vous avez l'allure d'un homme qui a une mission. La vie m'a permis de découvrir que les seules personnes ayant cet air-là sont celles qui travaillent pour une structure serrée, un gouvernement... ou qui agonisent.

— Ce sont peut-être les mêmes.

— Possible, dit Fielding en s'écartant de Remo pour aller se rasseoir derrière son bureau. Mais d'autre part...

Remo, qui avait un seuil de tolérance à la philosophie extrêmement bas, coupa court :

— Je crois qu'on essaye de vous tuer, monsieur Fielding.

Fielding regarda Remo avec des yeux grands ouverts, inexpressifs et impassibles.

— Cela ne m'étonnerait pas. Il y a de l'argent à gagner dans l'alimentation. Partout où il y a de l'argent à gagner, il y a des possibilités d'ennuis.

— Voilà ma question, dit Remo. Pourquoi ne donnez-vous pas tout simplement la formule de la Graine Miracle ? Vous la publiez et vous vous en lavez les mains.

— Asseyez-vous... Remo, avez-vous dit ?... Asseyez-vous. Il y a une raison fort simple, Remo. La même cupidité qui peut pousser des gens à vouloir me tuer. C'est cette cupidité qui me retient de donner mes secrets. La nature humaine, mon garçon. Vous donnez quelque chose

et les gens pensent que c'est sans valeur. Mettez-y un prix – n'importe quel prix, même minime – et cela devient de l'or. Les gens n'acceptent pas ce qui est gratuit. Autre chose. Je devais conclure un marché avec Feldman, O'Connor et Jordan pour la publicité de la Graine Miracle. Eh bien, ils m'en ont repris la propriété. Et ils veulent des bénéfices. Je croyais vous l'avoir expliqué. Non ?

Remo ne répondit pas à la question, mais demanda :

— Vous avez un entrepôt à Denver, je crois ?

Fielding releva vivement la tête et ses yeux se voilèrent.

— Oui, murmura-t-il.

Il parut sur le point d'ajouter quelque chose, mais se tut. Remo attendit et reprit :

— Vous ne pensez pas que vous devriez avoir un service de sécurité sur place ?

— C'est une bonne idée. Mais les gardes coûtent cher. Et tout ce que j'avais, toute ma fortune personnelle, tout a été consacré à la Graine Miracle. Mais je n'ai aucune raison de me faire trop de souci.

Il sourit, du sourire satisfait d'un chat se purléchant après un repas volé.

— Pourquoi ?

— Il se garde en quelque sorte lui-même. D'ailleurs, toute personne qui y pénétrerait ne comprendrait rien à tout ça.

— Je pense que vous devriez être protégé aussi. Il y a eu vraiment trop de violence à vos semailles.

— Vous portez-vous volontaire, mon garçon ?

— S'il le faut.

— Nous avons un vieux dicton, du moins dans l'armée où j'ai servi : ne vous portez jamais volontaire.

Fielding s'essaya à un petit sourire. C'était celui d'un homme qui s'en moque, estima Remo. Était-il possible que le seul but de Fielding dans la vie fût de donner ses Graines Miracles au monde et au diable tout le reste ?

— Vous n'avez pas peur ? demanda-t-il.

Fielding prit le calendrier à lecture directe sur son bureau. Il indiquait trois mois et onze jours.

— Je n'ai plus que ce temps-là à vivre. Croyez-vous que je puisse avoir d'autres soucis ? Qu'on me laisse simplement achever mon travail.

Plus tard, s'adressant à Chiun dans leur chambre, Remo déclara :

— C'est un homme incroyable, petit père. Tout ce qu'il veut, c'est

le bien de l'humanité.

Chiun se contenta de hocher la tête. Ces derniers temps, il avait tendance à être morose dans la journée, depuis qu'il boycottait les feuilletons télévisés. Il passait son temps avec une plume, un encrier et de grandes feuilles de papier, à écrire des lettres aux chaînes de télévision, exigeant qu'elles cessent d'introduire de la fausse violence dans leurs drames de la journée, sinon il ne serait pas responsable des conséquences. Il leur donnait à chacune trois jours pour accéder à sa demande. Les trois jours se terminaient aujourd'hui.

Remo remarqua que le hochement de tête de Chiun manquait d'enthousiasme.

— Bon, petit père, quelque chose ne va pas. Qu'est-ce que c'est ?

— Depuis quand t'intéresses-tu à l'humanité ?

— Je ne m'y intéresse pas.

— Alors pourquoi t'intéresses-tu tant à ce Fielding ?

— Parce que même si je ne suis pas intéressé par l'humanité, ça fait plaisir de rencontrer quelqu'un qui l'est. Petit père, cet homme est bon.

— Et *Lorsque tournent les Planètes* était une bonne histoire. Bonne et vraie. Mais elle ne l'est plus.

— Ce qui veut dire ?

— On n'épelle de petits mots que pour les enfants.

Sur ce, Chiun croisa les bras et refusa obstinément d'expliquer sa réflexion.

— Savez-vous pourquoi les organisations ne devraient jamais donner de l'avancement aux gens ? demanda Remo.

— Non. Mais je suis sûr que tu vas me le dire.

— Maintenant que vous êtes partenaire à parts égales, vous avez cessé de travailler. Ça arrive tout le temps.

Chiun renifla bruyamment.

— C'est bon. Restez assis là. Moi je vais m'assurer que personne ne vole la formule de Fielding. S'il veut la donner à ses propres conditions, eh bien je ferai en sorte que ces conditions soient respectées.

— Perds ton temps comme tu veux. Comme tu as choisi cette mission, je vais rester assis, ici, à réfléchir à quelque chose d'important à faire pour notre prochaine mission. Comme je suis désormais partenaire à parts égales, j'ai le droit de choisir.

— Faites ce que vous voulez.

Remo passa dans la pièce voisine et se jeta sur le lit. Il fallait

commencer par le commencement. Il avait à affronter deux menaces : une force qui avait recours à la violence et peut-être Fielding comme objectif et Maria Gonzalès qui essayait de voler la formule de Fielding.

Il téléphona à l'hôtel Needham et reconnut l'employé onctueux.

— Vous vous souvenez de moi ? dit Remo. Je suis passé voir Maria Gonzalès, la Cubaine, l'autre jour.

— Oui, monsieur. Je m'en souviens certainement.

— Maria est revenue ?

— Non.

— Il y aura encore cinquante dollars pour vous si vous me faites savoir quand elle aura regagné sa chambre.

— Aussitôt, promit l'employé.

— Bien. N'oubliez pas, dit Remo puis il donna son numéro, raccrocha, ferma les yeux et s'endormit.

Mais quand le téléphone sonna, ce ne fut pas l'employé. Remo entendit la voix plaintive et citronnée du Dr Harold Smith.

— Je ne voudrais pas rester pendu par les pouces en attendant votre rapport.

— C'est drôle. C'est justement ce que j'aimerais que vous fassiez, répliqua Remo.

— Il y a eu trois personnes... euh... découvertes sur ce site de démonstration dans l'Ohio. C'est de vous ?

— Toutes les trois.

Rapidement, Remo mit Smith au courant de l'affaire et de ce qu'il avait appris.

— Je ne sais pas pourquoi, mais on dirait que quelqu'un veut abattre Fielding.

— C'est possible. Je vous laisse faire pour ça. Ce n'est pas la raison de mon coup de fil.

— Pourquoi appelez-vous ? Est-ce que je suis encore à découvert sur ma note de frais, ce mois-ci ?

— Nous avons des indications selon lesquelles quelqu'un – nous ne pouvons encore dire qui – essaye de se rapprocher de nous. Des questions sont posées un peu partout. Ceux qui se rapprochent de nous pourraient se rapprocher de vous.

— Pas de chance pour eux.

— Ni pour vous, peut-être, dit Smith. Soyez prudent.

— Votre sollicitude me touche profondément.

CHAPITRE XI

Maria ne revint pas avant le lendemain, mais elle ne devait pas avoir eu le temps d'enlever son chapeau quand l'employé de la réception de l'hôtel Needham téléphona à Remo.

— Hé, l'ami, c'est votre vieux copain de l'hôtel Needham.

— Elle est revenue ?

— À l'instant... À vous de jouer, maintenant, ajouta l'homme avec un petit rire salace.

— Merci, dit Remo qui n'avait aucune envie de remercier et était bien résolu à ne pas donner à l'employé les cinquante dollars promis.

Maria fut très longue à répondre quand Remo frappa à sa porte et lorsqu'elle ouvrit enfin il lui vit des traits pâles et tirés.

— Ah, c'est vous, marmonna-t-elle. Bon, puisque vous êtes là, entrez. Mais ne me demandez pas d'aller jusqu'aux extrémités.

— Qu'est-ce qui se passe ? Vous avez une mine épouvantable.

— Je me sens dans un état épouvantable.

Elle portait une tenue identique à celle de l'avant-veille. Elle ferma la porte à clef et se laissa tomber lourdement sur la chaise, devant le petit bureau de Formica que l'hôtel Needham mettait à la disposition des 0,0001 pour cent de sa clientèle qui payait par chèque. Elle se força à sourire faiblement.

— Ce doit être la vengeance de Montezuma. J'ai les estomacs renversés.

Remo s'assit sur le bord du lit en face d'elle.

— Qu'est-ce que vous avez découvert ?

— Pourquoi vous le dirais-je ? Nous ne sommes pas dans le même camp.

— Si. Nous voulons tous les deux que les formules de Fielding soient données à l'humanité. Si vous pouvez les voler pour votre pays, parfait, mentit Remo. Je ne me soucie que de le garder en vie pour que personne n'en soit privé.

Maria réfléchit à cela en silence, pendant un long moment.

— Bon, dit-elle enfin. D'ailleurs, ce n'est pas comme si je trahissais. Vous êtes le gardien de la Constitution. Si, je ne coopère pas, vous pouvez me faire déporter de votre pays. Ou pire. N'est-ce pas ?

— C'est ça, exactement, dit Remo en pensant que si c'était une

justification qu'elle cherchait, elle aurait une justification. J'irais jusqu'à n'importe quelle extrémité pour savoir ce que vous avez appris.

Maria leva l'index droit et l'agita.

— Je vous l'ai dit. Pas d'extrémités.

Remo remarqua que le bout du doigt était décoloré et couvert de petites cloques.

— Alors, qu'est-ce que vous avez trouvé ?

— L'entrepôt de M. Fielding. Mais il n'est pas dans Denver. Il se trouve en dehors de la ville, un grand bâtiment taillé au flanc d'une montagne rocheuse, en dehors de Denver.

— Et qu'est-ce qu'il y avait dedans ?

— Rien. Des barils de grain. Et des barils d'un liquide que je n'ai pas pu identifier, répondit-elle en levant de nouveau le doigt. Quoi que ce soit, c'était puissant. Regardez ce que ça m'a fait.

Elle contempla tristement la cloque, parut vouloir parler, puis elle bondit et courut à la salle de bains. Remo entendit des haut-le-cœur, puis la chasse d'eau. Maria revint, encore plus blême.

— Pardonnez-moi.

— Pas d'ouvriers là-bas ? Pas de gardes ? Personne ?

— Je n'ai vu personne. Rien que des barils, c'est tout.

Sa voix mourut et elle sembla toute prête à tourner de l'œil. Remo se leva et se pencha sur elle.

— Écoutez, Maria, vous devez avoir attrapé la grippe ou un virus ou quelque chose.

— Un virus. Les Américains ont toujours le virus.

— C'est ça. Un virus. Vous ne devriez pas rester ici toute seule, si vous êtes malade. Je veux que vous veniez avec moi, dit Remo.

— Aha. Un complot yankee. Éloigner Maria de sa chambre et la jeter dans un cul-de-basse-fosse.

— Nous n'avons pas de culs-de-basse-fosse. Sauf à New York où on les appelle des appartements.

— Bon. Une cellule de prison, alors.

— Non. Simplement une chambre d'hôtel propre où vous pourrez vous reposer.

— Seule ? Avec vous ? Ce n'est pas moral.

Remo trouva cela singulier de la part d'une fille qui avait fait des extrémités quarante-huit heures plus tôt, mais il secoua la tête.

— Non. Nous aurons un chaperon. Chiun.

— Le gracieux Oriental ?

— En principe.

— Bien. Alors j'irai. C'est un homme d'une grande sagesse et d'une grande bonté et il me protégera contre vous.

Dans le hall, Remo fit asseoir Maria dans l'unique fauteuil qui aurait pu avoir l'approbation même conditionnelle des services de sécurité municipaux et s'approcha de l'employé onctueux.

— Je vous dois quelque chose, dit-il.

— Ma foi, ne considérez pas ça comme un dû. Je vous ai fait une fleur. Vous allez me faire une fleur.

— Oui. Cinquante fleurs, si j'ai bonne mémoire.

— Elle est bonne.

Remo s'appuya nonchalamment sur le comptoir. Derrière, sur une table, il vit une petite cassette.

— Vous voulez les jouer à quitte ou double ? proposa-t-il.

Les yeux de l'employé se plissèrent avec méfiance.

— J'aime autant pas.

Remo mit la main à sa poche et retira un billet de cinquante. Il le tint à l'écart de son corps dans sa main droite.

— Ce sera facile, assura-t-il.

Il remua les doigts, un peu comme s'il jouait de l'accordéon, et le billet disparut.

— Dites-moi simplement dans quelle main il est, dit-il en indiquant de la tête son poing droit.

— C'est tout ?

L'employé jeta un coup d'œil rapide vers la main gauche de Remo, reposant sur le comptoir à plus d'un mètre des cinquante dollars.

— C'est tout ? répéta-t-il.

— C'est tout.

— Quitte ou double ?

— Quitte ou double. Dans quelle main ?

— Celle-là, dit l'employé avec un sourire penaud en désignant la main droite de Remo.

— Regardez voir.

Remo tendit à l'employé sa main droite. En même temps, sa gauche passait par-dessus le comptoir, ouvrait la cassette et fouillait parmi les billets. Du bout des doigts il chercha des coupures de vingt dollars, en détacha huit, les roula en petit tube, referma la cassette et fourra les 160 dollars dans sa poche gauche de pantalon. Pendant ce temps,

l'employé essayait de lui ouvrir la main droite.

— Comment est-ce que je peux savoir si j'ai gagné ? gémit-il.

Remo détendit ses doigts et ouvrit sa main, révélant le billet de cinquante dollars froissé. L'employé sourit largement et s'en empara.

— Formidable ! Maintenant vous m'en devez encore cinquante.

— Vous avez raison, dit Remo.

Il plongea dans sa poche droite, mais sa main remonta vide. De sa poche gauche, il tira le tube de coupures de vingt. Il les déroula et en détacha trois.

— Je n'ai plus de billets de cinquante. Tenez. Vous avez été si chouette, prenez les soixante.

Il les tendit à l'homme qui les posa sur celui de cinquante et fit promptement disparaître le tout dans sa poche.

— Merci, mon vieux.

— De rien, dit Remo.

Il s'éloigna, avec les cinq autres billets de vingt de l'hôtel pour compenser les deux de cinquante qu'il avait donnés. En escortant Maria dehors, il sifflotait.

Elle allait plus mal quand Remo arriva à son hôtel et il se hâta de la coucher. Chiun était assis sur le tapis au milieu du salon quand ils entrèrent, mais il ne dit rien, ne répondait pas même à leur salut. Quand Maria s'endormit, Remo revint auprès de lui.

— Vous êtes un vrai charmeur quand vous voulez, Chiun.

— Je ne suis pas payé pour être charmant.

— Heureusement.

— Remo, comment ont-ils pu faire ça ? Comment ont-ils pu violenter les beaux drames de la journée ? Je suis resté assis là toute la nuit à me poser cette question et je n'ai pas trouvé la réponse.

— C'était probablement une erreur, petit père. Recommencez à les regarder. Vous verrez. Ils ont essayé le truc une fois, ils ne recommenceront pas.

— Tu le penses vraiment ?

— C'est sûr, affirma Remo qui disait n'importe quoi.

— Nous verrons, dit Chiun. Je te tiendrai pour personnellement responsable de cela.

— Hé là, hé là, hé là, doucement. Je ne suis pas chargé des programmes de télévision. Rejetez le blâme sur quelqu'un d'autre.

— Oui, mais tu es un Américain. Tu devrais savoir ce qui se passe dans la tête des autres mangeurs de viande. Sinon qui peut le savoir ?

Remo soupira. Il alla voir Maria qui dormait profondément et

retourna dans le salon pour passer la nuit sur le canapé. Pendant ce temps, Chiun avait déroulé sa natte de couchage au milieu de la pièce et, rassuré par ce qu'il considérerait éternellement comme la parole d'honneur de Remo que les drames de la journée ne seraient plus souillés par la violence, il s'endormit instantanément. Pendant cinq secondes de sommeil, il eut l'air d'un homme normal, respirant normalement ; pendant les dix secondes suivantes, il fut le Maître de Sinanju, respirant profondément et presque en silence ; et il se transforma en un troupeau d'oies.

— Hooooonk, ronflait-il en aspirant. Nhnnnnnk, ronflait-il en expirant.

Remo se releva sur le canapé. Il était sur le point de décider, décision qu'il avait souvent prise, que le sommeil serait impossible cette nuit quand le téléphone sonna.

Les ronflements de Chiun cessèrent brusquement, mais il ne se réveilla pas. Remo bondit au téléphone dans l'entrée pendant la première sonnerie. Il décrocha.

— Allô ?

Le déclic d'un appareil raccroché lui répondit.

Remo haussa les épaules et retourna au canapé. Faux numéro, probablement. Si un homme répond, raccroche. Au moins le téléphone avait mis fin aux ronflements.

Il se recoucha sur le canapé.

— Hooooooooohk.

Aspiration.

— Nhnnnnnnnnnk.

Expiration.

— Merde, dit Remo.

Il quitta l'appartement, descendit dans le petit jour de Dayton, emplit profondément ses poumons et le regretta immédiatement, il y avait dans l'air des traces d'arsenic, d'oxyde de carbone, d'oxyde de soufre, de cyanure, d'acide hydrochloruré, de gaz des marais et de méthane.

Et puis il oublia l'air en sentant autre chose, un changement de pression autour de lui comme s'il vivait à l'intérieur d'un sombre ballon opaque avec un géant qui lui serrait les flancs. Il resta un moment sans bouger, sans respirer, étudiant simplement ses sensations.

Il se tourna vers la gauche, amorça un pas dans cette direction puis il pivota et revint brusquement vers la droite. Derrière lui, il entendit un claquement, un tintement et un bruit sourd.

Il ne se retourna pas pour voir ce que c'était. Une balle. La pression qu'il avait ressentie signifiait qu'un tireur d'élite le visait. À voir comment la balle avait frappé derrière lui, en s'écrasant d'abord sur le mur de l'hôtel pour ricocher contre une descente de gouttière et tomber sur le trottoir, Remo jugea qu'elle était venue du toit d'un immeuble en face.

C'était le but du coup de téléphone. Le faire sortir.

Remo longea le trottoir, d'une démarche tranquille. Un passant aurait pu le prendre simplement pour un insomniaque prenant l'air au petit matin. Mais pour Anthony Polski, sur le toit d'un vieil immeuble de l'autre côté de la rue, Remo avait l'air de se déplacer comme un écureuil. Un élan en avant, un arrêt, un élan, un arrêt. Comme si Remo était dans l'obscurité, illuminé de façon intermittente par les éclairs de rayons laser.

Polski cligna de l'œil le long du canon de son fusil équipé d'un silencieux, en lorgnant avec soin par le viseur de nuit. L'homme était là. Avançant lentement. Il dépassa Remo d'un poil avec son fusil puis il pressa doucement la détente. Mais à l'instant où le coup partait sans bruit, il sut qu'il avait raté. Par le viseur, il vit Remo s'arrêter et repartir à un angle un peu différent.

La balle s'écrasa presque silencieusement contre un mur devant Remo. En colère, Polski tira de nouveau en tenant compte de l'arrêt de Remo, en calculant le temps de pause, en visant l'endroit précis où Remo se tenait. En tirant, il comprit qu'il l'avait encore manqué. La balle frappa le mur derrière Remo.

Dans la rue, Remo en savait assez. Un seul tireur d'élite là-haut. S'il y en avait eu d'autres, les balles l'auraient déjà entouré. Il se glissa dans une embrasure de porte. En face, Polski le vit reculer dans l'ombre. D'un léger mouvement du bout de son canon, il fit le tour de la porte. Tôt ou tard, ce fumier devrait bien sortir et alors il n'y aurait pas de mouvement marche-arrêt. Il serait obligé de sortir tout droit et à ce moment, Polski l'aurait en pleine poitrine. Il attendit, couché sur le ventre, les coudes appuyés sur le petit surplomb du toit, le canon du fusil se déplaçant lentement de droite à gauche.

— Pardon, mon gars, c'est-y le train pour Chattanooga ? Je suis le pasteur de Bêtiseville.

La voix venait de derrière Polski. Il roula sur le dos en faisant pivoter son arme pour la braquer vers l'autre extrémité du toit. Il était là. Le salaud était là debout, tout souriant, à dix mètres.

— Non. C'est la morgue, répliqua Polski entre ses dents et il pressa la détente.

Manqué. Le salaud n'était plus là. Il s'était déplacé de deux mètres

sur le côté et se rapprochait.

— Fumier ! cria Polski et il tira encore.

Mais il manqua son coup et Remo continua d'avancer, en biais, de front, en crabe. Polski n'avait plus qu'une chance et avant même de tirer cette balle il savait, la rage au ventre, qu'elle raterait aussi la cible.

Polski sentit le fusil se détacher de ses mains et l'autre était dressé devant lui, lui souriait, tenant l'arme devant lui. « Ses poignets sont bien épais », se dit Polski.

Il décrocha un coup de pied à l'homme qui le dominait, visant l'entre-jambes du bout de son gros soulier, mais il manqua encore une fois et renonça.

— Qui t'a envoyé, mon gars ? demanda Remo.

— Personne.

— On va recommencer. Qui t'a envoyé ?

— Tire donc, qu'on en finisse, gronda Polski.

— Ce serait trop beau, petit, dit Remo.

Polski sentit alors une douleur dans l'épaule, comme si un requin venait d'en mordre un grand morceau. Il voulait récupérer son épaule.

— Un contrat. Je l'ai reçu par téléphone, grinça-t-il entre ses lèvres grimaçantes de douleur.

— De qui ?

— Je ne sais pas. C'est venu par téléphone et l'argent est arrivé par la poste. Je n'ai jamais vu personne.

— De l'argent ? Dis-moi. Combien est-ce que je vau, ces temps-ci ?

— J'ai touché cinq milles pour toi et ils m'ont dit comment m'y prendre. D'ici sur ce toit.

Remo pinça, Polski supplia et Remo comprit qu'il ne mentait pas. Il lâcha l'épaule. Polski recula contre le petit parapet de brique.

— Qu'est-ce que vous allez me faire ?

— Qu'est-ce que tu ferais à ma place ?

— Ouais, dit Polski. Mais c'était un contrat. J'avais rien contre vous.

— Bon, alors ne va pas t'imaginer que j'ai quelque chose contre toi, dit Remo et Polski vit un éclair et puis non pas trente-six chandelles, mais une seule étoile brillante et il ne sentit plus rien, il ne sentit pas qu'on le soulevait, il ne sentit pas qu'il tombait du toit, ni qu'il s'emmêlait dans les drisses de la vieillesse hampe à drapeaux de l'immeuble. Là, il s'arrêta brusquement et resta pendu comme le fanion d'un très ancien championnat du monde. Remo se pencha vers

Polski.

— Les risques du métier, mon joli.

Il posa le fusil sur le toit et courut légèrement vers le fond de l'immeuble et le tuyau d'écoulement par lequel il était monté.

Il n'avait rien appris, mais il était satisfait. Un peu d'exercice faisait du bien au corps comme à l'âme. Et puis il ne se sentit plus aussi satisfait. Ses sens lui disaient que Polski n'était pas venu seul. Il y avait quelqu'un d'autre.

Remo enjamba le bord du trottoir et commença à descendre par le tuyau. Il était tiède par endroits sous ses mains. La tôle grossièrement peinte ne tirait pas la chaleur de ses mains comme elle l'aurait dû. En descendant, il sentit des plaques plus chaudes. Elles étaient espacées d'une trentaine de centimètres. Cela signifiait qu'un homme plus petit s'était hissé par là après Remo.

En arrivant près du sol, il leva les yeux. Contre l'ombre noire du surplomb du toit il y avait une zone d'ombre encore plus foncée ; Remo força ses pupilles à s'agrandir encore pour absorber de la lumière de l'obscurité, et il parvint à distinguer une tête penchée au bord du toit. Elle portait une cagoule noire.

Une cagoule noire ?

Ninja. L'ancien art oriental de la tromperie, de l'invisibilité, de la dissimulation pour attaquer dans le noir.

Au bout de la ruelle, les murs latéraux sombres se terminaient dans un rectangle de lumière vive, l'éclairage de la rue transversale.

Remo sentit un mouvement sur sa gauche, dans l'ombre. Il aspira profondément et retint son souffle, pour saturer tous ses tissus d'oxygène. Il recommença. Puis il s'arrêta de respirer pour que le bruit de sa respiration n'intervienne pas dans ses autres sens. Il entendit derrière lui un vague froissement d'étoffe – la toile noire de la tenue de combat de nuit des Ninjas – et comprit que l'homme descendait par la gouttière. Ce serait probablement une attaque sur l'arrière. Il y avait aussi un imperceptible frou-frou sur la droite. Ils le cernaient, à gauche, à droite et dans le dos. La sortie de la ruelle, brillamment illuminée, pouvait être aussi un piège. Ils avaient peut-être des hommes qui l'attendaient également là-bas.

Il marcha sans se presser vers la lumière au bout de la ruelle et puis, toujours aussi nonchalamment et sans paraître changer d'allure ni de direction, il se fondit dans l'ombre du mur de droite. Là, dans l'obscurité totale, il s'arrêta. Il percevait une respiration près de lui. Il fit de nouveau travailler ses yeux et distingua un Oriental en costume noir. L'homme n'avait pas encore vu Remo et pourtant ils étaient assez près pour s'embrasser. Remo tendit le bras droit et saisit le maigre cou

de l'homme à travers la toile.

Il toucha le point où devait porter la pression exacte nécessaire. L'homme ne bougea pas et n'émit pas un son. Remo tint bon et attendit. Il entendit un frôlement de pas dans la ruelle, suivant la direction qu'il avait prise. Puis un grand silence tomba. Leur proie avait disparu. Où était-elle passée ?

Sur ce, le petit homme au bout du bras droit de Remo s'en alla voltiger dans la ruelle et atteignit en plein ventre celui qui était descendu du toit. Le deuxième s'écroula avec un « ouf » bruyant.

Remo bondit de l'ombre dans le carré de lumière, sa silhouette se profilant dans l'éclairage de la rue.

Le premier Ninja était cuit ; jamais plus il ne rôderait dans une ruelle. Le deuxième se releva précipitamment, ébloui par la brusque lumière qui frappait ses yeux par-dessus l'épaule de Remo quand Remo glissa dans l'ombre.

Remo l'immobilisa d'un index dans la tempe droite puis il jugea qu'il aurait dû employer un revers du coude. Ce qu'il fit et fut récompensé par un bruit de fracture satisfaisant.

Chiun aurait dû être là pour voir ça, pensa-t-il, et puis il ne pensa plus en avançant dans l'ombre sur la gauche où un troisième se cachait ; il s'arrêta, retint son souffle et entendit l'imperceptible aspiration d'air caractéristique de Ninjas, comme si l'homme respirait avec une paille. Remo suivit le son et atteignit l'homme.

Mais l'autre bondit en se glissant dans l'ombre et, dans le silence et l'obscurité ils se firent face tous les deux comme en plein midi à Dodge City. Le Ninja attendit, selon la tradition, que Remo bouge, commette une erreur qui le découvrirait au contrecoup du Ninja, mais Remo fit un mouvement qui n'était pas une erreur et le talon de son pied gauche s'enfonça dans les muscles et les intestins de l'homme.

En tombant, le Ninja souffla :

— Qui es-tu ?

— Sinanju, mon vieux. De l'authentique.

Remo laissa les cadavres derrière lui et déboucha sur le trottoir. Il regarda par-dessus son épaule droite, vers le toit, où Anthony Polski pendait par le cou à la hampe du drapeau, et il lui adressa un salut militaire.

Remo s'arrêta de nouveau en entendant derrière lui un vague son, un tout petit dé clic à répétition... mais ses sens l'enregistrèrent comme une machine et non une arme ; il le jugea négligeable et remonta dans sa chambre en se disant que peut-être, après cet exercice, il pourrait dormir.

Au-dessus de la ruelle, sur le toit d'un autre immeuble, Emil Growling rangea rapidement sa caméra à film infrarouge et repartit chez lui pour une longue nuit de travail dans la chambre noire.

Cela ne le gênait pas. Il était très grassement payé pour développer ce film avant le matin. Et plus tard, quand il le visionnerait, il comprendrait qu'il avait été le témoin de quelque chose de spécial. Il n'avait pratiquement pas vu ce qui se passait dans la nuit, mais les images étaient parfaitement nettes, comme illuminées, et en regardant bouger le mince homme blanc aux poignets épais, il fut très heureux que l'imperceptible cliquetis de sa caméra ne l'ait pas dénoncé.

CHAPITRE XII

Reposé et vivifié par l'exercice nocturne qu'il avait accordé à ses végétations adénoïdes,⁽²⁾ Chiun se réveilla avant Remo.

Remo le trouva assis au milieu du tapis, la main droite pressée contre sa narine droite, aspirant par une narine et expirant par l'autre.

— Vous avez regardé ? demanda Remo. Comment va la fille ?

— Morte, répondit Chiun sans interrompre ses exercices respiratoires.

Remo se redressa sur le canapé.

— Morte ? Comment ?

— Elle est morte dans la nuit. Après que tu sois sorti en me laissant ici tout seul. Je l'écoutais respirer, elle était là avec le souffle de la vie et puis soudain il n'y a plus eu de souffle et elle était morte.

— Vous n'avez pas essayé de lui venir en aide ?

— Tu n'es pas gentil, dit Chiun en laissant tomber sa main de son nez. C'était une très charmante dame et j'ai essayé de la secourir.

Mais il n'y avait plus d'espoir. C'est très mauvais.

— Depuis quand vous inquiétez-vous des cadavres ? demanda Remo.

Il se leva et alla dans la chambre. Maria Gonzalès reposait paisiblement, les couvertures tirées jusqu'au menton.

Remo la contempla. Elle avait la main droite sur l'oreiller à côté de sa tête et la cloque au bout de son index paraissait plus grosse que la veille. Remo rabattit le drap. Le corps de Maria lui fit secouer la tête. La veille si blanc et satiné qu'il paraissait recouvert d'une couche de peinture fraîche, il était maintenant couvert de pustules rouges et jaunes suintantes qui semblaient pleurer comme de vieux yeux chassieux.

Remo fit une grimace et remonta le drap. Quand il se retourna, il vit Chiun sur le seuil.

— Je n'ai jamais rien vu de pareil, petit père.

— Il ne s'agit pas de produits chimiques ni de poison. C'est autre chose.

— Oui, mais quoi ?

— J'ai déjà vu ça. Il y a bien des années, au Japon. Après la grosse bombe.

Des brûlures... provoquées par des radiations.

Dans le salon, le premier coup de téléphone de Remo fut pour le Dr Smith. Il lui parla du corps de Maria et le pria de prendre des dispositions pour faire emporter et autopsier le cadavre.

— Pourquoi ? demanda Smith. Est-ce que ce n'est pas encore un de vos cadavres habituels ? Des nuques brisées, des crânes éclatés, des démembrements. J'ai lu le journal. Des gens pendus à des hampes de drapeaux.

— Non, dit Remo. Je crois que c'est un empoisonnement par radiations et vous feriez bien de dire aux gens qui viendront le chercher d'être prudents.

Il s'apprêta à raccrocher, mais se ravisa et ajouta :

— Et si vous ne voulez pas une nouvelle crise des missiles, je vous conseille de trouver un moyen très discret de vous débarrasser du corps pour laisser simplement croire à Cuba que son espionne s'est perdue.

— Merci du conseil, Remo. Avez-vous jamais envisagé...

Remo appuya sur les broches et forma un autre numéro.

Non, M. Fielding n'était pas dans son bureau. Il inspectait les quatre sites de Graine Miracle dans toute l'Amérique. Naturellement, la secrétaire se souvenait de Remo. Elle lui en voulait de n'être pas allé chez elle comme il l'avait promis, mais pas assez pour ne pas renouveler l'invitation. Oui, elle comprenait les affaires. Un jour, bientôt. Oui. Et, ah oui, M. Fielding était allé d'abord dans le Mojave. Il était parti le matin même. Maintenant, pour ce qui était des yeux noirs de Remo...

Remo raccrocha, la satisfaction rivalisant avec l'insatisfaction. Il était satisfait de savoir Fielding encore en vie. Le responsable des attaques contre Remo la nuit passée n'avait pas encore atteint Fielding. Mais la sécurité de Fielding ne le satisfaisait pas. Cette idiote de secrétaire s'était empressée de dire à Remo où était son patron. Elle aurait fait la même chose avec n'importe qui.

Comme ils étaient maintenant partenaires à parts égales, Remo demanda à Chiun s'il voulait l'accompagner dans le Mojave.

— Non, dit Chiun. Vas-y.

— Pourquoi ?

— Quand on a vu un désert, on les a tous vus. J'ai vu le Sahara. Qu'ai-je à faire de ton Mojave ? D'ailleurs, je vais suivre ton conseil et regarder aujourd'hui mes belles histoires. Je crois à ta promesse qu'il n'y aura plus de violence pour les gâcher.

— Doucement, petit père, je n'ai rien promis.

— N'essaye pas de revenir maintenant sur ta parole. Je me rappelle ce que tu as dit, comme si c'était à l'instant. Tu m'as personnellement garanti qu'il n'y aurait plus de violence. Je te tiens lié par cette promesse.

Remo soupira. Cela voulait dire que Chiun avait faibli et qu'il retournait à ses feuilletons et rien de ce que Remo pourrait dire ou faire ne l'en empêcherait. Mais si les histoires tournaient mal, Chiun voulait avoir quelqu'un à blâmer.

Après s'être occupé de faire rapidement transférer dans un autre hôtel, Chiun, ses malles et sa télévision, Remo se rendit à l'aéroport de Vandalia. Un vol rapide en jet et un court trajet en hélicoptère l'amenèrent au bord du Mojave et une moto Yamaha de location le conduisit dans le désert.

Pendant des kilomètres, sur une route étroite aussi rectiligne qu'un fil à plomb pendant dans un puits, Remo roula dans la chaleur et le sable. Très loin devant lui, sur une éminence à sa gauche, il aperçut l'épais grillage entourant la ferme expérimentale de Fielding et il vit des traces de pneus dans le sable.

Il fonça encore sur un kilomètre puis il quitta la route et conduisit sa moto dérapante dans le sable, le moteur protestant et crachotant, en suivant les autres traces de pneus jusqu'à la clôture.

Un garde en uniforme l'observa de l'intérieur.

— Je suis Remo Barker ; je travaille pour M. Fielding. Où est-il ?

Remo vit une petite camionnette avec des plaques de location, garée à l'intérieur du périmètre.

— Il inspecte le champ, là-bas, répondit nonchalamment le garde.

Il ouvrit la grille en pressant sur un bouton du panneau encastré dans un poteau. Remo hissa sa moto sur la béquille et entra.

— Vous devez vous sentir isolé, en montant la garde par ici, dit-il.

— Ouais. Des fois, grogna le garde en désignant du menton une petite baraque de bois. Deux autres mecs et moi, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Bizarre, quand même. Qui voudrait voler du blé ?

— C'est bien ce que je me demande, répondit Remo.

Il se dirigea vers la zone dans le fond, recouverte d'une tente antisolaire en plastique presque noir. L'enceinte avait à peu près cent mètres de côté. Le champ n'en occupait qu'un quart. Il n'y avait rien d'autre dans le périmètre, à part la baraque des gardes.

Il n'y avait aucune trace de Fielding. Remo marcha jusqu'au bord du champ, souleva un coin du toit de plastique et entra.

C'était un miracle.

Croissant dans le sable aride du Mojave, il y avait un champ de blé. Sur la gauche, c'était du riz. Dans le fond, de l'orge et du soja. Et il y avait cette singulière odeur que Remo avait remarquée la première fois. Il la reconnaissait maintenant : de l'huile minérale.

Il regarda autour de lui, mais ne vit pas Fielding. Il traversa le champ, traversa un miracle de récoltes, pensant trouver Fielding accroupi, inspectant les jeunes pousses, mais il n'était nulle part.

À l'autre extrémité, Remo souleva le bord de l'écran antisolaire et découvrait qu'il touchait au grillage. Il n'y avait aucun endroit où Fielding pouvait être. Il regarda à droite et à gauche, entre le plastique et le grillage, mais ne vit absolument rien, pas même un lézard.

Où diable Fielding avait-il pu disparaître ? Puis Remo entendit un moteur démarrer et des pneus crisser dans du sable.

Remo retraversa le champ en fourrant dans ses poches des échantillons de grain. À la grille, il vit la camionnette s'éloigner rapidement sur la route. C'est Fielding ?

— Ouais, dit le garde.

— D'où est-il sorti ?

— Ma foi... Je lui ai dit que vous étiez là, mais il a répondu qu'il était pressé, qu'il ne voulait pas rater son avion.

Remo franchit la grille, enfourcha sa Yamaha et partit dans le sable à la poursuite de Fielding.

Fielding roulait sur la route étroite à près de 115 et il fallut à Remo plus de trois kilomètres pour le rattraper. Il passa sur la gauche à la hauteur de la vitre ouverte. Ensuite, il se traita d'imbécile pour avoir surpris Fielding qui sursauta et donnant un mauvais coup de volant brusqua la moto.

La Yamaha pencha d'un côté et Remo rejeta tout son poids dans l'autre direction pour la redresser, mais la roue avant se souleva, alors que Remo regagnait son équilibre et l'engin se cabra avant d'aller déraiper dans le sable profond.

Fielding s'était arrêté au milieu de la route et regardait par sa portière.

— Hé, vous m'avez fait peur. Vous auriez pu être blessé, cria-t-il.

— Pas de mal, assura Remo en examinant la roue tordue de la moto. Je vais monter avec vous, si ça ne vous fait rien.

— Pas du tout. Venez donc. Prenez le volant.

En roulant vers l'aéroport, Remo dit :

— Vous vous êtes drôlement évaporé, là-bas. Où étiez-vous ?

— Dans le champ.

— Je ne vous ai pas vu.

— J'ai dû sortir quand vous entriez. Ça pousse comme un charme, vous ne trouvez pas ? C'est pour ça que vous êtes venu, pour voir comment allaient les plantations ?

— Non. Je venais vous prévenir que votre vie est en danger.

— Pourquoi ? Qui pourrait se soucier de moi ?

— Je ne sais pas. Mais il y a un peu trop de violence autour de tout ça.

Fielding secoua lentement la tête.

— Il est trop tard maintenant pour que des gens fassent quelque chose. Les récoltes poussent si bien que je vais avancer la date. Encore trois jours, et je les montrerai au monde. Les graines miraculeuses. Le salut de l'humanité. Je croyais qu'il leur faudrait un mois pour pousser, mais elles n'ont même pas mis deux semaines, dit-il et il sourit à Remo. Et alors, j'aurai terminé.

Fielding refusa que Remo l'accompagne aux autres champs expérimentaux.

— Écoutez, dit-il, vous parlez de violence, mais toute cette violence semble dirigée contre vous. Pas contre moi. C'est peut-être vous la cible.

— J'en doute. Et puis il y a encore autre chose. Une fille est allée à votre entrepôt de Denver, dit Remo et il sentit Fielding se raidir à côté de lui. Elle est morte, empoisonnée par des radiations.

— Qui était-ce ?

— Une Cubaine, qui essayait de voler vos formules.

— Comme c'est triste. C'est dangereux à Denver, dit Fielding et il regarda fixement Remo. Je peux avoir confiance en vous ? Je vais vous dire une chose que personne ne sait. C'est une sorte de radiation spéciale qui prépare le grain pour qu'il puisse produire ces récoltes miraculeuses. C'est dangereux si l'on ne sait pas ce qu'on fait. Je suis navré pour cette pauvre fille... Ah, je n'ai pas été aussi chagriné depuis que mon valet Oliver a été tué dans un accident tragique. Vous voulez voir sa photo ?

Dans le rétroviseur, Remo vit les lèvres de Fielding se retrousser et grimacer. Ou bien était-ce un sourire ? Peu importait. Beaucoup de gens sourient nerveusement sous la tension.

— Non, merci, dit Remo. Une autre fois.

Quand il se gara à l'aéroport, Fielding lui mit une main sur le bras.

— Écoutez. Vous avez peut-être raison. Ces attrapes me visent peut-être. Mais s'ils pensent que la meilleure façon de m'avoir c'est par vous, alors il vaut mieux nous séparer. Vous me comprenez ?

À contrecœur, Remo hocha la tête. C'était logique, mais cela le mettait mal à l'aise. Pour une fois, il avait trouvé un travail qu'il voulait faire. Dans des décennies peut-être, ou des générations, si jamais la vie de Remo devenait connue, il ne serait pas jugé par le nombre de personnes qu'il avait tuées, mais par l'unique vie qu'il avait sauvée, celle de James Orayo Fielding, l'homme qui avait vaincu la faim dans le monde pour l'éternité.

Il y songeait en regardant décoller l'avion de Fielding. Il y songea dans son propre avion en retournant à Dayton et il y pensa quand, sur une impulsion, il se rappela ses poches pleines de grain et s'arrêta à un laboratoire agricole de l'université de l'Ohio.

— Du grain parfait, excellent, décréta le botaniste. Des spécimens normaux, sains, de blé, d'orge, de soja et de riz.

— Et que diriez-vous si je vous apprenais qu'ils ont poussé dans le désert Mojave ?

Le botaniste sourit, en montrant des dents colorées par le tabac.

— Je dirais que vous avez passé trop de temps au soleil sans chapeau.

— C'est vrai, dit Remo.

— Pas moyen.

— Vous en avez entendu parler. Les Graines Miracles de Fielding. C'en est.

— J'en ai entendu parler, bien sûr. Mais ça ne veut pas dire qu'il faut y croire. Ecoutez, jeune homme, ça c'est un miracle que personne ne peut accomplir. Le riz ne peut pousser que dans la boue. La boue. C'est de la terre et de l'eau. De la boue, mon petit vieux.

— Avec ce procédé, les plantes tirent leur humidité de l'air, dit patiemment Remo.

Le botaniste rit, trop fort et trop longtemps.

— Dans le Mojave ? Il n'y a pas d'humidité dans l'air, dans le Mojave. Humidité zéro. Essayez de retirer de l'humidité de cet air.

Et il se remit à rire. Remo remit ses échantillons dans ses poches.

— Souvenez-vous, dit-il, qu'on a ri de Luther Burbank quand il a inventé la cacahuète. On a ri de tous les grands hommes.

Le botaniste étant manifestement de ceux qui auraient ri de Luther Burbank parce qu'il pouffait encore quand Remo le quitta.

— Du riz. Dans le désert. Des cacahuètes. Luther Burbank. Hahahahahah !

CHAPITRE XIII

Avec le cliquetis intermittent d'un jouet d'enfant, le petit projecteur de 16 mm se mit en marche, projeta de la lumière puis une suite d'images sur l'écran argenté devant Johnny « Deuce » Deussio.

— Dis donc, Johnny, combien de fois tu vas regarder ce mec ? Je te dis, tu me donnes simplement trois bons gars. Pas de fantaisie. On y va et on le descend aussi sec.

— Ta gueule, Sally, dit Deussio. D'abord, tu ne trouverais pas trois bons gars. Et même si tu les trouvais, tu ne saurais pas quoi en faire.

Sally grogna, vexé, sa haine envers ce sujet de cinéma maigrichon à la figure osseuse grandissait de seconde en seconde.

— Si j'avais une chance de l'avoir, il n'irait pas jeter des gens d'aucun toit.

— Tu as eu ta chance avec lui, Sally, répliqua Deussio. La nuit où il s'est introduit ici. Il est passé sous ton nez. Sous le nez de tous tes gardes. Et il m'a fourré la tête dans les cabinets.

— C'était lui ?

Sally regarda de nouveau l'écran avec un intérêt décuplé. Il observa Remo qui semblait se promener tranquillement dans une rue alors que des balles sifflaient autour de lui.

— Il n'a pas l'air de grand-chose.

— Bougre de con ! glapit Deussio. Qu'est-ce que tu crois que tu ferais, toi, si quelqu'un était sur un toit de l'autre côté de la rue, et te tirait dessus avec un fusil à viseur de nuit ?

— Je cavalerais, tiens. Je cavalerais.

— C'est ça. Tu cavalerais. Et le tireur te devancerait et te collerait une balle en plein dans le cerveau. S'il pouvait en trouver un. Et ce mec qui n'a pas l'air de grand-chose, comme tu dis, a fait rater ce foutu tireur rien qu'en marchant tranquillement. Maintenant ôte ton cul stupide d'ici et laisse-moi comprendre comment.

Après le départ de Sally, Johnny Deuce se carra dans son fauteuil et regarda encore une fois le film. Il regarda Remo grimper le long d'une gouttière aussi facilement qu'à une échelle. Il le regarda faire rater de tout près le tireur d'élite et le jeter du toit sur les cordes de la hampe.

Il observa Remo qui redescendait par la gouttière, le regarda s'arrêter, tâter le tuyau du bout des doigts, et il comprit qu'à ce

moment Remo savait qu'il était suivi.

Mais Remo avait continué de descendre et Johnny Deuce suivit le film, regarda son propre homme descendre et puis tous les trois suivre Remo dans la ruelle et tous les trois se retrouver morts.

La dernière image était celle de Remo debout dans la lumière au bout de la ruelle, levant la tête vers le corps du tireur d'élite qui tournait lentement, lentement dans les airs, et lui faisant un salut militaire.

Deussio appuya sur un bouton et le film se rembobina rapidement, en cliquetant. Assis dans l'obscurité, Johnny savait qu'il y avait quelque chose dans ces images, quelque chose qu'il devrait comprendre.

Il avait envoyé une attaque moderne – un tireur d'élite – contre ce Remo et il avait lancé une attaque de style oriental, trois guerriers Ninja. Remo les avait tous éliminés. Comment ?

Johnny Deuce pressa un autre bouton. Le projecteur s'alluma et les images en noir et blanc remplirent l'écran. Deussio observa Remo, qui semblait marcher nonchalamment en évitant les balles. Deussio avait déjà vu marcher comme ça.

Il observa avec attention Remo qui grimpait aisément à la descente de gouttière. Deussio avait déjà vu grimper comme ça.

Il vit Remo éviter les balles sur le toit. On lui avait dit qu'il y avait des gens capables de faire ça.

Il arrêta le projecteur pour réfléchir.

Où, déjà ?

Où ?

Parfaitement. Ninja. Les techniques Ninja des combattants orientaux de la nuit comprenaient des trucs comme ça, la démarche, l'escalade, les balles esquivées.

Bon. Donc Remo était un Ninja. Mais alors pourquoi les trois hommes du Ninja ne l'avaient pas eu ? Trois ça valait mieux qu'un, tout de même.

Johnny Deuce pressa le bouton. Le projecteur bourdonna et les images dansèrent. Il se redressa en voyant ses trois Ninjas entourer Remo en parfaite position, et puis finir tous les trois en tas de viande froide.

Pourquoi ?

Il arrêta de nouveau le projecteur. Il réfléchit.

Il fit passer le film jusqu'au bout. Il le rembobina. Il le fit repasser. Et encore. Et encore. Et il réfléchit.

Enfin, juste avant minuit, Johnny Deuce bondit de son fauteuil,

battit des mains et poussa un cri de joie.

Sally entra au galop, l'automatique au poing. Il vit Deussio seul au milieu de la pièce, tout souriant.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Patron ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Rien. J'ai pigé. J'ai tout compris.

— Compris quoi, Patron ?

Johnny Deuce dévisagea Sally. Il ne voulait pas le lui dire, mais il fallait qu'il parle, même si la brillante astuce était complètement perdue pour Sally, cela valait mieux que de la garder pour lui.

— Il mélange ses techniques. Contre une attaque de style occidental, il emploie une défense orientale. Contre une attaque orientale, une défense occidentale. Quand nos Ninjas sont passés à l'attaque, il n'a pas fait de fantaisies. Il leur est simplement rentré dedans comme une sacrée machine et a entassé les cadavres. Et vlan. Et pan. Il les avait. C'est ça le secret. Il se défend d'une manière opposée à l'attaque.

— C'est formidable, Patron, dit Sally qui n'avait pas la moindre idée de ce que Johnny Deuce racontait.

— Je savais que tu apprécierais. Et je sais que tu vas apprécier ça. Il nous donne la clef pour l'avoir. Le moyen de l'avoir.

— Ouais ? Fit Sally en écoutant cette fois plus attentivement, car ça, c'était des choses qu'il comprenait. Comment ?

— Des attaques simultanées. Les styles de l'Ouest et de l'Est en même temps. Il ne pourra pas utiliser rien qu'un seul mode de défense, ce coup-là. S'il adopte la défense orientale, l'attaque de l'Ouest l'aura. S'il se défend à l'occidentale, l'attaque de l'Est l'aura. Superbe, dit Johnny Deuce en battant encore des mains. Absolument superbe !

— C'est sûr, Patron, approuva Sally qui s'était encore fait semer en chemin.

— Tu ne sais pas, Sally. Parce que, une fois ce mec écarté, nous marchons contre la Force X.

— La Force X ?

Sally perdait pied de plus en plus.

— Oui.

— Moi, je veux bien, mais écoute voir. Tu veux que je fasse venir des gars de l'Est et de l'Ouest pour aller contre ce con ? Dans l'Est, il y a deux frères terribles. On dit qu'ils sont fumants avec des chaînes. Et pour l'attaque de l'Ouest, j'ai deux postes à L.A. qui...

Sally souriait. Il se tut quand il vit le nuage descendre sur la figure de Deussio.

— Fous-moi le camp d'ici, bougre de con ! dit Deussio et d'un geste il congédia Sally.

Ça ne valait pas le coup. Comment pourrait-il expliquer la Force X à Sally qui croyait qu'une attaque de l'Ouest voulait dire une attaque provenant de Los Angeles et une attaque de l'Est une attaque provenant de New York ?

Comment lui parler des imprimantes d'ordinateur, de l'accumulation de tous les renseignements sur des arrestations, des condamnations, des politiciens marron embarqués, de l'existence, confirmée par les ordinateurs, d'une contre-force opposée au crime et que la haute probabilité situait dans le nord-est, à Rye, dans l'État de New York ? Haute probabilité, Sanatorium de Folcroft.

Maintenant, l'élimination de la Force X lui revenait. Mais d'abord ce Remo devrait disparaître. D'abord lui.

Deussio alla à son bureau, prit du papier et un crayon et, dans le tiroir du bas une calculatrice de poche et se mit au travail. Il n'y avait pas de place pour l'erreur.

Aucune importance. Johnny Deuce ne commettait pas d'erreurs.

Il se le répéta plus d'une fois. Mais cela n'arrangea pas grand-chose. Un petit malaise au fond de sa tête lui disait qu'il oubliait quelque chose ou quelqu'un. Mais il avait beau chercher à en crever, il n'arrivait pas à trouver ce que c'était.

À en crever.

CHAPITRE XIV

— Je ne comprends pas, petit père.

— Ça doit donc faire partie d'une immense somme de connaissances humaines, dit Chiun. De laquelle des innombrables choses que tu ne comprends pas parles-tu ?

— Je ne comprends pas ce Fielding, cette affaire. Si quelqu'un cherche à l'avoir, pourquoi est-ce qu'on nous attaque d'abord ? Pourquoi ne pas s'attaquer directement à lui ? Ça c'est le mystère Numéro Un.

Chiun leva sa main gauche comme s'il était indigne d'accorder la moindre pensée au mystère Numéro Un.

Remo attendit une réponse et n'en obtint pas. Chiun restait assis en kimono safran sur un coussin, au milieu du tapis, et accordait toute son attention à Remo. C'était dimanche et les feuillets de Chiun ne passaient pas ce jour-là à la télévision, pas plus que la veille, mais les deux jours précédents il avait constaté, très satisfait, que Remo avait tenu parole et éliminé la violence du petit écran.

— Et puis il y a le mystère Numéro Deux. Maria est morte d'un poison radioactif. L'autopsie de Smith la révéla. Fielding a un entrepôt radioactif. Mais les échantillons de grain que j'ai rapportés ne présentent pas de traces de radioactivité. Comment est-ce possible ? Ça, c'est le mystère Numéro Deux.

D'un geste de la main droite, Chiun renvoya le mystère Numéro Deux dans la même poubelle que le Numéro Un.

— Comment est-ce que Fielding a disparu dans le désert alors que je le cherchais ? Reprit Remo.

— Attends. Est-ce que c'est le mystère Numéro Trois ? demanda Chiun.

— Oui.

— Bon. Tu peux continuer. Je voulais être sûr de ne pas perdre le compte.

— Le mystère Numéro Trois. Fielding disparaît dans le désert. Où était-il ? Est-ce qu'il mentait en disant qu'il avait dû sortir de sous l'abri de plastique alors que j'entrais ? Je crois qu'il mentait. Pourquoi mentirait-il alors qu'il sait que j'essaye de le protéger ?

Pffft. Un sifflement appuyé des deux mains. Autant pour le mystère Numéro Trois.

— Pourquoi tant de morts autour de ce projet, pour l'amour du Ciel ? Des courtiers en céréales. Des gens du bâtiment. Qui est derrière tout ça ? Qui essaye de tout saboter ? C'est le mystère Numéro Quatre.

Remo s'interrompt et attendit que Chiun écarte le mystère Numéro Quatre, mais il ne fit aucun geste.

— Eh bien ? demanda Remo.

— Tu as tout à fait fini ?

— Tout à fait.

— Bien. Alors il y a le mystère Numéro Cinq. Si un homme part en voyage et parcourt des milliers de kilomètres pour aller dans endroit qui n'est qu'à quelques kilomètres de chez lui, que fait-il ?

— Il va dans la mauvaise direction.

Chiun leva un doigt.

— Aaaah, oui, mais là n'est pas le mystère. Ce n'est qu'une question. Le mystère, c'est pourquoi un homme qui a fait cela une fois et qui le sait... pourquoi cet homme repartirait-il encore et constamment dans la mauvaise direction ? Voilà le mystère.

— Je suppose que tout ce charabia a une signification, dit Remo.

— Oui. Cela signifie ta tête entre tes oreilles. Tu es cet homme du mystère Numéro Cinq. Tu t'entêtes à voyager constamment dans la même direction, en cherchant des solutions, et quand tu ne les trouves pas tu continues de chercher dans la même direction.

— Et alors ?

— Et alors, pour éclaircir tes mystères – combien sont-ils, quatre ? – tu dois prendre une autre direction.

— Citez-m'en une.

— Supposons que ton jugement sur M. Fielding soit erroné. Il n'est peut-être pas victime, mais bourreau ; il n'est peut-être pas bon, mais mauvais ; il a seulement peut-être compris comme tout le monde au premier regard que tu es un imbécile, dit Chiun, et il rit. Après tout, ça ce n'est pas un des grands mystères du monde.

— Bon. Admettons. Pourquoi est-ce qu'il ferait ça ? S'il est méchant, qu'est-ce qu'il gagne en faisant le bien ?

— Et encore une fois, je te dis de ne pas sauter d'une opinion erronée à des conclusions creuses sans t'arrêter pour respirer. Et pour réfléchir un peu.

— Voulez-vous dire que Fielding a peut-être un plan pour faire du mal ?

— Aaah ! Le soleil se lève enfin, même après la nuit la plus noire.

— Pourquoi est-ce qu'il ferait ça ?

— Entre tous les mystères, le cœur humain est le plus insondable. Il y a beaucoup de milliards d'énigmes pour lesquelles il n'y a pas de solution.

Remo se laissa retomber dans le canapé et ferma les yeux comme pour éclaircir celle-là.

— Comme c'est américain ! Il n'y a jamais de solution alors maintenant tu vas te fatiguer à essayer d'en trouver une. Tu ferais mieux de t'intéresser à ces choses que les gens de chez toi appellent sports, comme quand deux imbéciles essayent de se frapper avec une balle sur laquelle ils tapent avec des pagaies. J'ai regardé ça tout à l'heure.

— Ils n'essayent pas de se frapper. Ils cherchent à envoyer la balle là où l'autre joueur ne pourra pas la renvoyer.

— Pourquoi est-ce qu'ils ne l'envoient pas tout simplement par-dessus le grillage ?

— Parce que c'est contraire au règlement.

— Alors le règlement est stupide. Et que fait ce gros garçon avec les cheveux longs et la figure d'un poisson-lune quand il se pavane comme un coq après avoir frappé une balle ?

— C'est compliqué, dit Remo et il commença à se redresser pour l'expliquer, mais il se ravisa. C'est du tennis. Je vous le raconterai une autre fois.

— Et autre chose. Pourquoi est-ce qu'ils marquent quinze quand ils n'ont tapé qu'un coup ? Et pourquoi est-ce qu'ils vont tout de suite à quarante ? Ils ne savent pas compter dans ton pays ? Ils ne sont jamais allés à l'école ?

— Si, mais c'est comme ça qu'on compte les points, dit Remo.

— C'est ça. Raconte-moi des mensonges parce que je suis coréen. Je viens de l'entendre à la télévision. Est-ce que Howard Cosell me prendrait pour un imbécile ?

— Pas s'il tient à sa peau, grogna Remo et il retomba sur le canapé pour réfléchir aux mystères Fielding.

Que Chiun essaye de démêler les énigmes du tennis et de sa marque. Chaque homme avait ses propres mystères et à chaque homme suffit sa... Ça, c'était dans la Bible. Remo se souvenait de la Bible. On y faisait souvent allusion au vieil orphelinat, encore que les religieuses empêchassent les enfants de la lire, partant du principe qu'un dieu qui regardait dans les salles de bains, ce qui les obligeait à se baigner en chemise, ne serait pas capable de se défendre contre l'esprit d'un gosse de huit ans trop curieux. Telle était la nature de la foi et plus forte la foi, plus forte la méfiance et les idées fausses sur lesquelles elle semblait se fonder.

Sa foi en Fielding n'était-elle que cela ? Ou n'était-ce qu'un soupçon de Chiun ?

Peu importait. Il le saurait bientôt. L'inauguration dans le Mojave de Fielding avait lieu le lendemain et Remo et Chiun y seraient. Cela fournirait peut-être des solutions à tous les mystères.

Remo se souvint d'une autre chose que Chiun avait dite une fois à propos des mystères. Certains ne peuvent être résolus. Mais on peut survivre à tous.

Remo verrait.

D'autres se préparaient aussi à aller dans le désert Mojave.

Dans toute l'Amérique, il n'y avait que huit experts de Ninja qui consentaient à mettre leur entraînement en pratique et à tuer. Cela, Johnny « Deuce » Deussio l'avait découvert, après avoir passé en revue les plus importantes écoles d'arts martiaux du pays, en se frayant un chemin défricheur parmi des routiers obèses espérant être découverts par la télévision, des cadres supérieurs cherchant à se défouler de leur agressivité, des voleurs à l'arraché essayant de trouver un nouvel instrument pour les aider à être promus dans l'art de l'attaque à main armée.

Il en trouva huit, tous moniteurs, tous Orientaux. Leur âge moyen était de quarante-deux ans, mais cela ne gênait pas Deussio parce qu'il avait lu tout ce qu'il avait pu trouver sur le Ninja et appris qu'il différait des autres arts martiaux en mettant l'accent sur la ruse et la duperie. Le karaté, le kung-fu, le judo et le reste décuplaient la force d'un homme. Le Ninja était éclectique ; il prenait des parties de toutes les disciplines, mais seulement celles qui n'exigeaient pas la force pour être efficaces.

Johnny Deuce examina les huit hommes réunis dans la bibliothèque de sa maison fortifiée. Ils portaient des costumes de ville et s'ils avaient eu des attachés-cases ils auraient eu l'air d'une équipe d'hommes d'affaires japonais écumant le monde pour gaspiller la toute nouvelle fortune de leur pays en chevaux de courses et mauvaise peinture.

Deussio savait qu'il y avait parmi les huit des Japonais, des Chinois et au moins un Coréen, mais en les regardant assis autour de lui dans la bibliothèque, il eut honte de s'avouer qu'ils se ressemblaient tous. Sauf celui qui avait des yeux noisette. Sa figure était plus dure, son regard plus froid. C'était le Coréen et Deussio jugea que cet homme avait tué. Les autres ? Peut-être. Quoi qu'il en soit, ils l'acceptaient tous. Mais celui-là... il avait du sang sur les mains et ça lui plaisait.

— Vous savez ce que je veux, leur dit Deussio. Un homme. Je le

veux mort.

— Rien qu'un ?

C'était le Coréen qui posait la question, en bon anglais chantant.

— C'est tout. Mais un homme exceptionnel.

— Tout de même. Huit hommes exceptionnels pour l'abattre, cela me paraît excessif, dit le Coréen.

Deussio hocha la tête.

— Peut-être, après avoir vu ce que je vais vous montrer, vous ne le penserez plus.

Il fit signe à Sally qui éteignit les lumières et alluma le projecteur. Deussio avait coupé le film et cette partie-là ne montrait que Remo esquivant les balles, grimpant à la gouttière et disposant du tireur d'élite.

La pièce se ralluma. Deussio remarqua que quelques hommes s'humectaient nerveusement les lèvres. Le Coréen aux yeux noisette sourit.

— Technique très intéressante, reconnut-il. Mais une attaque Ninja directe. Très facile à manipuler. Huit hommes pour ce travail c'est précisément sept de trop.

Deussio sourit.

— Disons que c'est simplement ma façon d'assurer la réussite. Maintenant que vous avez vu le film, vous êtes toujours d'accord ?

Il regarda autour de lui. Huit têtes acquiescèrent. Bon Dieu, c'était quand même vrai, ils se ressemblaient tous.

— Très bien. Cinq mille dollars seront déposés à chacun de vos comptes demain matin. Cinq mille autres seront disposés après la réussite de la... euh... mission.

Ils hochèrent de nouveau la tête, avec un bel ensemble, comme de petits magots de plâtre. Le Coréen demanda :

— Où trouverons-nous cet homme ? Qui est-il ?

— Je ne sais pas grand-chose de lui. Il s'appelle Remo. Il sera là demain.

Il leur donna des photocopies de coupures de presse sur la Graine Miracle de Fielding et son inauguration dans le Mojave. Il leur accorda un moment pour parcourir les articles.

— Quand attaquons-nous ? Est-ce laissé à notre discrétion ? demanda le Coréen.

— La démonstration est prévue pour dix-neuf heures. L'assaut doit commencer à vingt heures précises. Pas une minute plus tôt, pas une minute plus tard.

Le Coréen se leva.

— C'est comme s'il était mort.

— Puisque vous en êtes si sûr, je veux que vous dirigiez cette équipe, dit Deussio. Je ne juge aucun des autres. Simplement, les choses marchent mieux quand il y a un responsable.

Le Coréen s'inclina et regarda les autres. Personne ne protesta. Sept masques impénétrables.

Deussio leur remit leurs billets d'avion et les regarda quitter la pièce. Il était satisfait.

Tout comme il avait été satisfait la veille quand il avait reçu les six tireurs d'élite recrutés dans les rangs des gangs et leur avait montré le film de Remo réglant leur compte aux trois Ninjas dans la ruelle.

Il avait promis dix mille dollars à chacun, désigné un chef et insisté sur la nécessité d'attaquer à vingt heures. Vingt heures exactement. C'était bien compris. Hochements de tête. Accord. Au moins ceux-là, il pouvait les distinguer les uns des autres.

Il ne dit pas aux tireurs que les Ninjas attaqueraient aussi Remo, pas plus qu'il n'avait parlé des tireurs aux Ninjas. Ils ne devaient avoir qu'une seule chose en tête. Remo, leur cible, et cette cible était pratiquement morte.

Si ce Remo se lançait dans une attaque directe contre les Ninjas, les fusils l'auraient. S'il se défendait à l'orientale contre les fusils, les huit Ninjas l'auraient.

Et si dans l'affaire quelques tireurs ou Ninjas se faisaient avoir... eh bien c'était les risques d'un métier au potentiel de risque élevé.

L'important, c'était la mort de ce Remo. Et après lui, de toute la Force X. Haute probabilité, Sanatorium de Folcroft, Rye, New York.

Mais le lendemain à l'aube, Deussio se rappela sa tête dans la lunette dès cabinets et estima que ce serait stupide de rester simplement à la maison pour attendre la bonne nouvelle. Il voulait assister à l'hallali.

— Sally, ordonna-t-il, on part en voyage.

— Où on va ?

— Dans le désert Mojave. Paraît que la saison est en plein boum.

— Hein ?

CHAPITRE XV

Le Mojave.

Le soleil et la chaleur, comme des coups de marteau sur la tête, engourdisaient les sens. Des gens allaient et venaient lourdement, les yeux cuits et secs, voyant tout à travers des ondes de chaleur scintillantes. Dans la soirée, ces mêmes gens verraient tout à travers des lignes ondulantes, mais ils ne le remarqueraient même pas, tant le corps et le cerveau humains s'adaptent vite à tout.

Les deux grandes tentes avaient de nouveau été dressées en dehors du gros grillage entourant la plantation expérimentale et en ce début de soirée elles étaient toutes les deux bondées de journalistes, de représentants agricoles des pays étrangers et de simples curieux.

Personne ne faisait particulièrement attention aux six hommes qui semblaient rôder autour de là en groupe, portant chacun un grand tube de carton qui avait l'air de pouvoir contenir une carte ou un graphique. Quand un reporter pris de boisson essayait d'engager la conversation avec un de ces hommes il était simplement écarté d'un conseil succinct :

— Tire-toi de là si tu veux pas mon pied dans le cul.

Des gens regardaient à travers le grillage l'enceinte encore fermée, espérant entrevoir ce que Fielding avait produit. Mais le filtre antisolaire recouvrait toujours le champ et on ne voyait rien, à part des bancs de bois.

Une longue file de limousines, Cadillac et Lincoln, étaient garées sur la piste menant aux tentes, ainsi qu'une Rolls-Royce appartenant au délégué de l'Inde, qui se plaignait que certaines damnées parties de l'Amérique étaient si affreusement chaudes, quoi, qu'il n'était pas surprenant que le caractère national fût si défectueux.

— Nous croyons savoir, monsieur, dit un journaliste, que votre pays est le seul qui ne s'est pas inscrit pour avoir la graine miraculeuse de M. Fielding, si elle répond à ses promesses.

— C'est exact, répondit suavement le délégué. Nous examinons d'abord les résultats et ensuite nous projetons en conséquence notre politique future.

— Il semblerait, insista le reporter, qu'avec votre problème chronique d'alimentation, votre nation voudrait être la première servie.

— Nous n'allons pas nous laisser dicter notre politique par des impérialistes. Si nous avons un problème alimentaire, c'est le nôtre.

— Il paraît bizarre, alors, persista le journaliste qui était très jeune, que votre nation demande constamment à l'Amérique de lui fournir de l'alimentation.

Le délégué indien tourna les talons et s'éloigna avec morgue. Il n'avait pas à se laisser insulter.

Le reporter le suivit des yeux puis il remarqua à côté de lui un Oriental âgé, resplendissant en kimono bleu vif.

— Ne soyez pas confus, jeune homme, dit Chiun. Les Indiens sont comme ça. Cupides et ingrats.

— Et quelle est votre nation, monsieur ? demanda le reporter, discrètement curieux.

— Sa nation, intervint vivement Remo, est l'Amérique. Venez, petit père.

Loin des oreilles du journaliste, Chiun cracha sur le sable de la tente.

— Pourquoi as-tu proféré cet odieux mensonge ?

— Parce que la Corée du Nord, où se trouve Sinanju, est un pays communiste. Nous n'avons pas de relations diplomatiques avec lui. Si vous dites à ce reporter que vous êtes de Corée du Nord, votre photo sera à la une de tous les journaux demain. Tous les journalistes voudront savoir ce que vous faites ici.

— Et je le leur dirai. Je suis intéressé par les progrès de la science.

— Parfait, dit Remo.

— Et je suis employé comme agent secret par le gouvernement des États-Unis...

— Superbe, dit Remo.

— Pour entraîner des assassins et tuer les ennemis du grand empereur Smith, protégeant ainsi la Constitution.

— Faites ça et Smith coupera les vivres à Sinanju, dit Remo.

— Contre mon jugement, je garderai donc le silence.

Chiun parut s'interrompre au milieu de sa phrase. Il regardait un groupe d'hommes, par l'ouverture de la tente.

— Ces hommes t'observent, dit-il.

— Quels hommes ?

— Les hommes que tu vas alerter en tournant comme une girouette et en criant « quels hommes ? » Le Coréen et les autres gens de rien dans la tente.

Remo se déplaça nonchalamment autour de Chiun et un coup d'œil

lui suffit. Huit Orientaux, dans les trente et quarante ans. Ils paraissaient mal à leur aise, comme si leurs costumes de ville ne leur appartenaient pas.

— Je ne les connais pas, dit Remo.

— Il suffit qu'ils te connaissent.

— C'est peut-être à vous qu'ils en veulent. Ils cherchent peut-être une partie de billard.

La réponse de Chiun fut couverte par un rugissement de la foule qui se précipitait vers la grille gardée. Remo vit que Fielding venait d'arriver dans une camionnette.

Des journalistes et des photographes se ruèrent sur lui quand il en descendit.

— Alors, monsieur Fielding ? Où en est-on ? On va voir quelque chose aujourd'hui ?

— Quelques minutes encore, s'il vous plaît. Ensuite vous verrez tout ce que vous voudrez.

Fielding fit signe aux gardes en uniforme d'ouvrir la grille puis il se retourna vers la foule.

— Je vous serais reconnaissant d'entrer en bon ordre pour prendre place sur les bancs. Ainsi, tout le monde pourra voir.

Escorté par les trois gardes, Fielding se dirigea vers la couverture de plastique noir et fit demi-tour, face aux bancs qui se remplissaient rapidement. Les derniers arrivants furent Remo et Chiun ainsi que le délégué de l'Inde qui avait trouvé un plateau de délicieux canapés et s'était attardé pour en prendre encore quelques uns. Il passa finalement par les grilles ouvertes, alla jusqu'au banc du premier rang et s'assit en poussant entre deux hommes, tout en grommelant contre le manque de considération des Américains.

Remo et Chiun restèrent debout derrière le dernier banc. Ignorant Fielding, les yeux de Chiun examinaient toute l'enceinte.

— C'est ici, chuchota-t-il, que Fielding a disparu ?

— Oui, dit Remo.

— Très bizarre.

Presque aussi bizarre, pensa Chiun, que les six hommes portant des tubes de carton qui avaient pris position en dehors du grillage et regardaient à l'intérieur. Et presque aussi bizarre que le Coréen et les sept autres Orientaux qui se tenaient groupés dans un coin de l'enceinte, leurs yeux fixés sur Remo. Un instant, ceux du Coréen croisèrent ceux de Chiun, mais il se détourna vivement.

Fielding s'éclaircit la gorge, contempla la foule et proclama :

— Mesdames et messieurs, je crois que c'est un des plus grands

jours de l'histoire de l'homme civilisé.

Le délégué de l'Inde ricana tout en suçant bruyamment un grain de caviar logé entre deux incisives.

Fielding se tourna et d'un grand geste fit signe aux gardes. Ils soulevèrent le devant de l'écran de plastique, le rabattirent et commencèrent à le tirer vers le fond du champ.

Quand le soleil de fin de journée frappa et fit scintiller d'or le champ de blé mûr, la foule laissa échapper un grand soupir collectif.

— Ooooooh !

Et tout au fond, il y avait du riz et de l'orge, et, à côté du blé, du soja.

— Le fruit de mon procédé miraculeux, cria Fielding en embrassant tout le champ de céréales d'un geste théâtral.

Le public applaudit. Il y eut des acclamations. Le délégué de l'Inde se servit de son ongle du pouce droit pour déloger un bout de toast d'entre deux molaires.

L'ovation continua et s'enfla et il fallut les cris répétés de Fielding, « messieurs, messieurs », pour rétablir un semblant de silence.

— Je veux que ce procédé soit utilisé – virtuellement à prix coûtant – par tout pays qui le désire. La Graine Miracle sera distribuée suivant un principe de premier venu, premier servi. J'ai en ce moment des entrepôts pleins de semences et elles sont à la disposition de toutes les nations du monde, déclara-t-il puis il consulta sa montre. Il est maintenant sept heures vingt. Je vous suggère d'examiner cette récolte. Prenez des échantillons si vous le désirez, mais, s'il vous plaît, rien qu'un petit peu, car vous êtes nombreux et, après tout, ce champ est bien réduit. Dans trente minutes, nous nous réunirons dans les tentes. J'ai ici des représentants qui accueilleront les délégués de tous les pays qui souhaitent signer pour obtenir le procédé Graine Miracle et je serai aussi à votre disposition pour répondre aux questions de la presse. Je vous en prie, restez dans les allées afin que la récolte ne soit piétinée. Je vous remercie.

Fielding fit un signe de tête et les journalistes se précipitèrent vers les allées de bois qui divisaient le champ en quatre. Ils prirent de petites poignées d'échantillons. Derrière eux, les délégués s'alignaient pour la visite. Celui de l'Inde marcha droit devant lui, négligeant les passages en planches, dans le blé qui lui arrivait à la taille, en le piétinant et en arrachant des épis pour en bourrer sa serviette. Il se retourna et sourit. Vers le bout de la queue, il aperçut l'ambassadeur de France. Quel plaisir. L'ambassadeur était un Parisien, quelqu'un avec qui il pourrait franchement discuter de la grossièreté et de la stupidité des Américains.

Remo et Chiun observaient et étaient observés.

— Qu'est-ce que vous en pensez, Chiun ? demanda Remo.

— Je trouve qu'il y a une drôle d'odeur par ici. Une odeur d'usine.

Remo renifla. La vague senteur de l'autre fois était de nouveau présente. Il put confirmer son impression précédente, c'était une odeur d'huile minérale.

— Je crois que vous avez raison, dit-il.

— Je sais que j'ai raison, grogna Chiun. Je sais aussi autre chose.

— Quoi donc ?

— Tu vas être attaqué.

Remo baissa les yeux sur Chiun puis il surprit du mouvement d'un côté. Il vit une grande Cadillac solitaire rouler dans le sable vers le début de la queue. Au volant, il y avait une tête qu'il reconnaissait, même si l'homme portait un chapeau et des lunettes noires.

La dernière fois que Remo l'avait vu il était coiffé d'une cuvette de w.c.. Johnny Deuce. Que pouvait-il bien faire là ?

Remo regarda de nouveau Chiun.

— Une attaque ? Contre nous ?

— Contre toi, rectifia Chiun. Le Coréen et les autres. Ces hommes de l'autre côté de la grille avec leurs tubes de carton. Leurs yeux ne t'ont pas quitté et ils marchent tous lourdement, comme des hommes en route pour une mission de mort.

— Hum, fit Remo. Qu'est-ce que nous devons faire ?

Chiun haussa les épaules.

— Fais ce que tu veux. Ça ne me regarde pas.

— Je croyais que nous étions partenaires à parts égales.

— Ah oui, mais seulement dans les missions officielles. Si tu veux aller te fourrer dans les ennuis tout seul, tu ne peux pas espérer que je t'aiderai.

— Combien sont-ils ? demanda Remo.

— Quatorze. Les huit Orientaux. Les six avec des tubes.

— Pour quatorze, je n'ai pas besoin de vous.

— J'espère bien que non.

Fielding se dirigeait maintenant vers les deux tentes en dehors du grillage et la foule se mettait en rang derrière lui, en ralentissant parce que tout le monde ne pouvait franchir la grille à la fois.

En passant devant Chiun, le délégué de l'Inde s'inclina courtoisement.

— Vulgaires, ces damnés Américains, quoi ? Comme cela leur

ressemble de vendre ce procédé alors qu'il appartient de droit à l'humanité.

— Ils paient leurs factures à temps. Ils s'arrangent pour se nourrir eux-mêmes, répliqua Chiun. Mais ne vous inquiétez pas. Attendez assez longtemps et ils vous donneront cette graine pour rien, comme ils le font toujours. Ils ont grand intérêt à vous garder en vie.

— Tiens donc, dit l'Indien méprisant. Quel intérêt ?

— Vous leur donnez bonne conscience.

L'Indien renifla et s'éloigna de Chiun.

Remo songeait à l'odeur d'huile minérale, plus faible maintenant que le sable fin soulevé par tant de pieds se répandant dans l'air. L'enceinte était presque vide. Le champ de céréales avait été dénudé par les glaneurs d'échantillons et il était redevenu le sable aride qu'il était quelques semaines plus tôt. La bâche de plastique était ramenée et roulée contre le grillage du fond et, regardant Remo par-dessus ce grillage, il y avait un homme aux traits durs portant un tube de carton. L'homme regarda sa montre.

— Que pensez-vous qu'ils aient dans ces tubes ? demanda Remo.

— Je ne crois pas qu'ils portent des flûtes pour faire de la musique à la fête, répondit Chiun.

Remo et Chiun retournèrent vers les tentes. Les derniers spectateurs y disparaissaient et voilà que devant eux, bloquant leur passage, se dressaient les huit Orientaux. Ils étaient alignés à la grille et sur un signal de celui aux yeux noisette, ils commencèrent à se dépouiller de leurs costumes pour révéler des tenues noires de Ninja.

— Ils vont t'attaquer par le Ninja et les hommes aux fusils vont t'attaquer à l'occidentale, dit Chiun.

— Ne m'embêtez pas avec vos problèmes, rétorqua Remo. Vous avez déjà dit que vous ne vous en mêliez pas.

— Tu n'es pas assez bon pour résister à un tel assaut.

— Ça ne fait rien. D'ailleurs, il faut que je fasse tout, par ici. Ce n'est pas comme si j'avais un partenaire à part égale. Il n'y a que moi et mon employé. Et vous savez ce que valent les employés de nos jours.

— Voilà une vilénie qui n'égale rien de ce que tu as jamais dit.

Le Coréen en uniforme Ninja s'adressa à Chiun.

— Arrière, vieillard. Nous n'avons aucune querelle avec vous.

— Je dispute votre existence même, répliqua Chiun.

— Tant pis pour vous, vieillard, dit le Coréen en jetant un coup d'œil à sa montre.

Remo entendit derrière lui un bruit de carton déchiré et se retourna pour observer les six hommes derrière le grillage qui brandissaient des fusils.

— Huit heures, cria le Coréen. À l'attaque !

— Travaillez à l'intérieur, petit père, dit Remo.

— Naturellement. Je fais tout le sale travail, grogna Chiun.

L'homme à l'extrémité de l'enceinte épaulait son fusil quand Remo et Chiun avancèrent vers les huit Ninjas. Les Orientaux négligèrent Chiun pour se porter sur Remo, mais Chiun passa devant lui, en se déplaçant de gauche à droite ; il attira contre lui la force des huit hommes, s'écroula avec elle et ouvrit une brèche par laquelle Remo bondit. Les Ninjas ne remarquèrent la disparition de Remo que lorsqu'ils le cherchèrent, mais quand ils essayèrent de le suivre par la grille ils la trouvèrent bloquée par Chiun, les bras écartés, qui entonnait d'une voix forte, en coréen :

— Le Maître de Sinanju vous ordonne de mourir.

Les six hommes de l'extérieur ne virent rien qu'un entassement de corps. Où diable était l'homme blanc ? Fred Fellice de Chicago se trouvait le plus près de la pile, mais l'épais grillage le gênait alors il bougea la tête pour mieux voir. Et puis le grillage ne boucha plus sa vue, car sa tête passa au travers comme un œuf dur poussé dans un appareil à trancher les œufs. Il ne dura pas le temps de crier.

L'homme suivant cria.

Remo l'atteignit en avançant en crabe, en zigzaguant, en se rappelant les leçons – des heures passées à courir à toutes jambes sur du papier hygiénique mouillé pour se faire sermonner par Chiun au moindre froissement de papier – et quand il atteignit Anthony Abominale de Détroit, Abominale se tournait tout juste vers lui. Ce fut alors qu'il cria, puis le cri se changea en un hurlement, puis en une sorte de borborygme de clapotis, dû au sang qui ruisselait dans la gorge de l'homme au crâne fracassé.

Ce cri attira les regards des autres tireurs d'élite sur Remo.

— Le voilà ! Le voilà !

Des balles sifflèrent en tous sens tandis que les tireurs vidaient les chargeurs de leurs armes automatiques. Remo ne tenait pas en place, il semblait se déplacer d'un côté et d'autre, d'avant en arrière, mais s'approchant au ralenti, comme une vague paresseuse, du coin de l'enceinte où un autre homme attendait, tirant à bout portant. Il eut de la chance. Il put presser une dernière fois la détente. Malheureusement pour lui, le canon de son fusil se trouvait dans sa bouche quand le coup partit.

Tout en se déplaçant, Remo regarda par-dessus son épaule. La

bataille Ninja avait roulé vers le centre de l'enceinte et il ne pouvait voir de Chiun qu'un éclair intermittent de kimono bleu. Enfin. Pas de souci à se faire. Ils n'étaient que huit.

Remo passa par-dessus le grillage et le longea vers le quatrième tireur, à qui il fit son affaire en sautant de nouveau la clôture, les pieds en avant pour renfoncer le crâne et le cou de l'homme dans ses épaules.

Le cinquième tira deux balles avant d'avoir les intestins déchiquetés par sa propre crosse et le sixième jeta son arme pour prendre ses jambes à son cou. Mais il ne fit que deux pas avant d'avoir la figure profondément enfouie dans le sable qu'il aspira machinalement ; il avala les graines mortelles, sursauta et ne bougea plus.

Remo était déjà près de l'entrée de l'enceinte et courait dans le crépuscule en s'éloignant des tentes. La foule en était sortie, attirée par la fusillade, et il passa silencieusement près d'elle, si vite qu'on ne le remarqua pas. Il arriva à la Cadillac dont le moteur tournait au ralenti, Johnny Deussio au volant.

Remo arracha la portière sans même se donner le mal d'appuyer sur le bouton de la poignée.

Deussio le regarda d'un air surpris qui se changea en terreur puis en horreur.

— Salut, dit Remo. J'ai failli ne pas vous reconnaître, sans votre lunette des cabinets.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Vous voulez deviner ?

— D'accord. D'accord. Mais dites-moi. Vous êtes réellement une force luttant contre le crime dans ce pays, n'est-ce pas ? Dites-moi simplement si j'ai raison.

— Vous avez raison. Mais ne nous considérez pas comme une force. Considérez-nous comme une CURE.

Et sur ce, Remo guérit Johnny Deuce de la vie.

Il n'attendit pas l'autopsie, mais repartit à travers la foule vers l'enceinte. Il ne voyait devant lui que de l'immobilité et, quand il fut plus près, un amoncellement de cadavres. Mais pas de Chiun. Il se mit à courir plus vite et quand il atteignit la pile il entrevit un bout de kimono bleu et il entendit Chiun demander :

— On peut sortir, maintenant ?

— Bien sûr qu'on peut sortir.

Comme un dauphin surgissant de la mer, Chiun se dressa, apparemment sans un faux pli, de la masse de morts. Remo lui prit le

bras et ils s'éloignèrent, sans se soucier de la foule qui commençait à se presser autour d'eux.

— Pourquoi bien sûr ? demanda Chiun. Tu t'amuses à tes jeux et ces imbéciles tirent des balles dans tous les coins et tu crois qu'une d'elles n'aurait pas pu me toucher ? Tu te figures que des partenaires à parts égales sont si faciles à trouver ? Surtout un qui prendra soin de huit ennemis pendant que tu t'amuses avec six seulement ?

— Sept, dit Remo. J'en ai trouvé un autre là-bas dans la voiture.

— Quand même. Ce n'est pas huit.

Un journaliste tapa sur l'épaule de Chiun.

— Que s'est-il passé ? Qu'est-ce qu'il se passe ? Qu'est-ce qu'il se passe par ici ?

— Ces hommes ont essayé de renverser la Constitution des États-Unis, mais ils n'avaient pas compté sur la ruse et l'adresse du Maître de Sinanju et de son assistant, répliqua Chiun. Ils n'avaient pas...

— Un règlement de comptes, la guerre des gangs, interrompit Remo. Ces types là-dedans, les autres là-dehors. Le responsable de tout ça est là-bas dans la Cadillac. Allez lui parler.

Remo recula avec Chiun vers le coin le plus éloigné de l'enceinte, hors de portée de la lumière des tentes dans l'obscurité soudaine de la nuit, et là il tâta le sable sous ses pieds ; il ne lui parut pas assez sablonneux.

— Chiun, que pensez-vous de ce sable ?

— Il n'est pas normal. Pourquoi crois-tu que je m'inquiétais d'être touché par une balle ? Je ne pouvais pas me déplacer comme il fallait.

Remo renifla.

— Est-ce que c'est de l'huile minérale ?

— Oui. J'ai bien respiré. Même vos déserts puent dans ce pays.

Remo frotta le sable du bout du pied. La consistance n'était nettement pas normale. Il pivota sur le pied droit, se donna de l'élan avec le gauche, l'enfonça en tire-bouchon dans le sable et s'arrêta.

— Chiun, c'est du métal !

Il gratta. Son pied reposait sur une grande plaque métallique. À travers les fines semelles de cuir de ses mocassins italiens, il sentait de minuscules trous dans la plaque. Il arracha sa jambe gauche au sable comme une personne arrachant son gros orteil à un bain trop chaud.

— J'y suis, Chiun. Je l'ai.

— Est-ce que c'est contagieux ?

— Ne plaisantez pas. La Graine Miracle, c'est bidon. Fielding a une salle souterraine, ici. Le grain ne pousse pas là. Il est poussé par en

dessous à travers le sable. C'est pour ça que ces gens du bâtiment ont été tués. Ils savaient. Ils savaient.

— Et tu as résolu ton énigme.

— Cette fois, oui. L'entrepôt radioactif. Ce salaud va distribuer des semences radioactives et rendre stériles les terres arables du monde entier. Toutes les famines du monde auront l'air d'un pique-nique à côté, dit Remo en contemplant le sable, avec plus de chagrin que de surprise. Je crois qu'il est temps de parler à Fielding.

Ils repartirent à travers la foule et ils entendirent alors la sirène insistante d'une ambulance.

— Trop tard pour une ambulance, petit père, dit Remo.

L'ambulance fonça vers la tente, en soulevant des gerbes de sable et s'arrêta pile ; deux hommes en sautèrent, portant une civière.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Remo à un journaliste.

— Fielding. Il s'est écroulé.

Remo et Chiun passèrent à travers la cohue comme si elle n'existait pas. Alors que Fielding était déposé sur la civière, Remo se pencha sur lui et lui déclara :

— Fielding. Je sais. Je connais tout le plan.

La figure de Fielding était d'un blanc de craie, les lèvres presque violettes dans la lumière crue. Elles s'étirèrent en un mince sourire tandis que les yeux vitreux cherchaient Remo.

— Tous des cancrelats. Des cancrelats. Et maintenant tous les cancrelats vont mourir. Et c'est moi qui l'aurai fait.

Il referma les yeux et les ambulanciers l'emportèrent.

CHAPITRE XVI

— Ça ne pourrait pas être pire.

La voix de Smith était aussi désolée et amère que ses paroles.

— Je ne vois pas pourquoi. Il suffit de se débarrasser des graines radioactives.

— Elles ont disparu, dit Smith. Elles ont été enlevées de l'entrepôt de Denver et nous n'avons pas encore pu en retrouver la trace. Mais nous pensons qu'elles doivent être quelque part outremer.

— Bon, dit Remo. Alors le gouvernement n'a qu'à dénoncer le procédé Fielding comme un monumental canular.

— Voilà le problème. Cette agence lunatique de relations publiques embauchée par Fielding. Ils répandent déjà le bruit que des groupes puissants au sein du gouvernement cherchent à empêcher Fielding de nourrir le monde. Si le gouvernement agit maintenant, l'Amérique sera traitée de monstre inhumain.

— Ma foi, j'ai une solution, dit Remo.

— Laquelle ?

— Il n'y a qu'à laisser planter les graines partout dans le monde. Comme ça, il n'y aura plus personne pour nous traiter de monstres inhumains.

— Je savais que je pouvais compter sur vous pour un conseil précieux, dit Smith d'une voix ruisselante de glace. Merci.

— Pas de quoi. Téléphonez quand vous voulez.

Quand Remo eut raccroché, Chiun lui dit :

— Tu ne te sens pas aussi bien que tu voudrais en avoir l'air.

— Ça passera.

— Non, pas du tout. Tu as l'impression d'avoir été berné par Fielding et qu'en conséquence bien des gens vont en souffrir.

— Peut-être, reconnut Remo.

— Et tu ne sais pas quoi faire. Fielding est mourant ; tu ne peux pas menacer de le tuer s'il ne te dit pas la vérité parce qu'il s'en moquera.

— Quelque chose comme ça, grogna Remo en regardant par la fenêtre la ville de Denver. Je suppose que c'est parce que Smitty est tellement ennuyé. Vous savez, je ne pourrais jamais le lui dire, mais j'ai quand même du respect pour lui. Son boulot est dur et il le fait bien. J'aimerais l'aider.

— Bah, fit Chiun. Les empereurs viennent et les empereurs s'en vont. Nous devrions aller en Perse tous les deux. Là-bas, les assassins sont appréciés.

Remo secoua la tête sans quitter des yeux le panorama des toits.

— Je suis américain, Chiun. Ma place est ici.

— Tu es l'héritier du titre de Sinanju. Ta place est là où te conduit ta profession.

— C'est facile à dire pour vous. Mais je ne veux pas abandonner Smith et CURE.

— Et ton partenaire à parts égales, alors ? Mon opinion ne compte pas ?

— Si, vous faites aussi partie de l'équipe.

— Bon, alors c'est d'accord.

— Une seconde. Une seconde. Qu'est-ce qui est d'accord ?

— Je vais résoudre ce petit problème pour toi. Et à l'avenir, l'empereur Smith et toi ne serez plus les seuls à décider les missions. J'aurai mon mot à dire sur ce que nous faisons, toi et moi.

— Dites-moi, Chiun, est-ce qu'il vous est arrivé de faire quelque chose sans en tirer un bon profit ? demanda Remo.

— Je ne suis pas l'Armée du Salut.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que vous pouvez résoudre ce problème ?

— Je suis le Maître de Sinanju, répondit Chiun avec simplicité.

James Orayo Fielding n'avait plus que de brèves périodes de connaissance. La leucémie qui le rongait allait vaincre. Il lui faudrait des heures. Il lui faudrait peut-être des jours. Mais le combat était terminé. Fielding était condamné.

Les médecins jugeaient donc inutile d'opérer et même d'administrer des soins vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Malgré son agonie, Fielding paraissait heureux, couché dans son lit d'hôpital, le visage animé d'un sourire permanent.

Jusqu'à cet après-midi où le vieil Oriental apparut devant lui et offrit de lui baiser les pieds.

— Qui êtes-vous ? Souffla Fielding au très vieux monsieur en kimono bleu pâle debout au pied de son lit.

— Rien qu'un pauvre homme qui vient vous transmettre humblement les remerciements de l'humanité, répondit Chiun. Déjà mon misérable village a été sauvé par votre merveilleux génie.

Les yeux de Fielding se plissèrent et pour la première fois depuis

vingt-quatre heures, son sourire s'effaça.

— Mais... comment ?

— Oh, vous n'aviez pas mis au point le procédé complet. Vous étiez tout près, mais quelque chose vous a échappé. Les produits chimiques que vous avez mis dans les céréales pouvaient être très dangereux, mais nous avons trouvé ce qui les rendait inoffensifs.

La figure de Fielding s'allongea et Chiun poursuivit :

— Du sel. Du sel ordinaire. Qu'on trouve partout. Semé dans la terre avec vos graines, il fait pousser les plantes non pas en quelques semaines, mais en quelques jours seulement. Et il n'a pas d'effets secondaires. Comme la bombe d'autrefois au Japon. Regardez !

Chiun ouvrit sa main et l'abaisse pour montrer à Fielding une seule petite graine. Avec son autre main, il la saupoudra de petits grains blancs.

— Du sel, expliqua-t-il.

Il referma sa main et la rouvrit. La graine commençait déjà à germer. Une minuscule pousse sortait du sommet.

— Il ne faut que quelques instants.

Chiun ferma de nouveau sa main et quand il la rouvrit au bout de quelques secondes, la pousse avait grandi. Elle avait maintenant plus de deux centimètres de haut.

— Le monde entier chantera vos louanges. Vous nourrirez instantanément le monde. Jamais plus il n'y aura de faim, grâce à vous.

Chiun s'inclina profondément au pied du lit et sortit à reculons de la chambre, comme s'il quittait l'audience d'un roi.

Fielding essaya de remuer les lèvres. Du sel. Du sel ordinaire pouvait faire marcher son procédé. Grâce à lui, les cancrelats humains mangeraient éternellement à leur faim. Il avait échoué. Son monument qui devait être érigé sur des milliards de cadavres ne serait pas. Il avait échoué... à moins...

L'agence de relations publiques *Feldman O'Connor et feu Jordan* eut du mal à faire tenir tous les journalistes dans la chambre d'hôpital de Fielding, pour une importante conférence de presse ce même soir à six heures. Après tout, Fielding était une personnalité internationale. Son moindre geste faisait la une des journaux.

Chiun et Remo, dans leur chambre d'hôtel, regardèrent à la télévision James Orayo Fielding annoncer à la presse que son procédé de Graine Miracle était un canular.

— Une simple blague, pour m'amuser, dit-il. Mais je viens de découvrir qu'elle peut être très dangereuse. La radioactivité des

graines pourrait faire du mal aux cancrelats... euh, aux personnes qui entreraient en contact avec elles. J'ordonne aux navires qui transportaient les semences outremer de jeter immédiatement leur cargaison à la mer afin de protéger de tout mal les populations du monde.

Remo regarda, écouta et se tourna vers Chiun.

— Bon. Comment avez-vous fait ?

— Chut. J'écoute les nouvelles.

Après la conférence de presse, le présentateur annonça qu'on venait de recevoir le premier commentaire sur les révélations de Fielding, du gouvernement de l'Inde. Si l'Inde n'avait pas pris d'option sur le procédé alimentaire, elle pourrait accepter de décharger Fielding des déchets radioactifs – gratuitement, bien sûr – en vue de recherches sur leur potentiel militaire.

Quand le journal télévisé aborda des sujets anodins comme la météo et les sports, Remo répéta sa question :

— Comment avez-vous fait ?

— Je l'ai raisonné.

Remo se leva.

— Ce n'est pas une réponse.

Il arpenta la pièce, attendant encore un mot de Chiun. Rien ne vint. Il alla à la fenêtre et regarda de nouveau dehors. Sa main se reposa sur l'appui et frôla quelque chose, qu'il ramassa.

— Qu'est-ce que cette plante en plastique fait là ? demanda Remo.

— C'est un cadeau pour toi. Pour te rappeler l'éternelle bonté de ton M. Fielding. Puissent les cancrelats se repaître à jamais de son corps.

L'édition originale de ce livre numérique a été
IMPRIMÉE EN FRANCE
PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Montrouge.
Usine de La Flèche, le 18-12-1980.
6788-5 – N° d'Éditeur 10767, 1^{er} trimestre 1981.

{1} Voir Implacable N° 15 : *Crimes cliniques*.

{2} Hypertrophie du tissu du rhino-pharynx, qui obstrue les fosses nasales, spécialement chez les enfants.